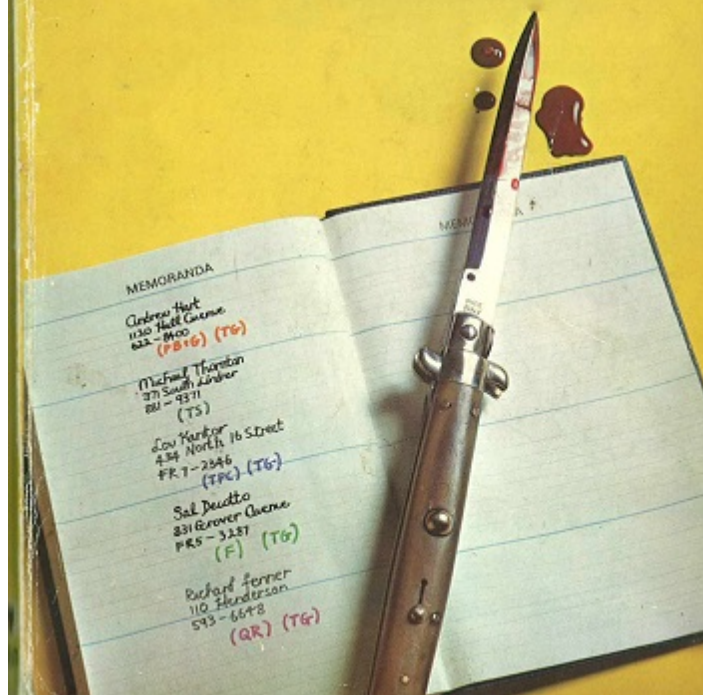


Ed McBain

87e District

Après le trépas





Ed McBain

87e District

Après le trépas

MEMORANDA

Andrew Hart
1130 Hull Avenue
644-0400
(PB) (TG)

Michael Thornton
371 South Linden
881-9311
(TS)

Low Karkor
434 North 16 Street
FR 7-2246
(TPC) (TG)

Sal Deutlio
231 Grover Avenue
FR 5-3281
(F) (TG)

Richard Jenner
110 Henderson
593-6648
(QR) (TG)



Ed McBain

APRÈS LE TRÉPAS

Sadie When She Died

1972

Traduction de Janine Hérisson,
revue et augmentée par Pierre de Laubier

Éditions Omnibus

Pour Charlotte et Dick Condon.

L'inspecteur Steve Carella n'était pas sûr d'avoir bien entendu ce que l'homme avait dit. Ce n'était pas cela qu'un mari dans l'affliction était censé dire lorsque sa femme gisait éventrée sur le sol de la chambre à coucher dans une mare de son propre sang. L'homme portait encore son manteau et son feutre, son écharpe et ses gants. Il était debout près du téléphone posé sur la table de nuit, un homme de haute taille au visage étroit tout en lignes verticales soudain barrées par une moustache grise et soignée, assortie à ses cheveux qui grisonnaient sur les tempes. Il avait des yeux clairs et bleus qui ne trahissaient ni douleur ni chagrin. Comme pour s'assurer que Carella l'avait bien compris, il répéta une partie de sa phrase, d'un ton cette fois encore plus appuyé.

— Bien content qu'elle soit morte.

— Monsieur, dit Carella, je suis sûr que je n'ai pas besoin de vous dire...

— En effet, coupa l'homme, vous n'avez pas besoin de me le dire. Il se trouve que je suis avocat d'assises. Je connais parfaitement mes droits et je sais très bien que tout ce que je peux déclarer de mon plein gré peut être retenu contre moi par la suite. Je répète que ma femme était une vraie garce et que je suis ravi que quelqu'un l'ait tuée.

Carella hocha la tête, ouvrit son calepin, y jeta un coup d'œil et demanda :

— C'est vous qui avez prévenu la police ?

— C'est moi.

— Vous vous appelez donc Gerald Fletcher.

— C'est cela.

— Le nom de votre femme ?

— Sarah. Sarah Fletcher.

— Vous voulez bien me dire ce qui s'est passé ?

— Je suis rentré il y a environ un quart d'heure. J'ai appelé ma femme de l'entrée et je n'ai obtenu aucune réponse. Je suis venu ici, dans la chambre à coucher, et je l'ai trouvée par terre, morte. J'ai aussitôt appelé la police.

— La pièce était-elle dans cet état quand vous êtes entré ?

— Oui.

— Vous n'avez touché à rien ?

— À rien. Depuis que j'ai passé mon coup de fil, je n'ai pas bougé de cet endroit.

— Il y avait quelqu'un ici lorsque vous êtes entré ?

— Pas un chat. À part ma femme, bien entendu.

— Et vous dites que vous êtes rentré il y a environ un quart d'heure ?

— À peu de chose près. Vous pouvez vérifier auprès du garçon d'ascenseur qui m'a fait monter.

Carella regarda sa montre.

— Il devait être dix heures et demie, pas loin.

— Oui.

— Et vous avez appelé la police à... (Carella consulta son calepin ouvert.) Dix heures trente-quatre. C'est bien ça ?

— Je n'ai pas regardé ma montre, mais je suppose que ça doit être ça.

— Voyons, l'appel a été enregistré à...

— Dix heures trente-quatre me paraît juste.

— Est-ce votre valise, dans l'entrée ?

— Oui.

— Vous rentrez de voyage ?

— J'ai passé trois jours sur la Côte.

— Où ça ?

— À Los Angeles.

— Pour quoi faire ?

— Un de mes associés avait besoin de conseils sur un dossier qu'il prépare.

— À quelle heure votre avion a-t-il atterri ?

— Dix heures moins le quart. J'ai récupéré ma valise, appelé un taxi, et je suis rentré directement.

— Et vous êtes arrivé ici vers dix heures et demie, c'est ça ?

— C'est ça. Pour la troisième fois.

— Pardon ?

— Vous m'avez déjà fait préciser ce détail trois fois. S'il reste un doute dans votre esprit, permettez-moi de vous répéter que je suis arrivé ici à dix heures et demie, que j'ai trouvé ma femme morte et que j'ai appelé la police à dix heures trente-quatre.

— Oui, monsieur, c'est noté.

— Comment vous appelez-vous ? demanda tout à coup Fletcher.

— Carella. Inspecteur Steve Carella.

— Je m'en souviendrai.

— J'y compte bien.

Pendant que Fletcher se gravait le nom de Steve Carella dans la mémoire ; pendant que le photographe de la police se livrait à sa petite danse macabre autour du cadavre – crépitement des flashes, la mort enregistrée sur film polaroïd pour vérification instantanée, tirer, attendre quinze secondes, clac, arracher, examiner le cliché pour s'assurer que la dame est bien sur la photographie, pour autant qu'une dame puisse avoir bonne allure avec le ventre grand ouvert et les intestins répandus sur une moquette ; pendant que deux flics de la Criminelle nommés Monoghan et Monroe râlaient de s'être fait arracher à leurs foyers par une froide nuit de décembre, quinze jours avant Noël ; pendant que l'inspecteur Bert Kling interrogeait le garçon d'ascenseur et le concierge pour tenter de faire préciser l'heure exacte à laquelle Mr Gerald Fletcher était arrivé en taxi, avait pénétré dans l'immeuble de Silvermine Oval et pris l'ascenseur pour monter chez lui, où il avait trouvé sa femme autrefois ravissante, Sarah, étalée comme une amibe, hideuse dans la mort, sur la moquette de la chambre à coucher ; pendant que tous ces événements se déroulaient, un technicien du laboratoire du nom de Marshall Davies se trouvait dans la cuisine de l'appartement et s'occupait de son mieux en attendant que le médecin légiste constate officiellement la mort de la dame et en établisse la cause probable (comme s'il fallait un génie pour établir qu'elle s'était fait éventrer d'un coup de couteau), ce qui permettrait alors à Davies d'entrer dans la chambre à coucher et de retirer d'un geste délicat le couteau qui émergeait du sang et des sécrétions des tripes de la dame, afin d'essayer de relever quelques empreintes exploitables sur le manche de l'arme du crime.

Davies était un technicien débutant, mais observateur, et la première chose qu'il remarqua dans la cuisine était que la fenêtre était grande ouverte, ce qui n'est pas vraiment habituel par une nuit de décembre, quand la température extérieure tourne autour de moins onze degrés centigrades, sans parler des fahrenheit. En se penchant au-dessus de l'évier, Davies constata de surcroît que la fenêtre donnait sur un escalier de secours situé à l'arrière de l'immeuble. Alors qu'il n'était payé que pour examiner les aspects matériels d'un crime – par exemple des éclats de verre dans le globe oculaire de la victime, ou des plombs de chasse dans la poitrine ou, dans le cas de la dame de la chambre à coucher, un couteau dans le ventre –, il ne put s'empêcher de déduire que quelqu'un, un intrus, avait dû pénétrer dans la cuisine en grimpant par l'escalier de secours, puis était allé jusqu'à la chambre à coucher, où il avait zigouillé la dame.

Comme il y avait une large empreinte de pied boueuse dans l'évier de la cuisine, une autre par terre devant l'évier et plusieurs autres, de moins en moins nettes au fur et à mesure qu'elles traversaient inexorablement le sol ciré de la cuisine en direction de la porte du salon, Davies en conclut qu'il était sur

une piste brûlante. N'était-il pas parfaitement possible qu'un intrus ait en effet enjambé l'appui de la fenêtre et traversé la pièce, armé du couteau à cran d'arrêt qu'il avait par la suite enfoncé sauvagement dans le ventre de la victime, de gauche à droite, comme la languette d'un emballage de cellophane, l'ouvrant aussi facilement que si c'était un paquet de cigarettes ?

Davies cessa de cogiter et photographia l'empreinte de l'évier, puis celle du sol. Puis, comme l'adjoint du légiste continuait à s'agiter auprès du cadavre (Mort provoquée par un coup de couteau, pensa Davies. Eviscération, nom d'un chien !) et semblait peu désireux de se prononcer avant d'avoir d'abord consulté son supérieur hiérarchique ou sa mère (Dites donc, il y a quelque chose de louche ici, une dame éventrée d'un coup de couteau, vous ne voyez pas ce qui a pu causer la mort ?), Davies passa sur l'escalier de secours et saupoudra le châssis de la fenêtre, que l'intrus avait dû toucher pour pouvoir ouvrir la fenêtre, puis, pour faire bonne mesure, saupoudra aussi les barreaux métalliques de l'échelle d'accès à l'escalier de secours.

Maintenant, si le légiste voulait bien en finir avec ce foutu cadavre et s'il y avait des empreintes sur le manche du couteau, les gars du 87^e District trouveraient leur boulot à moitié mâché, grâce à Marshall Davies.

Il était très content de lui.

L'inspecteur Bert Kling était plutôt de mauvais poil.

Son état, ne cessait-il de se répéter, n'avait rien à voir avec le fait que Cindy Forrest avait rompu leurs fiançailles trois semaines plus tôt. Pour commencer, ça n'avait jamais été de vraies fiançailles, et personne ne pouvait passer son temps à regretter quelque chose qui n'avait jamais vraiment existé. D'ailleurs, Cindy lui avait dit et répété que, bien qu'ils aient passé de bons moments ensemble, et même si elle se souviendrait toujours de lui avec émotion et qu'elle aurait grand plaisir à se rappeler les jours et les mois (ouais, et même les années) qu'ils avaient passés ensemble en croyant s'aimer, elle avait cependant rencontré un jeune homme très séduisant qui était psychiatre à l'hôpital Buena Vista, où elle faisait son internat, et s'étant rendu compte qu'ils partageaient les mêmes centres d'intérêt, alors que Kling semblait être marié à un .38 Spécial Police, à un bureau couvert d'entailles et à une cellule de détention, Cindy estimait que le mieux était de mettre un terme immédiat à leur relation plutôt que de courir le risque d'un traumatisme causé par une lente et douloureuse séparation.

C'était il y avait trois semaines, et il n'avait ni vu ni appelé Cindy au téléphone depuis, et la douleur que cette rupture avait provoquée n'avait d'égale que la douleur causée par l'hygroma de son épaule droite, malgré le port d'un bracelet en cuivre au poignet. Ce bracelet lui avait été donné par Meyer Meyer lui-même, en qui personne n'aurait eu l'idée de voir un superstitieux qui ajoute foi à des croyances absurdes. Ce bracelet était censé commencer à faire effet au bout de dix jours (« Enfin, peut-être quinze jours »,

avait dit Meyer, prudent), et Kling le portait déjà depuis onze jours sans avoir éprouvé le moindre soulagement, et il avait en revanche récolté un cerne verdâtre tout autour du poignet, juste sous le bracelet. L'espoir fait vivre. Quelque part, dans son inconscient, apparaissait une créature simiesque qui polissait des dents d'animaux à côté d'un feu en priant avec des grognements pour que la chasse soit bonne le lendemain. Et quelque part, dans son inconscient, pas aussi loin cependant, il y avait l'image de Cindy Forrest toute nue dans ses bras, et l'espoir qu'elle appelle pour dire qu'elle avait fait une terrible erreur et qu'elle était prête à laisser tomber son psychiatre. Bien qu'il ne fût pas lui-même féministe, Kling n'aurait pas été choqué que Cindy prît l'initiative de reprendre leur liaison ; après tout, c'était elle et elle seule qui avait décidé d'y mettre fin. En attendant, son hygroma lui faisait un mal de chien et le garçon d'ascenseur n'avait rien d'un jeune homme brillant promis à une rapide ascension (Kling fit la grimace ; il avait horreur des jeux de mots, même quand il en était l'auteur) : c'était plutôt un abruti qui avait du mal à se souvenir de son propre nom. Pourtant, une fois de plus, Kling recommença l'éternelle procédure.

— Est-ce que vous connaissez M^r Fletcher de vue ? demanda-t-il.

— Oh ! ouais, répondit le garçon d'ascenseur.

— Comment est-il ?

— Oh ! vous savez, il m'appelle Max.

— Oui, Max, mais...

— « Salut, Max », il dit. « Comment ça va, Max ? » Et je dis : « Ah ! bonjour, M^r Fletcher, belle journée, hein ? »

— Est-ce que vous pourriez me le décrire, s'il vous plaît ?

— Il est gentil et bel homme.

— De quelle couleur sont ses yeux ?

— Marron ? Bleus ? Quelque chose comme ça.

— Quelle est sa taille ?

— Grand.

— Plus grand que vous ?

— Oh ! oui.

— Plus grand que moi ?

— Oh ! non. À peu près pareil. M^r Fletcher est à peu près de votre taille.

— De quelle couleur sont ses cheveux ?

— Blancs.

— Blancs ? Vous voulez dire gris ?

— Blancs, gris, quelque chose comme ça.

— Lequel des deux, Max, est-ce que vous vous en souvenez ?

— Oh ! quelque chose comme ça. Demandez à Phil. Il sait. Il est fort pour se rappeler les heures et les trucs comme ça.

Phil était le concierge. Il était très fort pour se rappeler les heures et les trucs comme ça. Il était également bavard, ce vieil homme solitaire, et ravi de cette occasion de prendre part à un film documentaire sur les gendarmes et les voleurs. Kling ne parvint pas à le convaincre qu'il s'agissait d'une véritable enquête ; il y avait le cadavre d'une dame dans un appartement, quelqu'un était responsable de sa mort et la police avait le vif désir de faire passer ce quelqu'un en jugement, etc.

— Ah ! ouais, ouais, dit Phil, c'est terrible, ce qui se passe dans cette ville, pas vrai ? Même quand j'étais môme, ce n'était pas terrible à ce point. Je suis né dans le South Side, vous savez, dans un quartier où on passait pour une poule mouillée si on portait des chaussures. On se bagarrait tout le temps avec les bandes de ritals, vous voyez ? On leur balançait des trucs de sur les toits. Des briques, des œufs, des bouts de ferraille, un grille-pain, ouais, je vous jure, une fois on a jeté le vieux grille-pain de ma mère du toit, vlan, il est tombé sur le crâne d'un rital, ce n'est pas le bon endroit pour cogner sur un rital, bien sûr, à cet endroit-là ça ne fait jamais aucun dégât. Mais ce que je veux dire, c'est que ça n'a jamais été aussi moche que maintenant. Même quand on passait son temps à se battre avec les ritals, et vice versa, on rigolait, vous voyez ce que je veux dire ? Je veux dire qu'en ce temps-là, on rigolait vraiment. Maintenant, qu'est-ce qui se passe ? Maintenant, vous entrez dans l'ascenseur et vous tombez sur un camé complètement dingue qui vous pointe un pétard sous le nez en disant qu'il va vous faire sauter la cervelle si vous ne lui refilez pas tout votre fric. C'est arrivé au Dr Haskins, vous croyez que je blague ? Il rentre à trois heures du matin, il monte dans l'ascenseur et, comme Max est allé pisser, il faut faire marcher la cabine soi-même. Seulement, il y a déjà un type dans l'ascenseur. Dieu sait d'ailleurs comment il est entré dans l'immeuble, il est sans doute descendu par le toit, ils grimpent sur les toits comme des chamois, ces camés, et il fourre son pétard sous le nez du Dr Haskins, comme ça, comme qui dirait dans les narines, nom d'un chien, et il dit : « File-moi ton fric et aussi la came que t'as dans ce sac. » Alors le Dr Haskins se dit : « Merde, je vais me faire tuer pour quarante malheureux dollars et deux tubes de cocaïne ? Voilà, prenez tout, bon débarras. » Alors il donne au type ce qu'il veut et vous savez ce que fait le type, malgré tout ? Il assomme le Dr Haskins. Ils ont dû l'emmener à l'hôpital et lui faire sept points de suture, ce salopard lui avait ouvert le front d'un coup de crosse, un coup de crosse, vous vous rendez compte ? Qu'est-ce que c'est que ça, hein ? Cette ville est dégueulasse, et surtout ce quartier. Je me souviens de ce quartier à une époque où on pouvait rentrer à trois, quatre, cinq et même six heures du matin ; qu'est-ce que ça fichait, l'heure à laquelle on rentrait ; vous pouviez porter un smoking et un manteau de vison, qu'est-ce que ça fichait, ce que vous portiez, vos bijoux, vos boutons de manchettes en diamant, personne ne vous embêtait. Essayez de le faire aujourd'hui. Essayez de vous balader

dans la rue quand il fait noir sans tenir un doberman en laisse, vous verrez si vous irez loin. Ils vous sentent venir, ces camés, ils vous sautent dessus d'une encoignure de porte. On a eu des tas de cambriolages dans cet immeuble, tous des camés. Ils descendent du toit, vous savez ? On a déjà dû réparer la serrure de la porte du toit au moins cent fois, qu'est-ce que ça change ? C'est tous des spécialistes, dès qu'on la répare, boum, ils la refont sauter. Ou alors ils montent par les escaliers de secours, qui est-ce qui peut les en empêcher ? On n'a pas le temps de dire ouf qu'ils sont dans un appartement en train de tout embarquer, et vous avez encore de la veine s'ils laissent votre râtelier dans son verre. Je ne sais pas où va cette ville, je vous jure. C'est une honte.

— Et M^r Fletcher ? demanda Kling.

— Ben quoi, M^r Fletcher ? C'est un type bien, un avocat. Il rentre chez lui, et il trouve sa femme par terre, morte, tuée sans doute par un dingue de camé. C'est une vie, ça ? Qui en voudrait ? On ne peut même pas rentrer dans sa propre chambre sans que quelqu'un vous saute dessus ? À quoi ça rime, hein ?

— À quelle heure M^r Fletcher est-il rentré hier soir ?

— Vers dix heures et demie, répondit Phil.

— Est-ce que vous êtes sûr de l'heure ?

— Parfaitement. Vous savez comment je m'en souviens ? Il y a M^{rs} Horowitz qui habite au 12C, ou bien elle n'a pas de réveil, ou bien elle ne sait pas régler la sonnerie depuis que son mari est décédé il y a deux ans. Alors, tous les soirs, elle téléphone pour me demander l'heure exacte et pour dire est-ce que le concierge de jour pourrait l'appeler le lendemain à telle ou telle heure pour la réveiller. Ce n'est pas un hôtel, ici, mais quoi, si une vieille dame demande un petit service, est-ce qu'on peut le lui refuser ? En plus, elle est très généreuse pour les étrennes, qui ne sont pas tellement loin, pas vrai ? Alors ce soir, elle m'appelle et elle me dit : « Quelle heure est-il exactement, Phil ? » et je regarde ma montre, et je lui dit qu'il est dix heures et demie, et juste à ce moment-là, M^r Fletcher arrive en taxi. M^{rs} Horowitz me demande si je veux bien dire au concierge de jour de la réveiller à sept heures et demie, et je lui dis que oui, et après, je sors sur le trottoir pour prendre la valise de M^r Fletcher. Voilà comment je me rappelle exactement quelle heure il était.

— Est-ce que M^r Fletcher est monté directement ?

— Directement, répondit Phil. Pourquoi ? Où est-ce qu'il serait allé ? Faire un tour dans le quartier à dix heures et demie du soir ? Ça serait comme qui dirait du suicide.

— Eh bien, merci beaucoup, dit Kling.

— Pas de quoi, dit Phil. Ils ont déjà tourné un film ici, une fois.

À la boutique, ils n'étaient pas en train de tourner un film. Ils formaient un

triangle irrégulier autour de Gerald Fletcher, et ils haussaient les sourcils en entendant les réponses qu'il leur donnait. Les trois sommets de ce triangle étaient le lieutenant Peter Byrnes et les inspecteurs Meyer et Carella. Fletcher était assis sur une chaise, les bras croisés sur la poitrine. Il portait toujours feutre mou, pardessus, écharpe et gants, comme s'il s'attendait à être appelé au-dehors d'un instant à l'autre et voulait être prêt à affronter la température peu clémente. L'interrogatoire se déroulait dans un réduit sans fenêtre appelé par euphémisme SALLE DES INTERROGATOIRES, à en croire l'inscription qui figurait sur la porte en verre dépoli. Somptueusement meublée du mobilier réglementaire mis en service vers 1919, la pièce contenait une longue table, deux chaises à dossier droit et un miroir dans un cadre. Le miroir était accroché au mur en face de la table. C'était (hé, hé !) une glace sans tain, autrement dit, de ce côté, quand on se regardait dans la glace, on voyait son propre reflet, mais si on se trouvait de l'autre côté, on pouvait regarder dans la pièce et observer toutes sortes de comportements criminels tout en demeurant soi-même invisible ; tortueux sont les procédés des représentants de la loi dans le monde entier. Tortueux aussi sont les procédés des criminels : il n'y en avait pas un seul dans toute la ville qui ne reconnût un miroir sans tain au premier coup d'œil. Assez souvent, d'ailleurs, on avait vu des criminels doués du sens de l'humour s'approcher de la glace et faire un pied de nez, dans un geste de connivence et d'affection à l'égard des flics qui se trouvaient de l'autre côté du miroir. C'est de cette manière que s'exprimaient le respect et l'estime mutuels entre ceux qui transgressaient la loi et ceux qui essayaient de la faire respecter. Le crime ne paie pas – mais ça ne fait pas de mal de rire un peu en chemin, comme Euripide l'a fait remarquer un jour.

Les flics qui formaient un triangle irrégulier autour de Gerald Fletcher étaient sidérés, mais pas tellement amusés par son honnêteté ; ou, pour être plus exact, par sa franchise brutale. C'est une chose de discuter de la mort de son épouse sans se lancer dans des périphrases ou des fioritures ; c'en est une tout autre d'encourir la prison à vie dans un pénitencier d'Etat. C'était pourtant bien ce que Fletcher semblait faire.

— Je la détestais, dit-il, et Meyer haussa les sourcils en lançant un coup d'œil à Byrnes, qui à son tour haussa les sourcils en lançant un coup d'œil à Carella, lequel, faisant face au miroir sans tain, eut l'occasion de voir son reflet hausser les sourcils.

— M^r Fletcher, déclara Byrnes, je sais que vous connaissez vos droits, ainsi que nous vous les avons exposés...

— Je les connaissais bien avant que vous ne me les ayez exposés, coupa Fletcher.

— Et je sais que vous avez choisi de répondre à nos questions hors de la présence d'un avocat...

— Je suis avocat moi-même.

— Ce que je voulais dire...

— Je sais ce que vous avez voulu dire. Oui, je suis disposé à répondre à toutes vos questions, quelles qu'elles soient, sans l'assistance d'un avocat.

— J'ai néanmoins le sentiment que je dois vous prévenir qu'il s'agit du meurtre d'une femme...

— Oui, ma chère, ma merveilleuse femme, dit Fletcher d'un ton sarcastique.

— Ce qui est un crime grave...

— Ce qui, parmi tous les crimes, est peut-être le morceau de choix, dit Fletcher.

— Oui, dit Byrnes.

Ce n'était pas un grand orateur, mais, en présence de Fletcher, il avait la langue collée au palais. Le crâne rond, les cheveux qui, de gris de fer, devenaient blancs comme neige (avec un début de calvitie), les yeux bleus, bâti comme un arrière de l'équipe des Vikings du Minnesota, Byrnes rectifia son nœud de cravate, s'éclaircit la gorge et chercha du regard un secours auprès de ses collègues. Meyer et Carella fixaient tous deux leurs lacets de chaussures.

— Eh bien, reprit Byrnes, si vous, vous comprenez ce que vous faites, allez-y. Nous vous avons prévenu.

— Certes, vous m'avez prévenu. À plusieurs reprises. Je me demande pourquoi, dit Fletcher, puisque je ne me sens pas particulièrement en danger. Ma femme est morte, quelqu'un a tué cette garce. Mais ce n'est pas moi.

— Eh bien, nous sommes heureux de vous l'entendre affirmer, monsieur, mais, à elle seule, cette affirmation ne suffit pas forcément à apaiser nos doutes, dit Carella, qui, en entendant ces mots, se demanda d'où ils pouvaient bien sortir.

Il se rendit compte qu'il était en train d'essayer d'impressionner Fletcher, d'essayer d'éviter la condescendance de cet homme en sollicitant sa bienveillance. Regardez-moi, implorait-il, écoutez-moi. Je ne suis pas seulement un flic, je suis un homme sensible et intelligent, capable de comprendre votre vocabulaire, votre cynisme, et même vos vitupérations. À demi assis sur la table en bois, à demi appuyé contre elle, grand, athlétique, les cheveux bruns et raides, les yeux marron étrangement bridés vers le bas, Carella croisa les bras sur la poitrine, imitant machinalement l'attitude de Fletcher. À l'instant où il se rendit compte de ce qu'il faisait, il décroisa aussitôt les bras et regarda fixement Fletcher, attendant une réponse. Fletcher se contenta de le fixer à son tour.

— Eh bien ? insista Carella.

— Eh bien quoi, inspecteur ?

— Eh bien, qu'avez-vous à dire ?

— À quel propos ?

— Comment pouvons-nous être sûrs que ce n'est vraiment pas vous qui l'avez poignardée ?

— Pour commencer, répondit Fletcher, il y a des traces d'entrée par effraction dans la cuisine et de départ précipité dans la chambre à coucher – témoins la fenêtre grande ouverte dans la première pièce et le carreau cassé dans la seconde. Les tiroirs du buffet de la salle à manger étaient ouverts...

— Vous êtes très observateur, dit soudain Meyer. Est-ce que c'est au cours des quatre minutes qu'il vous a fallu pour entrer chez vous et appeler la police que vous avez remarqué tous ces détails ?

— C'est mon métier d'être observateur, dit Fletcher, mais, pour répondre à votre question, non. Ce n'est qu'après avoir parlé à l'inspecteur Carella ici présent, et pendant qu'il faisait son rapport par téléphone à votre lieutenant, que j'ai remarqué tous ces détails. Je pourrais ajouter que j'habite cet appartement de Silvermine Oval depuis douze ans et qu'il n'y a pas besoin d'avoir un œil particulièrement exercé pour remarquer qu'un carreau de la fenêtre de la chambre est cassé ou que la fenêtre de la cuisine est ouverte. Il est également inutile d'être un fin limier pour constater que l'argenterie de famille a disparu – surtout quand il y a plusieurs cuillères, louches et couteaux à beurre éparpillés sur le plancher de la chambre, sous la fenêtre qui a un carreau cassé. Etes-vous allés regarder dans la ruelle, en dessous de la fenêtre ? Vous pourriez très bien y découvrir votre meurtrier étendu par terre.

— Votre appartement est au deuxième étage, monsieur, dit Meyer.

— C'est bien pourquoi je suggère qu'il pourrait être encore là, répondit Fletcher. Avec une jambe cassée ou une fracture du crâne.

— Depuis des années que j'exerce cette profession, dit Meyer (et Carella se rendit soudain compte qu'il essayait lui aussi d'impressionner Fletcher), je n'ai encore jamais connu de criminel qui ait sauté par une fenêtre du deuxième étage.

(Carella s'étonna qu'il n'ait pas employé le terme « défenestrer ».)

— Ce criminel-là avait peut-être une bonne raison d'agir avec imprudence, dit Fletcher. Il venait de tuer une femme, probablement après être tombé sur elle inopinément dans un appartement qu'il croyait vide. En entendant la porte d'entrée s'ouvrir, il s'est rendu compte qu'il ne pouvait partir par où il était venu, la cuisine étant trop proche de l'entrée. Il a sans aucun doute estimé qu'il préférerait risquer une jambe cassée que la prison à vie. Que dites-vous de ce portrait, comparé à celui des autres-criminels-que-vous-avez-connus ?

— J'ai connu quantité de criminels, répondit bêtement Meyer, et certains d'entre eux sont bien trop malins pour leur propre sauvegarde.

En débitant cette sentence, il se sentit complètement idiot, mais Fletcher avait le don de faire naître chez autrui l'impression d'être un parfait imbécile.

D'un geste embarrassé, Meyer passa la main sur son crâne chauve, évitant de croiser le regard de Carella et de Byrnes. D'une certaine façon, il éprouvait le sentiment de ne pas avoir été à la hauteur. D'une certaine façon, il aurait fallu porter l'estocade, et il n'avait réussi qu'à donner un misérable petit coup de canif.

— Et le couteau, monsieur ? demanda-t-il. Vous l'aviez déjà vu ?

— Jamais.

— Ce ne serait pas votre couteau, par hasard, non ? demanda Carella.

— Non.

— Votre femme vous a-t-elle dit quelque chose quand vous êtes entré dans la chambre ?

— Quand je suis entré dans la chambre, ma femme était morte.

— En êtes-vous sûr ?

— J'en suis certain.

— Très bien, monsieur, dit tout à coup Byrnes. Vous voulez attendre dehors, s'il vous plaît ?

— Certainement, dit Fletcher, qui se leva et quitta la pièce.

Les trois inspecteurs gardèrent le silence de longues minutes. Puis Byrnes dit :

— Qu'est-ce que vous en pensez ?

— Je crois que c'est lui, dit Carella.

— Qu'est-ce qui te fait croire ça ?

— Laissez-moi rectifier.

— Vas-y, rectifie.

— Je crois que ça pourrait être lui.

— Malgré tous les indices de cambriolage ?

— Surtout à cause de ces indices.

— Précise ta pensée, Steve.

— Il a pu rentrer chez lui, trouver sa femme blessée – mais pas mortellement – et l'achever en lui ouvrant le ventre. Le rapport du légiste dit que la mort a sans doute été instantanée, provoquée ou bien par la rupture de l'aorte abdominale, ou bien par le choc réflexe, ou les deux. Fletcher disposait de quatre minutes alors qu'il lui suffisait de quatre secondes.

— C'est possible, dit Meyer.

— Ou bien c'est tout simplement que la tête de ce salopard ne me revient pas, ajouta Carella.

— On va voir ce que le labo aura déniché, dit Byrnes.

Il y avait des empreintes digitales nettes sur le châssis de la fenêtre de la cuisine et sur le tiroir à argenterie du buffet de la salle à manger. Il y avait des

empreintes nettes sur l'argenterie répandue par terre à proximité de la fenêtre fracturée. Plus important encore, si la plupart des empreintes relevées sur le manche du couteau étaient floues, certaines étaient vraiment très nettes. Toutes les empreintes étaient semblables ; c'était une seule et même personne qui les avait laissées.

Gerald Fletcher laissa de bonne grâce la police relever ses empreintes, que l'on compara ensuite à celles que Marshall Davies avait envoyées du laboratoire de la police. Les empreintes relevées sur la fenêtre, le tiroir, l'argenterie et le couteau ne correspondaient pas à celles de Gerald Fletcher.

Ce qui ne voulait fichtrement rien dire s'il portait des gants au moment où il avait achevé sa femme.

Le lundi matin, le ciel était d'un bleu sans nuages au-dessus du cours de la Harb. Dans Silvermine Park, de jeunes mères poussaient déjà devant elles leurs voitures d'enfants, pressées de profiter de ce soleil de décembre inattendu. L'air était froid et vif, mais le soleil était radieux, ce qui faisait ressembler les rues qui bordaient le fleuve à ce qu'elles avaient dû être au début du siècle. Un remorqueur brama, une mouette cria en rasant la surface de l'eau, une femme remonta la couverture sur le menton de son bébé et lui susurra des mots tendres. Près de la grille du parc, un agent de police, les mains derrière le dos, promenait un regard nonchalant sur le fleuve moucheté par le soleil.

Là-haut, dans l'appartement du deuxième étage sur cour du 721, Silvermine Oval, un tracé à la craie sur la moquette de la chambre à coucher était la seule preuve qu'une femme morte avait été étendue à cet endroit la nuit précédente. Carella et Kling contournèrent ce tracé pour s'approcher de la fenêtre brisée. Partant du principe que celui qui avait sauté par la fenêtre avait pu laisser derrière lui des traces de sang ou des fibres de tissu, les gars du labo avaient ramassé, emballé et étiqueté avec soin les morceaux et éclats de verre. Carella regarda l'étroite ruelle par le trou béant de forme irrégulière. Il y avait une distance d'environ trois mètres cinquante entre cet immeuble et celui d'en face. Il était concevable que le cambrioleur ait franchi cette distance d'un bond, se soit rattrapé à l'appui de la fenêtre d'en face et se soit ensuite hissé dans l'appartement correspondant. Mais cette manœuvre aurait exigé d'être préméditée et calculée, et si quelqu'un envisage de faire le saut de l'ange d'une barre d'appui à une autre, il ne se précipite pas à la hâte et dans l'affolement à travers une fenêtre fermée. Il faudrait aller vérifier dans l'appartement d'en face, naturellement ; mais l'hypothèse la plus plausible était que le cambrioleur était tombé sur le pavé, dans la ruelle.

— Ça fait une sacrée chute, dit Kling en regardant par-dessus l'épaule de Carella.

— Combien, à ton avis ?

— Neuf mètres. Au moins.

— Un coup à se casser une jambe.

— Ce type est peut-être acrobate.

— Tu crois qu’il a franchi la fenêtre la tête la première ?

— Comment, sinon ?

— Il aurait pu commencer par casser la vitre et passer ensuite par l’ouverture.

— S’il était prêt à se donner tout ce mal, pourquoi ne s’est-il pas tout bêtement contenté d’ouvrir cette foutue fenêtre ?

— Eh bien, jetons un coup d’œil, dit Carella.

Ils examinèrent le pêne, puis ils examinèrent le châssis.

— On peut y toucher ? demanda Kling.

— Ouais, ils en ont terminé.

Kling saisit les deux poignées du cadre de la fenêtre à guillotine et tira dessus.

— C’est dur, dit-il.

— Essaie encore.

Kling tira de nouveau.

— Je crois qu’elle est coincée.

— Collée par la peinture, sans doute, dit Carella.

— Il a peut-être bel et bien essayé de l’ouvrir. Il n’a peut-être cassé la vitre qu’en se rendant compte que c’était coincé.

— Ouais, dit Carella. Et il était drôlement pressé, en plus. Fletcher était en train d’ouvrir la porte d’entrée, il était peut-être même déjà dans l’appartement à ce moment-là.

— Le type a dû balancer son sac...

— Quel sac ?

— Il devait bien avoir un sac avec lui ou quelque chose, tu ne crois pas ? Pour mettre le butin dedans ?

— Sans doute. Pourtant, il n’avait sûrement pas tellement d’expérience.

— C’est-à-dire ?

— Pas de gants. Il a laissé des empreintes digitales partout. C’est forcément un débutant.

— Même dans ce cas, il devait avoir un sac. C’est sans doute avec ça qu’il a cassé la vitre. Ce qui pourrait expliquer pourquoi il y avait de l’argenterie par terre. En constatant que la fenêtre était coincée, il a dû balancer son sac à toute volée dans la fenêtre et une partie des trucs a dû tomber du sac.

— Ouais, peut-être, dit Carella.

— Ensuite, il s’est sans doute faufilé par le trou et s’est laissé tomber, les pieds en avant. C’est plus logique que de plonger à travers, non ? En fait, ce qu’il a dû faire, Steve, c’est lancer d’abord le sac...

— S’il avait un sac.

— Tous les cambrioleurs du monde ont un sac. Même les débutants.

— Enfin, peut-être.

— Eh bien, s'il avait un sac, il a pu le laisser tomber dans la ruelle, et ensuite seulement passer par le trou et se suspendre à l'appui de la fenêtre avant de sauter, tu vois ce que je veux dire ? Pour raccourcir la distance.

— Je ne sais pas s'il a eu tout ce temps-là, Bert. À ce moment-là, Fletcher devait déjà être dans l'appartement et se diriger vers la chambre.

— Est-ce que Fletcher a fait allusion à un bris de verre ? À un bruit de verre brisé ?

— Je ne me rappelle pas lui avoir posé la question.

— Il faudra qu'on la lui pose, dit Kling.

— Pourquoi ? Qu'est-ce que ça change ?

— Je ne sais pas, dit Kling en haussant les épaules. Mais si le type était encore dans l'appartement quand Fletcher est entré...

— Ouais ?

— Eh bien, ça ne lui laissait pas beaucoup de temps, si ?

— Mais il était forcément là, Bert. Il a forcément dû entendre la porte d'entrée s'ouvrir. Sinon, il aurait pris tout son temps et serait reparti par la fenêtre de la cuisine et l'escalier de secours, comme il était venu.

— Ouais, c'est vrai. (Kling hocha la tête d'un air songeur.) Fletcher a de la chance, ajouta-t-il. Le type aurait tout aussi bien pu l'attendre et le poignarder à son tour.

— Allons jeter un coup d'œil dans cette ruelle, dit Carella.

La femme qui regardait par la fenêtre du rez-de-chaussée ne vit que deux grands gaillards en manteau, en train de fouiner dans la ruelle. Ils étaient tous deux tête nue. L'un avait les cheveux bruns et les yeux bridés comme un Chinois. L'autre paraissait plus jeune, mais pas moins menaçant : un grand blond costaud qui n'avait encore que du duvet sur les joues, pour mieux te manger, mère-grand. Elle alla sur-le-champ décrocher le téléphone et appeler la police.

Dans la ruelle, ignorant la présence de la femme qui les épiait à travers les lattes de son store vénitien, Carella et Kling examinèrent le macadam, puis levèrent les yeux vers la fenêtre brisée de l'appartement des Fletcher, au deuxième étage.

— Ça fait quand même une sacrée hauteur, dit Kling.

— Ça paraît encore plus haut vu d'ici.

— Où est-ce qu'il a pu atterrir, à ton avis ?

— Exactement là où nous sommes. À trente centimètres près, répondit Carella en regardant le sol.

— Tu vois quelque chose ? demanda Kling.

— Non. Je réfléchissais seulement à quelque chose.

— À quoi ?

— Mettons qu'il ait vraiment atterri sans rien se casser...

— Eh bien, ça doit être le cas, Steve, sinon il serait encore couché là.

— C'est justement là que je veux en venir. Même s'il ne s'est vraiment rien cassé, je n'arrive pas à croire qu'il se soit tout simplement relevé et qu'il soit parti, si ? (Il leva de nouveau les yeux vers la fenêtre.) Ça doit faire au moins douze mètres, Bert.

— Ça augmente de minute en minute, dit Kling. Je maintiens que ça ne fait pas plus de neuf mètres, que ça te plaise ou non.

— Même. Un type tombe de neuf mètres...

— S'il s'est d'abord suspendu à l'appui de la fenêtre, il faut que tu ôtes encore deux mètres cinquante à ce chiffre.

— D'accord, alors qu'est-ce qu'on dit ? Une chute de six ou sept mètres ?

— Je m'en tiens là.

— Un type tombe de six mètres sur du macadam, ne se casse rien, se relève, s'époussette et pique un cent mètres, c'est ça ? (Carella secoua la tête.) Si tu veux mon avis, il a dû rester où il était pendant un certain temps. Au moins pour reprendre son souffle.

— Alors ?

— Alors, est-ce que Fletcher a regardé par la fenêtre ?

— Pourquoi l'aurait-il fait ?

— Si ta femme était par terre avec un couteau dans le ventre, et que la vitre soit cassée, est-ce que tu n'irais pas tout naturellement à la fenêtre regarder dehors ? Au cas où tu pourrais repérer le gars qui l'a tuée ?

— Il avait hâte d'appeler la police, dit Kling.

— Pourquoi ?

— C'est normal, Steve. Si ce type est innocent, il tient à se dédouaner. Il appelle la police, il reste dans l'appartement...

— Je persiste à croire que c'est lui qui a fait le coup, dit Carella.

— N'en fais pas une affaire d'Etat, dit Kling. Pour ma part, je serais ravi de flanquer à Mr Fletcher un coup de genou dans les couilles, mais essayons d'abord de trouver le type dont on a les empreintes, d'accord ?

— Ouais, dit Carella.

— Enfin, Steve, sois réaliste. S'il y a les empreintes d'un type sur le manche d'un couteau et que ce couteau est encore planté dans la victime...

— Et si en plus le mari de la victime se rend compte de l'occasion en or qui se présente à lui, dit Carella, sa femme étendue par terre avec un couteau

dans le ventre, l'appartement cambriolé avec effraction, et pourquoi ne pas terminer le boulot en espérant que ça retombera sur le dos du cambrioleur ?

— Bien sûr, dit Kling. Prouve-le.

— Je ne peux pas, dit Carella. Pas tant que nous n'aurons pas agrafé le cambrioleur.

— Très bien, alors agrafons-le. D'après toi, où est-il allé après avoir atterri ici ?

— De deux choses l'une, dit Carella. Ou bien par cette porte-là dans le sous-sol de l'immeuble. Ou bien par-dessus le grillage à l'autre bout de la ruelle.

— Qu'est-ce que tu aurais fait ?

— Si je venais de tomber de six ou sept mètres de haut, je serais rentré à la maison pleurer sur l'épaule de ma mère.

— Moi, je serais entré dans l'immeuble par cette porte. Si je venais de tomber de six mètres, je n'aurais pas envie d'escalader un grillage.

— Pas avec le mal de crâne dont t'aurais écopé.

La porte du sous-sol s'ouvrit à la volée. Un policier au visage rubicond apparut dans l'encadrement un .38 au poing.

— Alors, les gars, qu'est-ce que vous fichez là ? demanda-t-il.

— Il ne manquait plus que ça ! dit Carella.

De toute façon, Marshall Davies avait déjà fait le travail.

Ainsi, tandis que Carella et Kling se voyaient dans la triste obligation de prouver à un flic qu'ils étaient eux-mêmes flics, Davies appelait le 87^e District et demandait à parler à l'inspecteur chargé de l'affaire Fletcher. Comme les deux inspecteurs chargés de l'affaire étaient justement partis s'en occuper, ou du moins essayer, Davies accepta de parler à l'inspecteur Meyer.

— Qu'est-ce que vous avez trouvé ? demanda Meyer.

— Je crois avoir des renseignements assez intéressants sur le suspect.

— Est-ce que je vais avoir besoin d'un crayon ? s'enquit Meyer.

— Je ne crois pas. Qu'est-ce que vous savez de cette affaire ?

— On m'a mis au courant.

— Alors vous savez qu'il y avait des empreintes digitales dans tout l'appartement.

— Oui. L'Identité judiciaire est en train de nous les vérifier.

— Vous aurez peut-être de la chance.

— Peut-être, dit Meyer.

— Est-ce que vous savez aussi qu'il y avait des empreintes de pas dans la cuisine ?

— Non, je ne le savais pas.

— Si, une très nette dans l'évier, qu'il a sans doute laissée en entrant par la fenêtre, et d'autres un peu plus floues qui allaient de la cuisine à la salle à manger. J'ai quelques excellentes photos, et de très bons agrandissements du talon – pour pouvoir faire des comparaisons si la nécessité s'en faisait sentir.

— Bien, dit Meyer.

— Mais plus important, reprit Davies, j'ai un bon cliché de l'ensemble des pas sur le sol et je crois pouvoir affirmer que l'homme avançait de son pas ordinaire, sans traîner ni se presser.

— Comment est-ce que vous pouvez dire ça ? demanda Meyer.

— Eh bien, si un homme marche lentement, il y a en général une distance de soixante centimètres entre deux empreintes. S'il court, ses pieds sont séparés de quatre-vingt-dix centimètres. Quatre-vingts centimètres entre chaque pas, c'est à peu près la distance normale pour une démarche rapide.

— Et celles que vous avez, elles étaient séparées de combien ?

— Soixante-quinze centimètres. Il marchait vite, mais il n'avait pas le feu au train. La ligne de progression était normale et non brisée, soit dit en passant.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Eh bien, si on trace une ligne imaginaire de la direction dans laquelle le suspect avance, cette ligne devrait normalement passer par le bord intérieur des empreintes du talon. Les gens corpulents et les femmes enceintes laissent souvent une ligne brisée parce qu'ils marchent les pieds écartés... pour garder leur équilibre.

— Mais cette ligne-là était normale, dit Meyer.

— Exactement, dit Davies.

— Donc notre homme n'est ni gros ni enceint.

— Exactement. C'est bien un homme, soit dit en passant. La pointure et le type des chaussures, ainsi que l'angle du pied, le montrent clairement.

— Bien, parfait, dit Meyer.

Jusque-là, il ne trouvait pas les renseignements de Davies tellement utiles ni même particulièrement intéressants. Ils avaient naturellement supposé qu'un individu qui cambriole un appartement est un homme et non une femme. De plus, d'après le rapport de Carella, l'empreinte trouvée dans l'évier avait de toute évidence été laissée par un homme – à moins qu'une catcheuse russe ne se promène dans le district. Meyer bâilla.

— De toute façon, rien de tout ça n'est tellement utile ni même particulièrement intéressant, dit Davies, tant qu'on n'a pas les autres renseignements.

— Et lesquels ? demanda Meyer.

— Eh bien, comme vous le savez, la fenêtre de la chambre à coucher était cassée, et les types de la Criminelle qui se trouvaient sur les lieux...

— Monoghan et Monrø ?

— Oui, supposaient que le suspect avait sauté par la fenêtre et était retombé dans la ruelle. Je me suis dit que je ne risquais rien à descendre voir si je pouvais prendre des clichés intéressants.

— Vous avez pris des clichés intéressants ?

— Oui, j'ai des vues de l'endroit où il a dû atterrir – sur les deux pieds, soit dit en passant –, et j'ai aussi une autre ligne de progression et de direction. Il s'est dirigé vers la porte du sous-sol et il y est entré. Ce n'est cependant pas ça le point important.

— Et qu'est-ce que c'est, le point important ? demanda Meyer avec patience.

— Notre homme est blessé. Et sérieusement, je pense.

— Comment le savez-vous ?

— La ligne de progression de la ruelle est complètement différente de celle de la cuisine. Les empreintes de pied sont les mêmes, bien entendu, c'est la même personne qui les a laissées, pas de doute là-dessus. Mais la ligne de progression indique que cette personne s'appuyait assez lourdement sur la jambe gauche et traînait la droite. En fait, il n'y a aucune empreinte à plat du pied droit, rien que des traces, là où les bords de la semelle et du talon ont raclé le macadam. Je suggérerais que celui qui est chargé de l'affaire fasse passer un avis aux médecins. Si ce type-là n'a pas une jambe cassée, je veux bien bouffer les photos que j'ai prises.

Une jeune fille en manteau vert attendait dans l'entrée. Adossée au mur, les mains profondément enfoncées dans les poches de son manteau, elle se tourna vers la porte du sous-sol dès que celle-ci s'ouvrit. Carella et Kling, suivis du policier à la figure rougeaude (qui avait à présent la figure un peu plus rougeaude encore) franchirent le seuil, et ils se dirigeaient vers la rue quand la jeune fille dit :

— Excusez-moi, est-ce que vous êtes les inspecteurs de police ?

— Oui ? dit Carella.

— Ecoutez, je suis désolé, dit l'agent. Je viens de me faire muter ici, vous comprenez, je ne vous connais pas si bien que ça, vous autres.

— Ce n'est pas grave, dit Kling.

— Le gérant m'a dit que vous étiez dans l'immeuble, dit la jeune fille.

— Alors faites excuse, hein ? dit l'agent.

— Ça va, ça va, fit Kling en lui désignant la porte d'entrée d'un geste de la main.

— Vous enquêtez sur le meurtre de M^{rs} Fletcher, n'est-ce pas ? demanda la jeune fille.

Elle s'exprimait d'une voix très douce ; c'était une grande jeune fille aux cheveux noirs et aux yeux bruns qui passaient d'un inspecteur à l'autre, comme si elle cherchait l'auditeur le plus attentif.

— Que pouvons-nous faire pour vous, mademoiselle ? demanda Carella.

— J'ai vu quelqu'un dans le sous-sol, hier soir, dit-elle. Avec du sang sur les vêtements.

Carella jeta un coup d'œil à Kling et demanda aussitôt :

— À quelle heure était-ce ?

— À onze heures moins le quart à peu près, dit la jeune fille.

— Que faisiez-vous au sous-sol ?

— Mais, ma lessive, répondit la jeune fille d'un air étonné. C'est là que se trouvent les machines à laver. Excusez-moi, je m'appelle Nora Simonov. J'habite dans l'immeuble.

— Bon, au revoir, les gars, lança l'agent depuis le seuil de la porte. Et excusez-moi, hein ?

— D'accord, d'accord, dit Kling.

— J'habite au cinquième, dit Nora. Appartement 5A.

— Racontez-nous ce qui s'est passé, voulez-vous ? dit Carella.

— J'étais assise près de la machine à laver, à regarder mes vêtements dans le tambour – c'est tout simplement fascinant, vous savez, dit-elle en levant les yeux avec un bref sourire inattendu, quand la porte qui donne sur la cour s'est ouverte. La porte de la ruelle. Vous voyez de quelle porte je parle ?

— Oui, acquiesça Carella.

— Et cet homme a descendu l'escalier. Je ne crois même pas qu'il m'ait vue. Les machines sont un peu à l'écart, vous voyez. Il s'est dirigé droit vers l'autre escalier, celui qui donne sur la rue. Il y a deux escaliers. Un qui donne sur l'entrée, l'autre sur la rue. Il a pris celui de la me.

— C'était quelqu'un que vous connaissiez ?

— Comment ça ?

— Quelqu'un de l'immeuble ? Ou du quartier ?

— Non. Je ne l'avais jamais vu avant hier soir.

— Est-ce que vous pouvez le décrire ?

— Bien sûr. Il avait dans les vingt ans, votre taille et votre poids, enfin, peut-être un peu plus petit, un mètre quatre-vingts environ. Les cheveux bruns.

Kling prenait déjà des notes.

— Vous avez remarqué la couleur de ses yeux ? demanda-t-il.

— Non, je suis désolée.

— Était-il blanc ou noir ?

— Blanc.

— Comment était-il habillé ?

— Un pantalon sombre, des chaussures de basket, un coupe-vent en popeline. Avec du sang sur la manche et sur le devant.

— Quelle manche ?

— La droite.

— Un chapeau ?

— Non.

— Est-ce qu'il avait quelque chose à la main ?

— Oui. Un petit sac rouge. Il ressemblait à ceux que donnent les compagnies aériennes.

— Pas de cicatrice, de tatouage, de signe particulier ?

— Eh bien, je ne saurais pas vous dire. Il n'était pas assez près pour ça. Et il est passé assez vite, finalement.

— Comment ça finalement ? demanda Carella.

— Compte tenu de sa jambe. Il traînait la jambe droite. Je crois qu'il était assez sérieusement blessé.

— Si vous le revoyiez, est-ce que vous le reconnaîtriez ? demanda Carella.

— Dans la seconde, dit Nora.

Ce à quoi ils songeaient, bien entendu, c'était à une identification sur photographie. Ce à quoi ils songeaient, c'était à la possibilité que l'Identité judiciaire mette le doigt sur quelque chose en examinant les empreintes digitales qu'ils avaient envoyées au Central. Ce qu'ils espéraient tous, c'était que, rien que pour une fois, il s'agirait finalement d'une gentille petite affaire facile – l'Identité judiciaire leur enverrait le dossier d'un criminel connu, ils iraient le cueillir, ça se passerait sans histoire, ils organiseraient une mini confrontation dans la salle des inspecteurs à l'issue de laquelle Nora Simonov reconnaîtrait en lui l'homme qu'elle avait vu dans le sous-sol à onze heures moins le quart la veille au soir, avec du sang sur les vêtements.

L'Identité judiciaire signala qu'aucune des empreintes digitales qui figuraient dans leur fichier ne correspondait à celles qu'on avait trouvées dans l'appartement.

Les inspecteurs soupirèrent de déception se disant que, après tout, ce serait une affaire duraille (elles étaient toutes durailles, après tout, bougonnèrent-ils, débordants d'auto-apitoiement), et ils firent exactement ce que Marshall Davies avait suggéré : ils adressèrent un avis à tous les médecins

de la ville, leur demandant de signaler toute fracture de la jambe ou entorse dont aurait été victime un homme blanc d'une vingtaine d'années, d'un mètre quatre-vingts environ, pesant dans les soixante-quinze kilos, les cheveux bruns, vêtu la dernière fois qu'on l'avait vu d'un pantalon noir, de baskets et d'un coupe-vent en popeline taché de sang sur le plastron et la manche droite.

Et, rien que pour prouver que les flics peuvent se tromper comme tout un chacun, ce fut, en fin de compte, une gentille petite affaire facile.

Ce fut un médecin de Riverhead qui appela cet après-midi-là à quatre heures trente-sept, au moment où Carella s'apprêtait à rentrer chez lui.

— C'est le Dr Mendelsohn, dit-il. J'ai votre avis sous les yeux et je voudrais vous signaler que j'ai soigné un homme qui correspond à votre signalement.

— Où se trouve votre cabinet, docteur ? demanda Carella.

— Dans Dover Plains Avenue. À Riverhead. 3461, Dover Plains Avenue.

— Quand avez-vous soigné cet homme ?

— Tôt ce matin. Le lundi, je reçois tôt le matin. C'est mon jour de visite à l'hôpital.

— Pourquoi l'avez-vous soigné ?

— Une mauvaise entorse.

— Pas de fracture ?

— Aucune. Nous lui avons fait une radiographie de la jambe. Elle était très enflée et je craignais une fracture, bien entendu, mais ce n'était qu'une mauvaise entorse. Je lui ai bandé la cheville et je lui ai conseillé de ne pas marcher pendant quelque temps.

— Vous a-t-il donné son nom ?

— Oui. Je l'ai sous les yeux.

— Pourriez-vous me le donner, docteur ?

— Ralph Corwin.

— Une adresse ?

— 894, Woodside Avenue.

— À Riverhead ?

— Oui.

— Merci, docteur, dit Carella.

— Je vous en prie, dit Mendelsohn avant de raccrocher.

Carella sortit du premier tiroir de son bureau l'annuaire de Riverhead et le feuilleta rapidement jusqu'aux C.U. ne pensait pas y trouver le nom de Ralph Corwin. Il fallait qu'un homme soit vraiment un pur amateur pour cambrioler un appartement sans porter de gants, puis poignarder une femme et enfin

donner son nom en se faisant soigner pour une blessure récoltée en s'enfuyant des lieux du crime.

Apparemment, Ralph Corwin était un pur amateur.

Son nom figurait dans l'annuaire et l'adresse qu'il avait donnée au médecin était tout ce qu'il y avait d'exact.

Ils enfoncèrent la porte à coups de pied et entrèrent, l'arme à la main.

L'homme qui était allongé sur le lit était en caleçon. Il avait la cheville droite bandée. Les draps du lit étaient souillés et il régnait dans la pièce fermée et surchauffée une suffocante odeur de vomi.

— Vous êtes Ralph Corwin ? demanda Carella.

— Oui, répondit l'homme.

Il avait les traits tirés, les paupières crispées par la souffrance.

— Police, dit Carella.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— Nous voulons vous poser quelques questions. Habillez-vous, Corwin.

— Il n'y a rien à demander, dit l'homme en enfouissant son visage dans l'oreiller. C'est moi qui l'ai tuée.

Ralph Corwin passa aux aveux en présence de deux inspecteurs du 87^e District, d'un sténographe de la police, d'un adjoint du district attorney et d'un avocat commis d'office. Ce fut le représentant du bureau du D.A. qui conduisit l'interrogatoire.

Q : Comment vous appelez-vous, s'il vous plaît ?

R : Ralph Corwin.

Q : Où habitez-vous, M^r Corwin ?

R : 894, Woodside Avenue. À Riverhead.

Q : Voudriez-vous nous relater les événements qui se sont déroulés dans la soirée du 12 décembre, s'il vous plaît ? C'est-à-dire hier soir, dimanche 12 décembre, M^r Corwin.

R : Par où voulez-vous que je commence ?

Q : Est-ce que vous êtes entré dans un immeuble au 721, Silvermine Oval ?

R : Oui.

Q : Comment êtes-vous entré dans cet immeuble ?

R : J'ai d'abord descendu l'escalier qui part de la rue, là où il y a les poubelles. Je suis descendu au sous-sol, j'ai traversé le sous-sol et j'ai monté l'escalier à l'autre bout jusqu'à la cour. Et puis je suis monté par l'escalier de secours.

Q : Quelle heure était-il ?

R : Je suis entré dans l'immeuble vers dix heures.

Q : Dix heures du soir ?

R : Oui, dix heures du soir.

Q : Qu'avez-vous fait ensuite ?

R : Je suis entré dans un appartement.

Q : Quel appartement ?

R : Au deuxième étage sur cour.

Q : Pourquoi êtes-vous entré dans cet appartement ?

R : Pour faire un casse.

Q : Pour le cambrioler ?

R : Oui.

Q : Est-ce que vous étiez déjà venu dans cet immeuble ?

R : Non. Je n'avais encore jamais rien fait de pareil. Jamais. Je suis camé, c'est vrai, mais je n'avais jamais rien volé de ma vie. Ni fait de mal à personne non plus. Je n'aurais sûrement pas volé cette fois-ci, sauf que cette fille avec qui je vivais m'a quitté, et que j'étais au bout du rouleau. Elle me refilait le pognon dont j'avais besoin. Mais elle m'a plaqué. Vendredi. Elle est partie, tout simplement.

Q : De quelle fille s'agit-il ?

R : Est-ce qu'il faut vraiment la mêler à ça ? Elle n'a rien à voir là-dedans. Elle ne m'a jamais fait de mal, je ne lui en veux pas, même si elle est partie. Elle a toujours été chouette avec moi. Je ne veux pas que son nom soit mêlé à cette histoire.

Q : Vous dites que vous n'étiez jamais venu dans cet immeuble ?

R : Jamais.

Q : Pourquoi avez-vous choisi d'entrer dans cet appartement en particulier ?

R : C'est le premier que j'ai vu dans lequel il n'y avait pas de lumière. J'ai cru qu'il n'y avait personne.

Q : Comment êtes-vous entré ?

R : La fenêtre à guillotine de la cuisine était entrouverte. J'ai glissé les doigts dessous et je l'ai soulevée complètement.

Q : Est-ce que vous portiez des gants ?

R : Non.

Q : Pourquoi ?

R : Je n'ai pas de gants. Les gants, ça coûte cher. Je suis un camé.

Q : Vous n'aviez pas peur de laisser des empreintes digitales ?

R : Je pensais que c'était de la connerie. Un truc pour le cinéma, vous voyez ? De toute façon, des gants, je n'en ai pas, alors qu'est-ce que ça change ?

Q : Qu'avez-vous fait après avoir ouvert la fenêtre ?

R : J'ai posé le pied dans l'évier, puis par terre.

Q : Et ensuite ?

R : J'avais une petite lampe de poche. Alors je m'en suis servi pour trouver mon chemin de la cuisine à la salle à manger.

Q : Voudriez-vous regarder cette photographie, s'il vous plaît ?

R : Ouais ?

Q : Est-ce bien la cuisine dans laquelle vous êtes entré ?

R : Je ne sais pas. Il faisait noir. Je crois que ça se pourrait. Je ne sais pas.

Q : Une fois dans la salle à manger, qu'avez-vous fait ?

R : J'ai trouvé l'endroit où ils rangeaient l'argenterie, j'ai vidé le tiroir et j'ai tout mis dans le petit sac de voyage que j'avais apporté. J'ai dû aller à Chicago le mois dernier à cause de la mort de mon père, alors j'y suis allé en avion et j'ai acheté ce petit sac à l'aéroport. C'est ma petite amie qui m'a payé le billet d'avion. Elle était formidable, cette fille, je voudrais bien savoir pourquoi elle est partie. Si elle était restée, je ne serais pas dans ce pétrin, vous savez ? Je n'ai jamais rien volé de ma vie, rien, je le jure devant Dieu. Et je n'ai jamais fait de mal à personne. Je ne sais pas ce qui m'a pris. C'est la peur qui a dû me faire perdre la tête. C'est la seule explication.

Q : Qu'avez-vous fait en sortant de la salle à manger ?

R : J'ai cherché la chambre à coucher.

Q : Est-ce que votre lampe de poche était allumée ?

R : Ouais. Ce n'est qu'une toute petite lampe. Une lampe-stylo, c'est comme ça que ça s'appelle. Un truc minuscule, vous savez ? Pour avoir un peu de lumière.

Q : Pourquoi cherchiez-vous la chambre à coucher ?

R : Je me disais que c'était là que les gens laissent leurs montres, leurs bagues, des trucs comme ça. Je comptais prendre tous les bijoux que je trouverais et filer. Je ne suis pas un professionnel, j'étais seulement dans une mauvaise passe et j'avais besoin de pognon pour me remettre à flot.

Q : Avez-vous trouvé la chambre ?

R : Je l'ai trouvée.

Q : Que s'est-il passé ?

R : Il y avait une dame dans le lit. Il n'était que dix heures et demie à peine, on ne s'attend pas à trouver des gens couchés si tôt, vous voyez ce que je veux dire ? Je pensais que l'appartement était vide.

Q : Mais il y avait une femme dans le lit.

R : Ouais. Elle a allumé à la seconde où j'ai mis le pied dans la chambre.

Q : Qu'avez-vous fait ?

R : J'avais un couteau dans ma poche. Je l'ai sorti.

Q : Pourquoi ?

R : Pour lui faire peur.

Q : Voudriez-vous regarder ce couteau, s'il vous plaît ?

R : Ouais, c'est le mien.

Q : C'est le couteau que vous avez sorti de votre poche ?

R : Ouais. Oui.

Q : La femme vous a-t-elle dit quelque chose ?

R : Ouais, c'était presque comique. Enfin, quand j'y repense, c'était comique, mais sur le moment j'avais une peur bleue. Mais c'était comme dans un film, vous voyez ? Exactement comme dans un film. Elle me regarde et elle me dit : « Qu'est-ce que vous faites ici ? » C'est drôle, ça, vous ne trouvez pas ? Enfin, mais qu'est-ce qu'elle croyait que je faisais là ?

Q : Est-ce que vous lui avez dit quelque chose ?

R : Je lui ai dit de rester tranquille, que je n'allais pas lui faire de mal.

Q : Et ensuite ?

R : Elle est sortie du lit. Pas complètement elle a rejeté les couvertures et posé les pieds par terre, vous voyez ? Assise sur le bord, vous voyez ? Pendant une seconde, je n'ai pas compris ce qui se passait, et puis j'ai vu qu'elle tendait la main vers le téléphone. C'est dingue, non ? Il y a un type dans votre chambre avec un couteau à la main, et elle veut décrocher le téléphone.

Q : Qu'avez-vous fait ?

R : Je lui ai empoigné la main avant qu'elle puisse décrocher. Je l'ai tirée du lit pour l'éloigner du téléphone, vous voyez ? Et je lui ai répété que personne n'allait lui faire de mal, que j'allais partir tout de suite, alors qu'elle se calme.

Q : Vous lui avez dit ça ?

R : Quoi donc ?

Q : Vous lui avez dit de se calmer ?

R : Je ne sais pas si c'étaient ces mots-là, mais je lui ai dit de ne pas s'affoler, parce que je voyais qu'elle devenait hystérique.

Q : Voulez-vous regarder cette photographie, s'il vous plaît ? Est-ce bien la chambre à coucher dans laquelle vous vous trouviez ?

R : Ouais. Voilà la table de nuit avec le téléphone dessus, et voilà la fenêtre par laquelle j'ai filé. C'est bien cette chambre-là.

Q : Que s'est-il passé ensuite ?

R : Elle s'est mise à crier.

Q : Qu'avez-vous fait quand elle a crié ?

R : Je lui ai demandé de s'arrêter. Je commençais à paniquer, à ce moment-là. C'est qu'elle gueulait fort.

Q : Elle s'est arrêtée ?

R : Non.

Q : Qu'avez-vous fait ?

R : Je l'ai frappée.

Q : Où l'avez-vous frappée ?

R : Je ne sais pas. C'était un réflexe. Elle hurlait, j'avais peur que tout l'immeuble rapplique. J'ai seulement... j'ai seulement planté mon couteau. J'avais très peur.

Q : L'avez-vous frappée à la poitrine ?

R : Non.

Q : Où ?

R : Au ventre. Quelque part dans le ventre.

Q : Combien de fois l'avez-vous frappée ?

R : Une fois. Elle... elle a reculé, je n'oublierai jamais l'expression de son visage. Et elle... elle est tombée par terre.

Q : Voudriez-vous regarder cette photographie, s'il vous plaît ?

R : Oh ! mon Dieu.

Q : Est-ce bien la femme que vous avez poignardée ?

R : Oh ! mon Dieu, oh ! mon Dieu, je ne pensais pas... Oh ! mon Dieu.

Q : Est-ce bien elle ?

R : Oui. Oui, c'est elle. Oui.

Q : Que s'est-il passé ensuite ?

R : Est-ce que je peux avoir un verre d'eau ?

Q : Apportez-lui un verre d'eau. Vous l'avez frappée et elle est tombée par terre. Que s'est-il passé ensuite ?

R : Il y avait...

Q : Oui ?

R : Il y avait quelqu'un à la porte. J'ai entendu la porte s'ouvrir. Et puis quelqu'un est entré.

Q : Entré dans l'appartement ?

R : Oui. Et il l'a appelée.

Q : De l'entrée ?

R : Je suppose. De l'autre bout de l'appartement.

Q : Il l'a appelée par son nom ?

R : Ouais. Il a crié : « Sarah ! » et comme il n'y avait pas de réponse, il a crié : « Sarah, c'est moi, je suis rentré. »

Q : Et ensuite ?

R : J'ai compris que j'étais coincé. Je ne pouvais pas repartir par où j'étais venu puisque ce type était rentré. Alors je suis passé en courant près de... près de la femme, là où elle était couchée par terre... mon Dieu !... et j'ai essayé d'ouvrir la fenêtre, mais elle était bloquée. Alors j'ai flanqué un coup dans la vitre avec mon sac de voyage et... Je ne savais pas quoi faire... J'étais au deuxième étage, comment est-ce que j'allais sortir de là ? J'ai d'abord lancé le

sac dehors parce que je me suis dit que quoi qu'il arrive, j'aurais besoin de pognon pour ma prochaine dose, et puis j'ai enjambé la fenêtre cassée – je me suis coupé la main sur un bout de verre – et je me suis suspendu au rebord, j'avais la trouille de lâcher prise, et puis finalement j'ai lâché, il fallait bien que je lâche.

Q : Oui ?

R : Je n'en finissais pas de tomber, ça m'a paru interminable. À l'instant où j'ai atterri, j'ai su que je m'étais cassé quelque chose. J'ai essayé de me relever, je suis retombé aussi sec. Ma cheville me faisait un mal de chien, j'avais la main qui saignait. J'ai bien dû passer dix minutes, un quart d'heure dans cette ruelle, à essayer de me remettre sur pied, à retomber, à essayer de nouveau. J'ai fini par y arriver. J'ai fini par sortir de cette ruelle.

Q : Où êtes-vous allé ?

R : Je suis passé par le sous-sol et je suis ressorti dans la rue. Par où j'étais venu.

Q : Et de là, où êtes-vous allé ?

R : Je suis rentré chez moi en métro. À Riverhead. J'ai tout de suite mis la radio pour voir si on parlait de... de ce que j'avais fait. Mais non. Alors j'ai essayé de dormir, mais ma cheville me faisait trop mal, et j'avais besoin d'une dose. Je suis allé voir le Dr Mendelsohn dès le matin, parce que dans mon idée, c'était une question de vie ou de mort, vous voyez ce que je veux dire ? Si je ne pouvais pas circuler, comment est-ce que j'allais faire pour me procurer de la came ?

Q : Quand êtes-vous allé voir le Dr Mendelsohn ?

R : Tôt. À neuf heures. Neuf heures du matin.

Q : Est-ce qu'il est votre médecin de famille ?

R : Je ne l'avais jamais vu de ma vie. Il est au coin de la rue où j'habite. C'est la seule raison pour laquelle je l'ai choisi, parce qu'il était tout près. Il m'a bandé la cheville, mais ça n'a servi à rien. C'est que je ne peux toujours pas m'appuyer dessus, je suis comme un infirme. Je lui ai dit de m'envoyer sa note. Je comptais le payer dès que j'aurais trouvé du pognon. C'est pour ça que je lui ai donné mon vrai nom et ma vraie adresse. Je n'avais pas l'intention de l'arnaquer. Ce n'est pas mon genre. Je sais que ce que j'ai fait est mal, mais je ne suis pas un sale type.

Q : Quand avez-vous appris que M^{rs} Fletcher était morte ?

R : J'ai acheté le journal en rentrant de chez le docteur. Il y avait un article là-dessus. C'est là que j'ai su que je l'avais tuée.

Q : Jusqu'alors, vous ne le saviez pas ?

R : Je ne savais pas si c'était grave ou pas.

Le mardi 14 décembre, qui était le premier des deux jours de repos de Carella cette semaine-là, il reçut chez lui un coup de téléphone de Gerald Fletcher. Il était sûr que personne, au 87^e District, n'avait communiqué son numéro de téléphone personnel, et il savait d'autre part que ce numéro ne figurait pas dans l'annuaire de Riverhead. Intrigué, il demanda :

— Comment avez-vous eu mon numéro, maître ?

— Par un de mes amis du bureau du D.A., répondit Fletcher.

— Eh bien, que puis-je faire pour vous ? s'enquit Carella.

Sa voix, il s'en rendit compte, n'était rien moins que cordiale.

— Je suis désolé de vous déranger chez vous...

— C'est en effet mon jour de repos, dit Carella, parfaitement conscient qu'il se montrait grossier.

— Je voulais m'excuser pour l'autre soir, reprit Fletcher.

— Ah ? dit Carella, surpris.

— Je sais que je me suis mal conduit. Vous aviez un boulot à faire, vous autres policiers, et je ne vous ai pas facilité la tâche. J'ai essayé de comprendre ce qui avait pu motiver mon attitude, et je ne vois qu'une explication : j'étais encore sous le choc. Je n'aimais pas ma femme, c'est vrai, mais la trouver morte de cette façon a dû me secouer plus que je ne le pensais. Si je vous ai causé des ennuis, j'en suis navré.

— Aucun ennui du tout, dit Carella. Bien entendu, on vous a informé que...

— Oui, vous avez arrêté le meurtrier.

— Oui.

— Ç'a été un travail rapide et remarquable, inspecteur. Et cela ne fait qu'augmenter la gêne que j'éprouve à m'être conduit de manière aussi stupide.

— Eh bien... dit Carella, et le silence se fit sur la ligne.

— Je vous prie d'accepter mes excuses, dit Fletcher.

— Bien sûr, dit Carella, qui commençait à se sentir lui-même gêné.

— Je me demandais si vous étiez libre à déjeuner aujourd’hui.

— Eh bien, dit Carella, je voulais faire quelques courses pour Noël. Ma femme et moi avons établi une liste hier soir, et je pensais...

— Est-ce que vous allez venir dans le centre ?

— Oui, mais...

— Vous pourriez peut-être combiner les deux.

— Eh bien, écoutez, maître, dit Carella, je sais que vous vous reprochez votre attitude de l’autre soir, mais vous vous êtes excusé et cela suffit, croyez-moi. C’est très gentil à vous de m’avoir appelé, je me rends compte que ce n’était pas facile à faire...

— Pourquoi ne pas me retrouver au *Golden Lion* à une heure ? suggéra Fletcher. Cela peut être épuisant de faire ses achats de Noël. Vous serez peut-être content de vous reposer un peu vers cette heure-là.

— Eh bien... où se trouve le *Golden Lion* ? demanda Carella.

— À l’angle de Juniper Avenue et de High Street.

— Dans le centre ? Près du palais de justice ?

— Exactement. Vous connaissez ?

— Je trouverai.

— À une heure, alors ? dit Fletcher.

— Eh bien, oui, d’accord, dit Carella.

— Parfait, je vous attends.

Carella n’aurait su dire pourquoi il passa voir Sam Grossman au labo de la police, en fin de matinée. Bien sûr, il se rendait dans ce quartier, de toute façon, le *Golden Lion* étant tout proche. Mais cela n’expliquait pas pourquoi il expédia rapidement une tâche pourtant pas désagréable, acheter une poupée pour sa fille April, afin de pouvoir arriver au Central de la police, dans High Street, une bonne demi-heure avant son rendez-vous avec Fletcher.

Lorsque Carella entra, Grossman était penché sur un microscope, mais c’est sans ouvrir son œil fermé ni lever la tête de son oculaire qu’il dit :

— Asseyez-vous, Steve, je suis à vous dans une minute.

Grossman continua à faire le point et à prendre des notes sur un bloc posé à portée de sa main droite. Carella s’efforçait de comprendre comment Grossman avait bien pu deviner que c’était lui. Au bruit de ses pas ? À l’odeur de sa lotion après rasage ? À la senteur discrète du parfum de sa femme déposée sur l’épaule de son manteau ? Jusque-là, il ne s’était pas rendu compte que le lieutenant Sam Grossman, cet homme à lunettes et aux yeux bleus perçants, cet homme aux traits rudes et à la voix précise et sérieuse, était en réalité Sherlock Holmes, du 221 B, Baker Street, et qu’il était capable de reconnaître un homme sans même le regarder. Ses réflexions sur ce don

remarquable de Grossman absorbèrent entièrement Carella pendant les cinq minutes qui suivirent. Ce délai écoulé, Grossman leva enfin la tête de son microscope, lui tendit la main et dit :

— Quel bon vent vous amène ?

— Comment saviez-vous que c'était moi ?

— Hein ? dit Grossman.

— Quand je suis entré, vous n'avez même pas levé les yeux, mais vous avez dit : « Asseyez-vous, Steve, je suis à vous dans une minute. » Comment avez-vous pu savoir que c'était moi ?

— Ah, ah ! dit Grossman.

— Non, allez, Sam, franchement, ça m'en bouche un coin.

— Eh bien, c'est très simple, en fait, dit Grossman en souriant. Vous remarquerez qu'il est maintenant une heure moins vingt-cinq et que le soleil, qui vient de passer à son zénith, frappe en oblique la rangée de fenêtres qui éclairent le laboratoire, et que les rayons effleurent la pendule et projettent des ombres dont il est facile de mesurer l'angle.

— Hmm ? dit Carella.

— En outre, le spécimen qui se trouve sur la plaque de ce microscope est particulièrement sensible à la lumière, ce qui veut dire que la moindre déviation de n'importe quel rayon – X, ultraviolet ou infrarouge – aurait facilement pu provoquer des variations faciles à détecter sur la plaque pendant que j'étais en train de l'examiner. Ajoutez à cela la température, Steve, qui doit être aux environs de moins douze, je crois, ainsi que le degré de pollution atmosphérique qui est, comme toujours dans cette ville, désastreux, et vous pourrez comprendre que tout cela permet une identification immédiate sans qu'il soit nécessaire de recourir à la vision.

— Ouais ? dit Carella.

— Parfaitement. Il y a un autre facteur important, évidemment, dont j'estime qu'il faudrait aussi tenir compte si nous voulons avoir un tableau complet de la situation. Vous vouliez savoir comment j'ai su que c'était vous qui étiez entré dans le laboratoire et qui vous approchiez de ma paillasse ? Pour commencer, quand j'ai entendu la porte s'ouvrir...

— Mais comment avez-vous su que c'était moi ?

— Eh bien, voici le seul élément crucial du processus de déduction qui m'a amené à une conclusion qui s'imposait...

— Oui, alors lequel ?

— Marshall Davies vous a vu dans le couloir. Il est passé ici juste avant vous pour m'annoncer votre venue.

— Espèce de saligaud ! s'exclama Carella en éclatant de rire.

— Qu'est-ce que vous dites du boulot qu'il a fait pour vous, les gars ?

demanda Grossman.

— Magnifique, dit Carella.

— Il vous a pour ainsi dire apporté la solution sur un plateau.

— Sans aucun doute.

— Le laboratoire de la police emporte encore une fois la palme, dit Grossman. Très bientôt, nous pourrons nous passer complètement de vous, les gars.

— Je sais. C'est pour ça que je suis venu vous voir. Je voudrais rendre mon insigne.

— Il est grand temps, dit Grossman. Bon, pourquoi est-ce que vous êtes venu ? Une affaire importante que vous voulez nous voir élucider en un temps record ?

— Rien de plus grave que deux ou trois vols de sacs à main dans Culver Avenue.

— Amenez-nous les victimes. Nous essaierons de leur prélever deux ou trois fragments de peau sur le postérieur, dit Grossman.

— Je ne crois pas que ça leur plairait tellement, répondit Carella.

— Et pourquoi pas ? Nous traiterons les dames avec la plus extrême délicatesse.

— Oh ! je ne pense pas que ce soit la dame qui y verrait un inconvénient. Mais le type qui s'est fait voler son sac à main...

— Espèce de saligaud ! s'écria Grossman, et les deux hommes éclatèrent d'un rire irrésistible.

— Sérieusement, dit enfin Carella, qui riait toujours.

— Oui, oui, sérieusement, dit Grossman.

— Ecoutez, j'essaie vraiment d'être sérieux, là.

— Oui, oui, bien sûr.

— Je suis venu vous remercier.

— De quoi ? demanda Grossman en reprenant aussitôt son sérieux.

— Je m'apprêtais à prendre un sacré risque. Les renseignements que vous nous avez fournis ont permis de conclure l'affaire et permis une arrestation. Je voulais vous remercier, c'est tout.

— Quel genre de risque, Steve ?

— Je pensais que c'était le mari qui avait fait le coup.

— Hmm ?

— Hmm.

— Pourquoi ?

— Sans raison. (Carella fit une pause.) Sam, reprit-il, je persiste à croire que c'est lui.

— C'est pour ça que vous déjeunez avec lui aujourd'hui ? demanda Grossman.

— Alors là, mais comment est-ce que vous savez ça ? dit Carella.

— Ah, ah ! dit Grossman. Quand il vous a appelé, il était dans le bureau de Rollie Chabrier. J'ai parlé à Rollie un peu après et...

— Au revoir, Monseigneur, coupa Carella. Vous êtes beaucoup trop fort pour moi.

La plupart des policiers de la ville pour laquelle Carella travaillait fréquentaient rarement des restaurants comme le *Golden Lion*. Ils déjeunaient dans l'une ou l'autre des gargotes du district, où le repas était servi à l'œil, tribut à César. Ou alors ils avalaient en vitesse un sandwich et une tasse de café à leur bureau. Quand ils n'étaient pas de service et qu'ils sortaient leur femme ou leur petite amie, ils allaient plutôt dans des restaurants où l'on savait qu'ils étaient flics, protestant avec énergie quand le patron disait : « C'est sur le compte de la maison », mais acceptant néanmoins ces gracieusetés. Pas un seul flic de la ville ne considérait cet usage comme malhonnête. Ils étaient sous-payés et surmenés, et chargés de protéger le citoyen moyen contre les entreprises délictueuses. Si certains des citoyens en question étaient en mesure de rendre le sort du policier un peu plus supportable, pourquoi mettre ces gens dans rembaras en refusant le repas qu'ils offraient ? Carella n'était jamais entré au *Golden Lion*. Un simple coup d'œil aux prix affichés devant l'entrée aurait suffi à lui couper l'appétit.

La salle était la réplique fidèle d'un relais de poste anglais du XVII^e siècle. D'énormes poutres en chêne, au-dessous du plafond voûté, reliaient les murs au crépi blanc rustique. Sur les lourdes tables couvertes de nappes blanches immaculées étincelaient des couverts en argent massif. Çà et là étaient accrochés des portraits de gentilshommes et de dames de la période élisabéthaine, dont les cols et les manchettes de dentelle blanche faisaient discrètement écho à la couleur des murs et dont les costumes et les robes de velours somptueux ajoutaient une touche de couleur à ce décor d'antan éclairé à la bougie. La table de Gerald Fletcher se trouvait dans un coin isolé de la salle. Voyant Carella, il se leva, lui tendit la main et déclara tout de suite :

— Heureux que vous ayez pu venir. Asseyez-vous, je vous en prie.

Carella serra la main de Fletcher et s'assit. Il se sentait extrêmement mal à l'aise, mais il n'aurait su dire si sa gêne était due au cadre ou à l'homme avec qui il allait déjeuner. Le cadre était intimidant, il est vrai : la salle regorgeait d'avocats qui discutaient de leurs derniers procès d'une voix sonore qu'ils auraient mieux fait de réserver aux jurés. En leur présence, Carella se sentait un peu comme un rabatteur de la police, chargé de récolter le travail à distribuer aux échelons supérieurs, qui en disposeraient en dernière instance. La loi était sa vie, mais au milieu d'avocats il se sentait quantité négligeable.

L'homme qui était assis en face de lui était lui-même avocat d'assises, ce qui, en soi, était intimidant. Mais il était un peu plus que ça, et c'était peut-être ce qui rendait Carella gauche et embarrassé. Peu importait que Fletcher fût vraiment plus intelligent que Carella, ou plus raffiné, ou plus habile dans son travail, ou plus beau, ou plus brillant causeur – la réalité était sans importance. Carella avait le sentiment que Fletcher était tout cela ; l'attitude, la façon d'être, l'agressivité (oui, il n'y avait pas d'autre mot) de cet homme avaient réussi à convaincre entièrement Carella qu'il se trouvait en présence d'un être supérieur, et cette conviction avait autant de poids, sinon plus, que la réalité du fait.

— Souhaitez-vous un apéritif ? demanda Fletcher.

— Eh bien, est-ce que vous prenez quelque chose ? s'enquit Carella.

— Mais oui.

— Je vais prendre un whisky-soda, dit Carella.

Il n'avait pas l'habitude de boire au déjeuner. Lorsqu'il était de service, il ne buvait jamais au déjeuner, et le prochain verre qu'il prendrait au déjeuner, ce serait chez lui, quand toute la famille se réunirait pour fêter Noël.

Fletcher fit signe au garçon.

— Est-ce que vous êtes déjà venu ici ? demanda-t-il à Carella.

— Non, jamais.

— Je pensais que vous auriez pu. C'est si près du palais de justice. Car vous passez beaucoup de temps au tribunal, n'est-ce pas ?

— Oui, pas mal, répondit Carella.

— Ah ! dit Fletcher au garçon. Un whisky-soda, s'il vous plaît, et un autre whisky-citron pour moi.

— Très bien, M^r Fletcher, dit le garçon en s'éloignant.

— Je ne peux vous dire à quel point la rapidité avec laquelle vous avez procédé à cette arrestation m'a impressionné, dit Fletcher.

— Eh bien, le labo nous a beaucoup facilité la tâche, dit Carella.

— Incroyable, n'est-ce pas ? Je veux parler de la négligence de cet homme. Mais évidemment, d'après Rollie, j'ai cru comprendre... (Fletcher marqua une pause.) Rollie Chabrier, du bureau du district attorney. Je crois que vous le connaissez.

— Oui.

— C'est lui qui m'a donné votre numéro personnel. J'espère que vous ne lui en voulez pas trop.

— Non, non, pas du tout, dit Carella.

— C'est de son bureau que je vous ai appelé ce matin. Il se trouve d'ailleurs que c'est lui qui va requérir contre Corwin.

— Whisky-soda, monsieur ? demanda le garçon pour la forme en posant

le verre devant Carella. (Il posa ensuite le whisky-citron sur la table en disant :) Désirez-vous commander tout de suite, M^r Fletcher ?

— Dans un petit moment, dit Fletcher.

— Merci, maître, dit le garçon avant de se retirer.

Fletcher leva son verre.

— Buvons à une condamnation, dit-il.

Carella leva son verre à son tour :

— Je ne pense pas que Rollie ait la moindre difficulté, dit-il. Ça me paraît être du tout cuit.

Les deux hommes burent. Fletcher se tapota les lèvres avec sa serviette et dit :

— On ne sait jamais, par les temps qui courent. Je pratique le droit criminel, comme vous le savez, et je suis en général de l'autre côté de la barrière. Vous seriez étonné du nombre d'acquittements que nous avons obtenus dans des affaires qui semblaient gagnées d'avance pour la partie civile. (Il leva de nouveau son verre. Son regard croisa celui de Carella.) J'espère néanmoins que vous avez raison, dit-il. J'espère que cette fois c'est vraiment du tout cuit. (Il but une gorgée.) Rollie me disait...

— Oui, vous alliez dire... ?

— Oui, qu'il s'agissait d'un drogué.

— Oui...

— Dont c'était le premier cambriolage.

— C'est ça.

— Je dois reconnaître que j'éprouve une certaine pitié à son égard.

— Vraiment ?

— Oui. Si c'est un drogué, il a forcément droit à notre pitié. Et quand on songe que la femme qu'il a assassinée était une garce comme ma femme...

— Maître...

— Gerry, d'accord ?

— Eh bien...

— Je sais, je sais. Ce n'est pas très charitable de ma part de dire du mal des morts. Mais je crains que vous ne connaissiez pas ma femme, inspecteur. Puis-je vous appeler Steve ?

— Bien sûr.

— Si vous l'aviez connue, vous comprendriez peut-être mieux mon inimitié. Néanmoins, je vais suivre votre avis. Elle est morte et elle ne peut plus me faire de mal. Alors pourquoi se montrer amer ? Si nous commandions, Steve ?

Le garçon s'approcha de leur table. Fletcher suggéra à Carella d'essayer la

truite meunière ou la tourte de bœuf aux rognons, qui étaient toutes deux excellentes. Carella commanda une côte de bœuf saignante et un demi de bière. Tandis que les deux hommes déjeunaient en conversant, il se passa quelque chose. Ou du moins, Carella eut la sensation qu'il se passait quelque chose ; il n'en serait jamais tout à fait sûr. Il n'essaierait pas non plus d'expliquer à quelqu'un l'expérience qu'il était en train de vivre, car, en apparence, sa conversation avec Fletcher semblait n'être qu'un échange à bâtons rompus sur des sujets aussi divers que les conditions de vie dans la ville, les vacances qui approchaient, plusieurs films récents, l'efficacité du bracelet en cuivre que Meyer avait donné à Kling, l'université du Wisconsin (où Fletcher avait fait son droit), les lettres que les enfants de Carella avaient écrites et écrivaient encore tous les jours au père Noël, la qualité du bœuf et les vertus comparées de l'ale et de la bière. Mais, sous ces propos anodins, courtois et en fait dépourvus d'intérêt, on sentait passer un courant qui provoquait la peur, l'excitation et l'appréhension. Tandis qu'ils bavardaient, la certitude que Fletcher avait tué sa femme apparut à Carella avec une force nouvelle.

Sans qu'on le lui ait dit, il le savait. Malgré l'absence de nouvelle allusion au meurtre, il le savait. Et c'était pour cette raison que Fletcher l'avait appelé ce matin-là, et pour cette raison qu'il l'avait invité à déjeuner, et pour cette raison qu'il bavardait sans fin tandis que chaque mouvement contradictoire de son corps, chaque geste de ses mains, chacune des expressions de son visage signalait, indiquait, transmettait à un niveau presque extrasensoriel qu'il savait que Carella le soupçonnait du meurtre et qu'il était là pour dire à Carella (sans le lui dire), que oui, espèce de flic stupide, oui, j'ai tué ma femme. Quelles que soient les preuves qui désignent un autre coupable, quels que soient les aveux que vous puissiez recueillir, j'ai tué cette salope et je suis content de l'avoir tuée.

Et vous ne pouvez absolument rien y faire.

En attendant son procès, Ralph Corwin était détenu dans la prison la plus vieille de la ville, connue des représentants de la loi et de ceux qui l'enfreignaient sous le nom de « Calcutta ». Comment la maison d'arrêt municipale pour hommes avait-elle hérité du surnom de Calcutta, mystère. On aurait pu croire que c'était une allusion au « Trou noir », mais pour une prison, Calcutta n'était pas si mal ; il y avait certainement moins de suicides par pendaison parmi ses détenus que dans nombre des établissements les plus cotés de la ville. Le bâtiment lui-même était vieux, mais avait été construit à une époque où les maçons connaissaient leur métier (et, qui plus est, l'exerçaient avec conscience), et il avait donc résisté aux outrages du temps et des intempéries, ne cédant qu'aux ravages de la ville, qui avaient recouvert les briques rouges d'un lichen noirâtre. À l'intérieur, les murs et les couloirs étaient propres, les cellules petites mais salubres, l'équipement prévu pour les loisirs (ping-pong, télévision et, dans la cour, le terrain de handball) convenable et les gardiens aussi consciencieux que partout ailleurs... autrement dit, brutaux, sadiques et des crétins de première bourre.

Ralph Corwin était détenu dans une aile du bâtiment réservée aux grands criminels ; pour le moment, le bloc dans lequel sa cellule était située était occupé par lui-même, un gentleman qui avait laissé mourir de faim son fils de six ans dans la cave de sa maison de Calm's Point, un autre gentleman qui avait mis le feu à une synagogue de Majesta et un troisième membre de cette élite du crime qui avait tiré sur le pompiste d'une station-service au cours d'un casse à Bethtown, le rendant aveugle. Le pompiste, blessé par une balle, s'était rué sur la grand-route, le sang ruisselant sur son visage fracassé, et, comme il n'y voyait plus rien, il s'était fait renverser et tuer par une camionnette. Comme on dit, cependant, il ne serait pas mort s'il n'avait pas d'abord reçu une balle dans le crâne. La cellule de Corwin était à l'extrémité du bloc, et c'est là que Carella le trouva ce mercredi matin, assis sur le bat-flanc inférieur, les mains serrées entre les genoux, la tête penchée comme s'il était en prière. Pour lui rendre visite, il avait fallu à la fois l'autorisation du district attorney et celle de l'avocat de Corwin, mais ni l'un ni l'autre, apparemment, n'avait estimé que laisser Carella parler au prisonnier pouvait compromettre l'affaire. Corwin l'attendait. Dès qu'il entendit les pas approcher, il redressa la tête, et quand le gardien ouvrit la porte de la cellule, il

se leva du bat-flanc.

— Bonjour, dit Carella en lui tendant la main.

Corwin la prit, la serra brièvement et dit :

— Je me demandais lequel de vous ce serait. Je confonds vos noms, à vous et au flic blond, je ne me rappelais plus lequel était lequel. Enfin, maintenant, je sais. Vous êtes Carella.

— Oui.

— À propos de quoi est-ce que vous vouliez me voir ?

— Je voulais vous poser quelques questions.

— Mon avocat dit...

— J'ai vu votre avocat, il sait que...

— Ouais, mais d'après lui, je ne devrais rien ajouter à ce que j'ai déjà dit. Il voulait venir, en fait, mais je lui ai dit que je pouvais me débrouiller tout seul. Il ne me plaît pas, ce type. Est-ce que vous le connaissez, ce type ? Un petit mec avec des lunettes, il a l'air d'un cancrelat, bon sang.

— Pourquoi est-ce que vous ne demandez pas un autre avocat ?

— Je peux ?

— Bien sûr.

— À qui est-ce que je demande ?

— Aux services de l'Assistance judiciaire.

— Vous pouvez faire ça pour moi, vous ? Vous pouvez leur passer un coup de fil et leur dire...

— J'aimerais mieux pas.

— Pourquoi ? demanda Corwin en examinant Carella d'un œil soupçonneux.

— Je ne veux rien faire qui puisse être considéré comme préjudiciable à l'affaire.

— Quelle affaire ? La mienne ou celle du district attorney ?

— Les deux. Je ne m'y connais pas assez pour savoir ce que le tribunal pourrait considérer comme...

— D'accord, alors comment est-ce que je les appelle, moi, à l'Assistance judiciaire ?

— Adressez-vous à l'un de vos gardiens. Ou dites-le simplement à votre avocat. Je suis sûr que, si vous lui expliquez les sentiments qu'il vous inspire, il ne verra aucune objection à se retirer. Est-ce que vous auriez envie, vous, de défendre quelqu'un qui ne vous aime pas ?

— Ouais, enfin... dit Corwin en haussant les épaules. Je ne veux pas le vexer. C'est qu'un petit cancrelat, mais quand même !

— Vous jouez une très grosse partie, Corwin.

— Justement. Qu'est-ce que ça peut bien changer ?

— C'est-à-dire ?

— Je l'ai tuée. Alors que ce soit un avocat ou un autre, qu'est-ce que ça peut fiche ? Personne ne va me sauver. Vous avez tout ça noir sur blanc.

Corwin avait une paupière qui tressautait. Il entrecroisa étroitement les doigts, se rassit sur le bat-flanc et reprit :

— Il faut que je tienne mes mains ensemble. Il faut que je les serre bien, sinon j'ai l'impression que je vais me désintégrer, si vous voyez ce que je veux dire.

— Ça a été dur ?

— Le manque, ce n'est jamais bon, et c'est encore pire quand on ne peut pas gueuler. Chaque fois que je crie, ce salopard de la cellule d'à côté me dit de la boucler, celui qui a mis son propre gosse à la cave. Il me fait peur. Est-ce que vous l'avez regardé ? Il doit peser dans les cent vingt kilos. Vous pouvez imaginer un type comme ça enchaînant son propre gosse dans sa cave ? Et sans rien lui donner à bouffer ? Qu'est-ce qui pousse les gens à faire des choses pareilles ?

— Je ne sais pas, répondit Carella. Est-ce qu'ils vous ont donné des médicaments ?

— Non. Ils ont dit que ce n'est pas un hôpital. Mais je le sais bien, non ? Alors j'ai demandé à mon cancrelat d'avocat de me faire transférer dans le service de désintoxication de Buena Vista, et il m'a répondu qu'il fallait que les autorités de la prison me fassent d'abord des examens avant de pouvoir me transférer là-bas comme drogué avéré, et il m'a dit que ça pouvait prendre deux ou trois jours. Mais d'ici deux ou trois jours, je ne serai plus un drogué avéré, parce que je serai mort à force de vomir tripes et boyaux, alors à quoi est-ce que ça rime ? Je ne comprends pas les règlements. Je le jure devant Dieu, je ne comprends vraiment pas les règlements. Ça, c'est un des bons côtés de la came. Elle vous fait oublier tous ces règlements à la con. On se plante une aiguille dans le bras, et tous les règlements disparaissent. Je déteste les règlements, mec !

— Vous vous sentez prêt à répondre à quelques questions ? demanda Carella.

— J'ai envie de crever, voilà de quoi j'ai envie.

— Si vous préférez que je revienne un autre...

— Non, non, allez-y. Qu'est-ce que vous voulez savoir ?

— Je veux savoir exactement comment vous avez poignardé Sarah Fletcher.

Corwin serra étroitement ses doigts entrecroisés. Il s'humecta les lèvres et se pencha brusquement en avant comme s'il ressentait une crampe soudaine et dit :

— Comment est-ce que vous croyez qu'on poignarde quelqu'un ? On plante son couteau dedans, voilà comment on fait.

— Où ?

— Dans le ventre.

— Du côté gauche du corps ?

— Oui. Je suppose. Je suis droitier et elle me faisait face, alors c'est là que je l'ai frappée. Oui.

— Et ensuite ?

— C'est-à-dire ?

— Qu'est-ce que vous avez fait ensuite ?

— Je... vous savez, je crois que j'ai dû lâcher le couteau. Je crois que j'étais tellement surpris de l'avoir frappée que je l'ai lâché. Je crois que j'ai dû le lâcher, vous ne croyez pas ? Parce que je la revois s'éloigner de moi à reculons, puis tomber, et elle avait toujours le couteau dans le ventre.

— Est-ce qu'elle vous a dit quelque chose ?

— Non. Elle avait seulement cette... cette expression terrible. Sous le choc et... et blessée... et... et comme si elle se demandait pourquoi j'avais fait ça.

— Quand elle est tombée, où était le couteau ?

— Je ne vois pas ce que vous voulez dire.

— Le couteau était-il du côté droit de son corps ou du côté gauche ?

— Je ne sais pas.

— Essayez de vous rappeler.

— Je ne sais pas. C'est à ce moment-là que j'ai entendu la porte d'entrée s'ouvrir et je n'avais qu'une idée : fiche le camp de là.

— Quand vous l'avez frappée, est-ce qu'elle a pivoté sur elle-même en s'éloignant de vous ?

— Non. Elle a reculé.

— Elle n'a pas pivoté pendant que vous aviez encore le couteau à la main ?

— Non. Elle a reculé tout droit. Comme si elle n'arrivait pas à croire ce que j'avais fait et... et cherchait seulement à s'écarter de moi, vous voyez ?

— Et puis elle est tombée ?

— Oui. Elle... ses genoux se sont comme dérobés sous elle et elle a voulu porter les mains à son ventre, et ses mains, comment dire... c'était horrible... elles... elles griffaient l'air, vous voyez ? Et elle est tombée.

— Dans quelle position ?

— Sur le côté.

— Mais quel côté ?

— Je voyais encore le couteau, alors ça devait être de l'autre côté. Le côté opposé à celui où je l'avais frappée.

— Par rapport à vous, comment était-elle par terre ? Montrez-moi.

— Eh bien... (Corwin se leva du bat-flanc et se planta devant Carella.) Disons que la cuvette des toilettes, là, c'est la fenêtre, et que sa tête était vers la fenêtre. Si donc vous êtes moi... (Corwin se coucha par terre et allongea les jambes vers Carella.) Voilà dans quelle position elle était.

— Très bien, maintenant montrez-moi sur quel côté elle était couchée.

Corwin se tourna sur le côté droit.

— Sur ce côté, dit-il.

— Le côté droit.

— Oui.

— Et vous avez bien vu le couteau qui sortait de son ventre de l'autre côté, du côté gauche.

— Oui.

— Exactement là où vous l'aviez frappée.

— Je suppose, oui.

— Quand vous avez cassé la vitre pour vous enfuir de l'appartement, le couteau était toujours dans cette position ?

— Je ne sais pas. Je n'ai plus regardé le couteau. Ni elle. Je voulais seulement partir de là en vitesse. Il y avait quelqu'un qui arrivait, vous comprenez ?

— Une dernière question, Ralph. Quand vous avez franchi la fenêtre, est-ce qu'elle était morte ?

— Je ne sais pas. Elle saignait et... elle ne faisait aucun bruit. Je... crois qu'elle était morte. Je ne sais pas. Je suppose.

— Allô ! Miss Simonov ?

— Oui ?

— Inspecteur Kling, du 87^e District. J'ai...

— Qui ?

— Kling. Inspecteur Kling. Nous nous sommes parlé dans l'entrée, vous vous rappelez ?

— Ah ! oui, comment allez-vous ?

— Très bien, merci. J'ai essayé de vous joindre tout l'après-midi. L'idée m'est finalement venue, en grand détective que je suis, que vous travailliez probablement et que vous ne seriez pas chez vous avant cinq heures.

— En effet, je travaille, dit Nora, mais je travaille ici même, à domicile. Je suis graphiste indépendante. Il faudrait vraiment que j'aie un répondeur

automatique, je suppose. J'étais allée rendre visite à ma mère. Je suis désolée que vous ayez eu du mal à me joindre.

— Eh bien, dit Kling, j'ai fini par vous avoir.

— De justesse. Je n'ai pas encore enlevé mon manteau.

— J'attendrai.

— Vous voulez bien ? Il fait une chaleur à crever dans cet appartement. Si on ferme toutes les fenêtres, on se croirait dans une serre tropicale, avec toute la vapeur qui se dégage. Et si on les laisse entrouvertes de trois millimètres, on a l'impression d'être en Sibérie quand on rentre. J'en ai pour une minute. Mon Dieu, on suffoque ici.

Kling attendit. En attendant, il regarda son bracelet de cuivre. Si ce bracelet finissait par faire enfin de l'effet, il en enverrait un à sa tante de San Diego, qui souffrait de rhumatismes depuis près de quinze ans. S'il ne faisait pas d'effet, il poursuivrait Meyer en justice.

— Coucou ! me revoici.

— Coucou ! dit Kling.

— Ah ! c'est beaucoup mieux, dit Nora. Je ne supporte pas les extrêmes, et vous ? Il fait un froid de canard dehors, et ici la température devait être d'au moins quarante degrés. Ouf ! À quel sujet est-ce que vous m'appellez, inspecteur ?

— Eh bien, comme vous le savez sans doute, nous avons arrêté l'assassin de M^{rs} Fletcher...

— Oui, j'ai lu ça dans le journal.

— Et le bureau du D.A. est en train de préparer l'acte d'accusation contre lui. Ils nous ont appelés ce matin pour nous demander si vous pourriez identifier formellement Corwin comme étant l'homme que vous avez vu dans le sous-sol de l'immeuble.

— Pourquoi est-ce nécessaire ?

— Je ne vous suis pas, mademoiselle.

— Les journaux ont dit qu'il avait passé des aveux complets. Pourquoi avez-vous besoin...

— Oui, évidemment, mais il faut néanmoins que le district attorney fournisse des preuves.

— Pourquoi ?

— Eh bien... supposons, par exemple, que ce soit moi qui aie avoué avoir commis ce meurtre, et qu'il s'avère par la suite que ce ne sont pas mes empreintes qui figurent sur le couteau, que je ne suis pas l'homme que vous avez vu au sous-sol, que j'étais en fait à Schenectady le soir du meurtre, vous voyez ce que je veux dire ? Aveux ou pas, le district attorney doit constituer un dossier.

— Je vois.

— C'est donc pour vous demander si vous êtes d'accord pour identifier cet homme que je vous rappelle.

— Oui, bien sûr que oui.

— Demain matin, ça irait ?

— À quelle heure demain matin ? Je me lève tard, en général.

— Dites-moi l'heure qui vous convient.

— Dites-moi d'abord où ça se passe.

— Dans le centre. Arbor Street. Près du palais de justice.

— Où est-ce, ça ?

— Le palais de justice ? High Street.

— Ah ! C'est vraiment à l'autre bout de la ville.

— Oui.

— Onze heures, ce ne serait pas trop tard ?

— Non, je suis sûr que ça ira très bien.

— Entendu, alors.

— Je vous retrouverai en bas, dans l'entrée. C'est au 33, Arbor Street. À onze heures moins cinq, d'accord ?

— Oui, d'accord.

— Sauf si je vous rappelle. Je veux d'abord vérifier avec...

— Quand est-ce que vous me rappelleriez ? Si vous appelez.

— D'ici deux ou trois minutes. Je veux seulement contacter le bureau du D.A. pour m'assurer...

— Ah ! alors d'accord. Parce que je veux prendre un bain.

— Si je n'ai pas rappelé d'ici... disons, cinq minutes, d'accord ?... alors, rendez-vous demain matin.

— Bien.

— Merci, mademoiselle.

— Au revoir, dit-elle en raccrochant.

Cancrelat ou pas, l'avocat de Corwin se rendit compte que s'il n'accordait pas au district attorney l'autorisation de procéder à une confrontation de son client, le D.A. obtiendrait tout simplement un ordre du juge de la Cour suprême d'organiser une telle confrontation, aussi accepta-t-il sur-le-champ. Il stipula seulement qu'il devrait s'agir d'une confrontation loyale à laquelle il serait autorisé à assister. Rollie Chabrier, qui représentait la partie civile, se rendit volontiers à ces deux exigences.

Une confrontation loyale, cela signifiait que Corwin et les autres hommes qui y prendraient part seraient habillés à peu près de la même façon et auraient en gros la même corpulence, la même taille et la même couleur de peau. Il n'aurait pas été considéré comme loyal, par exemple, de choisir des nains portoricains, vêtus de costumes de clown, puisque le témoin les aurait fatalement éliminés pour désigner l'homme qui restait, qu'il fût ou non celui qu'elle avait vu traverser en toute hâte le sous-sol le soir du meurtre. Rollie Chabrier désigna des hommes de l'équipe d'inspecteurs attachés au bureau du D.A., tous à peu près de la même taille et de la même corpulence que Corwin, leur demanda de revêtir une tenue plutôt négligée, puis les fit entrer dans son bureau en compagnie de Corwin lui-même, venu de Calcutta, qui était habillé en civil pour l'occasion.

En présence de Bert Kling, de Nora Simonov et de l'avocat de Corwin – un vrai cancrelat, en effet, du nom de Harvey Johns –, Rollie Chabrier déclara :

— Mademoiselle, voudriez-vous s'il vous plaît regarder ces sept hommes et me dire si l'un d'entre eux est celui que vous avez vu dans le sous-sol du 721 Silvermine Oval le soir du 12 décembre vers onze heures moins le quart ?

Nora les regarda, puis dit :

— Oui.

— Vous reconnaissez l'un de ces hommes ?

— Oui.

— Lequel est l'homme que vous avez vu au sous-sol ?

— Celui-ci, répondit Nora en montrant sans hésiter Ralph Corwin du doigt.

Les inspecteurs du bureau du D.A. repassèrent les menottes à Corwin, le conduisirent par le couloir jusqu'à l'ascenseur qui l'amena au sous-sol de l'immeuble, dix étages plus bas ; puis on lui fit monter un plan incliné pour le mener au fourgon cellulaire qui l'attendait pour le reconduire à Calcutta. Harvey Johns remercia Chabrier d'avoir organisé une confrontation aussi loyale, puis l'informa que son client ne désirait plus qu'il assure sa défense et qu'un nouvel avocat allait sans doute être commis, mais que cela ne voulait pas dire qu'il n'avait pas tout de même pris grand plaisir à travailler avec Chabrier. Chabrier remercia Johns, qui regagna ensuite son cabinet à Isola. Chabrier remercia également Nora de sa collaboration et Kling de l'avoir aidé à faire venir Nora, puis il serra la main à Kling et les raccompagna jusqu'à l'ascenseur, leur dit au revoir et se retira juste au moment où les portes de l'ascenseur se refermaient ; c'était un homme bien en chair, aux joues roses et à la fine moustache, qui portait des chaussures marron et un complet bleu foncé. Kling s'imagina qu'il avait des ambitions présidentielles.

Dans le vestibule en marbre de l'immeuble, Kling dit :

— Eh bien, c'était tout simple, n'est-ce pas ?

— Oui, répondit Nora. Et pourtant je me fais l'effet de... je ne sais pas. Quelque chose comme une délatrice, je suppose. Je me rends bien compte que cet homme a tué Sarah Fletcher, mais en même temps je ne peux pas souffrir l'idée qu'en l'identifiant, moi, j'aurai contribué à le faire condamner. (Elle haussa les épaules, puis elle sourit tout à coup comme pour s'excuser.) Enfin, je suis contente que ce soit terminé.

— Je suis désolé que ce se soit révélé pénible, dit Kling. Est-ce que la police peut se faire pardonner en vous invitant à déjeuner ?

— Est-ce que ce serait la police ou est-ce que ce serait vous ?

— Moi, en fait, dit Kling. Qu'est-ce que vous en dites ?

Kling avait remarqué qu'elle avait une façon directe d'aborder tous les sujets ; elle posait des questions avec une candeur enfantine et s'attendait en retour à des réponses franches. Sans ralentir l'allure, elle tourna la tête vers lui, ses longs cheveux châains lui retombant devant un œil.

— Si c'est juste un déjeuner, d'accord.

— C'est tout, dit Kling, qui sourit mais sans pouvoir cacher sa déception.

Bien entendu, il se rendait compte qu'il était encore sous le coup de sa rupture brutale avec Cindy Forrest, et un bon moyen pour un homme de se prouver qu'il plaît encore aux femmes, c'est de prendre quelqu'un comme Nora Simonov dans ses bras avant que Cindy ait seulement le temps de hausser les sourcils d'étonnement. Mais pas pour Nora Simonov, merci. « Si c'est juste un déjeuner, d'accord », avait-elle dit, exprimant clairement qu'elle ne cherchait pas à nouer de relations plus poussées. Elle avait cependant remarqué le ton de la réponse de Kling, il le savait ; son visage était le fidèle baromètre de ses émotions, sensible à la pression de chaque nuance de ses

sentiments. Elle se mordilla un instant la lèvre inférieure avant de dire :

— Je suis désolée, je ne voulais pas me montrer aussi... catégorique. C'est seulement que je suis amoureuse de quelqu'un, voyez-vous, et je ne voulais pas donner l'impression que je pourrais être, eh bien, disponible, ou intéressée, ou... mon Dieu ! je ne fais qu'aggraver mon cas !

— Non, vous vous en tirez très bien.

— D'habitude, j'ai horreur des gens qui portent leur cœur en bandoulière. Bon sang, qu'est-ce qu'ils sont rasoirs ! De toute façon, est-ce qu'il faut vraiment que nous déjeunions, je n'ai même pas encore très faim. Quelle heure est-il ?

— Midi passé.

— Est-ce qu'on ne pourrait pas se promener un peu en bavardant, tout simplement ? Comme ça, je n'aurai pas l'impression de trahir mon *grand amour*, dit-elle en roulant des yeux, et vous, vous n'aurez pas l'impression d'avoir gaspillé un déjeuner avec une nouille complètement amorphe.

— Je serais ravi me promener en bavardant un peu avec vous, dit Kling.

Ils se promenèrent.

Ce jeudi-là, neuf jours avant Noël, des nuages menaçants avaient envahi le ciel au-dessus de la ville ; le bulletin météo avait promis une abondante chute de neige avant le milieu de l'après-midi. En outre, un vent froid soufflait du fleuve, s'engouffrant en tourbillons impitoyables dans les rues étroites du quartier de la bourse, qui longeait le palais de justice et le tribunal fédéral. Nora enfonçait la tête dans les épaules contre le vent, et ses cheveux soyeux lui fouettaient le visage à chaque rafale. Pour se protéger du vent, qui semblait vraiment décidé à la jeter à bas du trottoir, elle s'appuya au bras de Kling et, à plus d'une occasion, enfouit son visage contre son épaule quand les bourrasques devenaient trop violentes. Kling se mit à espérer qu'elle ne l'ait pas encore éconduit. Pendant qu'elle bavardait à propos du temps et de combien elle aimait la ville juste avant Noël, il caressa des rêves fous de supériorité masculine : un flic courageux, beau, spirituel, intelligent, sensible, perce la cuirasse d'une ravissante jeune fille, l'enlevant à l'idiot incapable dont elle est éprise...

— Les gens aussi, dit Nora. Il se passe quelque chose en eux juste avant Noël, ils gagnent, je ne sais pas, en largeur d'esprit.

La jeune fille, à son tour, se rendant compte qu'elle avait attendu toutes ces années un flic beau, spirituel, etc., reporte sur lui l'adoration qu'elle gaspillait auprès d'un minus bredouillant.

— Même si je reconnais qu'on en a fait quelque chose de matériel et de commercial, ça me touche, vraiment. Et c'est drôle parce que je suis juive, vous savez. Quand j'étais petite, nous ne fêtions jamais Noël.

— Quel âge avez-vous ? demanda Kling.

— Vingt-quatre ans. Est-ce que vous êtes juif ?

— Non.

— Kling, dit Nora, et elle haussa les épaules. Ça pourrait être juif.

— Est-ce que votre petit ami est juif ?

— Non.

— Est-ce que vous êtes fiancés ?

— Pas exactement. Mais nous comptons nous marier.

— Qu'est-ce qu'il fait ?

— J'aimerais mieux ne pas parler de lui, si ça ne vous fait rien, dit Nora.

Ils ne parlèrent plus de lui cet après-midi-là et se promenèrent longuement dans les rues décorées d'arbres de Noël illuminés, devant des vitrines ornées de guirlandes et de couronnes. Au coin des rues, des pères Noël agitaient leur clochette pour solliciter une aumône ; des musiciens de l'Armée du Salut soufflaient dans leurs tubas et leurs trombones, secouaient leurs tambourins et demandaient eux aussi de l'argent ; les clients couraient de boutique en boutique, des paquets cadeaux sous le bras, tandis qu'au-dessus de leurs têtes les nuages se faisaient plus épais et plus menaçants.

Nora lui raconta qu'elle s'astreignait en général à des heures de travail régulières dans l'atelier qu'elle s'était installé dans une pièce de son grand appartement à loyer bloqué (« Sauf une fois par semaine, quand je vais à Riverhead rendre visite à ma mère, et c'est là que j'étais hier toute la journée quand vous avez essayé de me joindre »), et qu'elle faisait toutes sortes de travaux graphiques à son compte, des jaquettes de livres aux affiches de théâtre, des brochures industrielles aux maquettes de livres de cuisine, aux illustrations en couleur de livres pour enfants, et que sais-je encore. (« En général, j'ai beaucoup de travail. Il n'y a pas que le travail artistique, vous savez, il faut aussi faire le tour des éditeurs, des producteurs, des auteurs et de toutes sortes de gens. Mais plutôt crever que de donner vingt-cinq pour cent de ce que je gagne à un agent. C'est ce que certains prennent de nos jours, vous ne croyez pas qu'il devrait y avoir une loi contre ça ? ») Elle avait fait ses études d'art à la Cooper Union de New York, puis elle était allée se perfectionner à l'école d'arts appliqués de Rhode Island, avant de venir ici un an auparavant travailler pour une agence de publicité du nom de Thadlow, Brunner, Growling & Crowe (« Il s'appelait vraiment Growling, Anthony Growling »), où elle était restée un peu plus de six mois, à faire des illustrations pour boîtes de conserve, paquets de cigarettes et autres objets aussi gratifiants, avant de se décider à partir et à se mettre à son compte. (« Et voilà l'histoire de ma vie. »)

Il était presque trois heures.

Kling se demandait s'il n'était pas déjà à demi amoureux d'elle, mais il était temps de regagner le 87^e District. Il la raccompagna chez elle en taxi et,

au moment où elle allait descendre devant son immeuble de Silvermine Oval, au cas où ses serments d'amour éternel n'auraient été qu'une échappatoire, il dit :

— Ça m'a fait plaisir, Nora. Est-ce que je peux vous revoir un de ces jours ?

Elle le regarda d'un air étrangement surpris, comme si, après avoir fait de son mieux pour lui exprimer avec la plus grande clarté qu'elle était déjà prise, elle avait commis une erreur quelque part qui l'avait empêchée de lui faire passer le message. Elle eut un petit sourire triste et secoua la tête en disant :

— Non, je ne crois pas.

Puis elle descendit du taxi et disparut.

Parmi les affaires personnelles de Sarah Fletcher qui présentaient un certain intérêt aux yeux de la police avant l'arrestation de Ralph Corwin, il y avait un carnet d'adresses trouvé dans le sac à main de la morte sur la coiffeuse de la chambre à coucher. Profitant du calme qui régnait en ce jeudi après-midi dans la salle des inspecteurs, Carella examina ce carnet pendant que Meyer et Kling discutaient de l'efficacité du bracelet de cuivre que Kling portait au poignet. Un silence inhabituel régnait dans la pièce ; on pouvait même s'entendre penser. Les machines à écrire étaient silencieuses, les téléphones ne sonnaient pas, il n'y avait pas de prisonnier dans la cage en train de crier à tue-tête pour dénoncer les brutalités de la police ou d'invoquer les droits de l'homme, et toutes les fenêtres bien fermées empêchaient même les bruits de la rue d'entrer. Par respect pour ce calme (et aussi parce que Carella paraissait si absorbé par l'étude du carnet d'adresses de Sarah Fletcher), Meyer et Kling parlaient à mi-voix.

— Tout ce que je peux te dire, dit Meyer, c'est que ce bracelet a la réputation de faire des miracles. Maintenant qu'est-ce que je peux te dire d'autre ?

— Tu peux me dire comment il se fait que pour moi, il n'ait fait aucun miracle jusqu'à présent ?

— Quand est-ce que tu l'as mis ? dit Meyer.

— Je l'ai marqué sur mon calendrier, dit Kling.

Ils se tenaient dans une partie de la salle des inspecteurs proche de la cage, Kling sur une chaise à son bureau, Meyer assis sur un coin du bureau. Le bureau était contre le mur, lequel était couvert de formulaires, de circulaires sur les nouveaux règlements et directives, le tableau de service de l'année à venir (répertoriant les services de nuit, les services de jour et les jours de repos pour chacune des six équipes d'inspecteurs de la brigade), une bande dessinée extraite de la revue de la police, auquel tout flic qui se respecte est abonné, plusieurs numéros de téléphone de plaignants que Kling espérait rappeler avant la fin de son service, une photographie de Cindy Forrest (qu'il

avait songé à enlever) et plusieurs instantanés moins flatteurs de criminels recherchés. Le calendrier de Kling était enfoui sous ce fatras ; pour l'atteindre, il fallut qu'il détache une invitation au bal du nouvel an de la P.B.A.

— Voilà, dit-il. Tu m'as donné ce bracelet le 1^{er} décembre.

— Et aujourd'hui, on est le combien ? demanda Meyer.

— On est le 16.

— Comment sais-tu que je te l'ai donné le 1^{er} ?

— C'est ce que veut dire B.M. Le bracelet de Meyer.

— D'accord. Donc ça fait exactement quinze jours. Alors à quoi est-ce que tu t'attends ? Je t'ai dit qu'il commençait à agir au bout de quinze jours.

— Tu avais dit dix.

— J'ai dit quinze jours.

— De toute façon, ça fait déjà plus de quinze jours.

— Ecoute, Bert, ce bracelet fait des miracles, il soigne n'importe quoi, de l'arthrite au...

— Alors pourquoi est-ce que ça ne marche pas pour moi ?

— À quoi est-ce que tu t'attends ? demanda Meyer. À des miracles ?

Il n'y avait rien de particulièrement fascinant dans la liste alphabétique du carnet d'adresses de Sarah Fletcher. Elle avait une écriture lisible et tous les noms, adresses et numéros de téléphone étaient écrits avec clarté et faciles à lire. Même lorsqu'elle avait biffé un numéro de téléphone pour le modifier, la rature était faite d'un seul trait de plume, ferme, et le nouveau numéro inscrit juste en dessous. En feuilletant les pages, Carella constata que la plupart des noms se rapportaient de toute évidence à des couples mariés (Chuck et Nancy Benton, Harold et Marie Spander, George et Ina Grossman, et ainsi de suite), d'autres à des amies, d'autres encore à des commerçants ou à des services du quartier, un pour le coiffeur de Sarah, un autre pour son dentiste, plusieurs pour des médecins et quelques-uns pour des restaurants en ville et de l'autre côté du fleuve. Un carnet d'adresses parfaitement banal – jusqu'au moment où Carella tomba sur une page à la Fin du calepin, avec le mot mémorandum en en-tête.

— Tout ce que je sais, dit Kling, c'est que mon épaule me fait toujours mal. J'ai de la chance de ne pas avoir été impliqué dans un échange de tirs ces derniers temps, parce que je suis sûr que j'aurais été incapable de lever mon arme.

— Quand est-ce que tu as été impliqué dans un échange de tirs pour la dernière fois ? demanda Meyer.

— Je suis tout le temps impliqué dans des échanges de tirs, dit Kling avec une grimace.

Sous le mot mémorandum, il y avait cinq noms, adresses et numéros de

téléphone inscrits de la main méticuleuse de Sarah. Tous ces noms étaient des noms d'hommes. Ils avaient été de toute évidence reportés dans le carnet à des moments différents car certains étaient écrits au crayon, d'autres à l'encre. Les initiales entre parenthèses qui suivaient chacun d'eux étaient toutes inscrites avec des feutres de couleurs différentes :

Andrew Hart

1120, Hall Avenue

622-8400

(P.B.G.) (P.G.)

Michael Thornton

371, South Lindner Avenue

881-9371

(S.)

Lou Kantor

434, 16^e Rue Nord

Fr7-2346

(P.C.) (P.G.)

Sal Decotto

831, Grover Avenue

Fr 5-3287.

(F.) (P.G.)

Richard Fenner

110, Henderson Avenue

593-6648

(R.R.) (P.G.)

S'il y avait quelque chose qui enthousiasmait Carella, c'était bien les codes. Ça l'enthousiasmait à peu près autant que la perspective d'attraper la rubéole.

Il ouvrit en soupirant le tiroir supérieur de son bureau et en sortit un annuaire d'Isola. Il y cherchait l'adresse du premier nom de la liste du mémorandum de Sarah Fletcher, lorsque Kling lança :

— Il y a des types qui ne peuvent pas laisser tomber une affaire, même quand elle est élucidée.

— À qui est-ce que tu penses ? demanda Meyer.

— À des types vraiment consciencieux, répondit Kling.

Carella fit mine de ne pas s'apercevoir qu'ils étaient là l'un et l'autre. L'adresse indiquée dans l'annuaire au nom d'Andrew Hart correspondait à celle que Sarah avait notée. Il feuilleta l'annuaire en allant vers la fin.

— J'ai connu un flic très consciencieux, dans le temps, dit Meyer avec un clin d'œil.

— Raconte, dit Kling en clignant de l'œil à son tour.

— Il faisait sa ronde à Bethtown, oh ! ça doit bien remonter à trois ou quatre hivers, commença Meyer. Il faisait un froid de canard, pas comme

aujourd'hui, mais c'était quelqu'un de très consciencieux, ce flic, et il faisait sa ronde sans faiblir, sans s'arrêter une seule fois pour une pause café, ni même faire étape dans un des bistrots du coin pour un coup de gnôle.

— Un vrai héros, on dirait, dit Kling en souriant.

Carella avait trouvé l'adresse de Michael Thornton, deuxième nom sur la liste de Sarah. Elle correspondait elle aussi à celle du carnet d'adresses.

— Oh ! mais c'en était un, pas de doute, dit Meyer. Et consciencieux comme ce n'est pas permis. J'ai précisé qu'il faisait un froid de canard ce jour-là ?

— Oui, je crois que oui, dit Kling.

— Quoi qu'il en soit, une dame de Bethtown, belle fille et très bien roulée, avait l'habitude d'aller se baigner tous les jours, d'un bout de l'année à l'autre, qu'il gèle, qu'il vente, qu'il pleuve, qu'il grêle ou qu'il neige. Est-ce que j'ai signalé qu'elle avait de très gros lolos ?

— Je crois que oui.

Carella continuait à tourner les pages de l'annuaire pour vérifier les noms et les adresses.

— La maison de la dame donnait sur la plage, et elle avait l'habitude de se baigner à poil parce que c'était un coin très isolé de Bethtown, tout au bout de l'île. C'était avant la construction du pont et, à l'époque, il fallait encore prendre le bac pour y aller. En tout cas, il se trouvait aussi que la maison de cette dame était dans le secteur du flic consciencieux. Et par cette journée particulièrement froide, il y a trois ou quatre hivers de cela, cette dame s'est précipitée hors de sa maison par la porte de derrière, les bras croisés juste sous ses somptueux nichons, recroquevillée sur elle-même tellement il faisait froid, et le flic consciencieux...

— Oui, oui, et alors ? demanda Kling.

— Le flic consciencieux a vu cette dame qui courait vers l'eau, les bras croisés, et il a crié : « Arrêtez, police ! » et quand la dame s'est arrêtée pour se tourner vers lui, les bras toujours croisés sous ses énormes lolos, elle a demandé avec indignation : « Qu'est-ce que j'ai fait, monsieur l'agent ? Quel délit ai-je commis ? » Et le flic consciencieux a répondu : « Ce n'est pas ce que vous avez fait, ma petite dame, c'est ce que vous alliez faire. Vous vous imaginez que je vais rester les bras ballants pendant que vous noyez ces deux petits chiots grassouilleux à la truffe rose ? »

Kling éclata de rire. Meyer abattit sa main sur son bureau et rugit de joie à sa propre plaisanterie. Carella demanda :

— Ça ne vous ferait rien de la boucler, les gars ?

Il avait vérifié les cinq adresses.

Le lendemain matin, il se mettrait au boulot.

C'était la sixième lettre qu'April Carella avait écrite au père Noël. Dans la cuisine de leur maison de Riverhead, elle lisait en silence par-dessus l'épaule de sa mère :

Cher père Noël

J'espère que mes lettres ne
vous dérangent pas trop. Je sais que
vous devez être occupé à cette
période de l'année. Mais
j'ai pensé à quelque chose que je
voudrai changer de ma dernière
lettre. Si il vous plaît, ne m'envoyez
pas un établi, mais à la place
j'aimerais la poupée Bonnie de
Castle Toys qui fait pipi.
Mon frère Mark vous écrira
personnellement pour sa
nouvelle idée. Et bientôt,
meilleurs sentiments.

April Carella

— Qu'est-ce que tu en penses, maman ? dit-elle.

Comme elle se tenait derrière le siège de sa mère et que Teddy ne voyait pas ses lèvres, Teddy n'avait aucune idée qu'elle avait parlé. Teddy était

sourde-muette, une femme superbe aux cheveux d'un noir de jais et aux yeux noirs brillants qui aimaient les mots parce qu'ils étaient pour elle visibles et tangibles ; elle les voyait se former sur les mains ; elle les touchait dans l'obscurité sur les lèvres de son mari, et les entendait de manière plus profonde qu'elle ne l'aurait fait si elle avait « entendu » normalement. Complètement absorbée par l'illogisme des fautes de la lettre de sa fille, elle ne vit pas April faire le tour de son siège. Comment pouvait-on être capable d'écrire un mot comme « personnellement » tout en faisant des fautes à des mots simples comme « lettre » ou « place », c'est ce qui dépassait Teddy. Elle devrait peut-être prendre rendez-vous avec l'institutrice d'April, lui suggérer avec délicatesse que, bien que sa fille possédât une indéniable facilité d'écriture, son style n'y gagnerait-il pas si l'on maîtrisait un peu son orthographe fantaisiste ? On y perdrait peut-être certaines qualités d'avant-garde, certes...

April lui toucha le bras.

Teddy leva les yeux vers le visage de sa fille. Toutes deux, à la lumière de la lampe Tiffany qui surplombait la table de chêne de la grande cuisine, n'étaient pas tout à fait comme le reflet l'une de l'autre, mais la ressemblance, même entre une mère et une fille, n'en était pas moins incroyable. Le plus remarquable était cependant l'intensité identique de leur expression. Tandis qu'April répétait sa question, Teddy observa ses lèvres, puis elle leva les mains et épela lentement sa réponse, sans que l'intensité du regard d'April faiblisse. Il vint à l'esprit de Teddy une chose amusante : une enfant qui ne savait pas écrire « lettre » aurait dû avoir des difficultés à déchiffrer les lettres et les mots que Teddy enchaînait avec les mains, surtout si le message qu'elle envoyait était : « Ton orthographe est mauvaise. » Mais April regarda, hochant la tête à chaque lettre, souriant en voyant les lettres former un mot, puis un autre mot, puis comprenant enfin le corps de phrase, dit :

— Lesquels sont mal écrits, maman ? Montre-moi.

Elles se penchaient de nouveau sur la lettre quand April entendit la clé dans la serrure. Ses yeux croisèrent brièvement ceux de sa mère. Un sourire apparut à l'instant sur son visage. D'un seul élan, elles se levèrent aussitôt de la table. Mark, le frère jumeau d'April, dévalait déjà l'escalier.

Carella était rentré.

Le lendemain matin, un peu après huit heures, partant du principe que la plupart des hommes travaillent pour vivre et que, passé cette heure-là, ils seraient en route pour le boulot, Carella appela Andrew Hart au numéro indiqué dans le carnet d'adresses de Sarah. On décrocha le téléphone à la cinquième sonnerie.

— Allô ! dit une voix d'homme.

— M^r Hart ?

— Lui-même.

— Ici l'inspecteur Carella, du 87^e District. Je me demandais...

— Qu'est-ce qui se passe ? s'enquit aussitôt Hart.

— J'aimerais vous poser quelques questions.

— Je suis en train de me raser, dit Hart. Il va falloir que je parte pour le bureau. C'est à quel propos ?

— Nous enquêtons sur un meurtre...

— Un quoi ? Un meurtre ?

— Oui.

— De qui ? Qui s'est fait tuer ?

— Une certaine Sarah Fletcher.

— Je ne connais pas de Sarah Fletcher, dit Hart.

— Il semble qu'elle vous connaissait, M^r Hart.

— Sarah comment ? Fletcher, avez-vous dit ?

— C'est ça.

— Je ne connais personne de ce nom. Qui vous a raconté qu'elle me connaissait ? Je n'ai jamais entendu parler d'elle.

— Il y a votre nom dans son carnet d'adresses.

— Mon quoi ? Mon nom ? C'est impossible.

— Monsieur, j'ai ce carnet à la main, et votre nom y est, accompagné de votre adresse et de votre numéro de téléphone.

— Eh bien, je ne sais pas comment il est arrivé là.

— Moi non plus. C'est pourquoi j'aimerais vous parler.

— Bon, bon, dit Hart. Quelle heure est-il ? Bon sang, il est déjà huit heures dix ?

— Oui.

— Ecoutez, il faut que je me rase et que je file. Est-ce que vous pouvez venir au bureau plus tard ? Vers... dix heures ? Je devrais être libre à ce moment-là. Je vous aurais bien reçu plus tôt, mais j'ai un rendez-vous à neuf heures.

— Nous y serons à dix heures. Où se trouve votre bureau, M^r Hart ?

— Au coin de Hamilton Avenue et de Reed Street. Au 480, Reed Street. Au sixième étage. Hart et Widderman. Nous occupons tout l'étage.

— À dix heures, alors.

— Bien, dit Hart avant de raccrocher.

Comme une femme au dixième mois de sa grossesse, les nuages se tordaient et se retournaient avec malaise et irritation mais refusaient de délivrer la neige. L'anxiété gagnait les habitants. En se hâtant vers le travail, en s'engouffrant dans les stations de métro, en embarquant dans les autobus, en montant dans les taxis, ils jetaient un coup d'œil inquiet au ciel chargé et se demandaient si la météorologie s'était trompée, comme d'habitude. Pour le citadin, l'annonce d'une tempête de neige équivaut à l'annonce d'une épidémie de peste bubonique. Pas une personne saine d'esprit n'aime la neige. Personne n'aime mettre des caoutchoucs, des après-ski, des chaînes, des bottes ; personne n'aime pelleter le trottoir, décommander des dîners ni manquer des soirées au théâtre ; personne n'aime dérapier, glisser et tomber sur le derrière. Mais pire que tout, personne n'aime qu'on lui annonce tout ça, personne n'aime être obligé de prévoir tout ça, pour finalement ne rien voir venir. Le citadin, en dépit de son grand raffinement, est quelqu'un qui redoute toute rupture de ses habitudes. Il peut accepter des coupures de courant, une grève des éboueurs, ou des agressions dans le parc parce que rien de tout cela ne rompt en fait ses habitudes, cela en fait partie. En outre, cela conforte l'image qu'il se fait de lui-même, celle d'un surhomme urbain du vingtième siècle capable de faire face à n'importe quelle catastrophe. Mais être menacé d'une grève des chauffeurs de taxis et qu'elle soit reportée ou même annulée ? Entendre parler d'une manifestation et qu'elle soit dispersée par la police ? S'attendre à de la neige et se retrouver avec une tempête indéfiniment suspendue au-dessus de la ville comme un serpent gris frémissant, prêt à mordre ? Non, on ne pouvait pas traiter un citadin de cette façon. Ça le rendait crispé, mal à l'aise, inquiet et constipé.

— Mais qu'est-ce que c'est que ça ? demanda Meyer, impatient.

Une main sur la portière de la voiture de police, il regardait le ciel menaçant et faillit tendre le poing vers les nuages noirs.

— Ça va venir, dit Carella.

— Quand ? demanda Meyer d'un ton sec en ouvrant la portière et en montant dans la voiture. (Carella fit démarrer le moteur.) Cette fichue météo raconte vraiment n'importe quoi. La dernière fois qu'on a eu une grosse tempête, ils avaient prévu un temps doux et ensoleillé. On est capable d'envoyer des hommes sur la lune, mais on est incapable de dire s'il y aura du crachin jeudi.

— C'est intéressant, ça, dit Carella.

— Quoi ?

— À propos de la lune.

— Quoi, à propos de la lune ?

— Pourquoi voudrait-on que tout marche bien sur terre sous prétexte qu'on a envoyé des hommes sur la lune ?

— De quoi tu parles ?

— On est capable d'envoyer des hommes sur la lune, dit Carella, mais il est impossible de joindre Riverhead par téléphone. On est capable d'envoyer des hommes sur la lune, et on est incapable de régler la circulation à un carrefour. On est capable d'envoyer des hommes sur la lune...

— J'ai compris, dit Meyer, mais je ne vois pas le rapport. Alors qu'il y a bien un rapport entre le temps et les milliards de dollars qu'on a dépensés pour envoyer des satellites météorologiques dans l'espace.

— Je trouvais simplement que c'était une remarque judicieuse, dit Carella.

— Oui, c'était judicieux, dit Meyer.

— Mais qu'est-ce que tu as, ce matin ?

— Je n'ai rien du tout ce matin.

— Bon, bon, dit Carella en haussant les épaules.

Ils roulèrent sans rien dire. La ville était d'un gris uniforme, décor pour un film policier dans les années trente. Tout semblait avoir perdu ses couleurs – les affiches les plus criardes, les façades d'immeubles les plus rutilantes, les vêtements de femmes les plus pimpants et même les décorations des vitrines. Surmontés d'une grisaille apparemment éternelle, les ornements de Noël avaient l'air d'une affreuse camelote, fer-blanc et plastique, tout juste bons à être sortis une fois par an avant de retourner à la cave. Sous cette lumière fade, même les costumes des pères Noël au coin des rues paraissaient brunâtres plutôt que rouge vif, les fausses barbes sales, les clochettes de cuivre ternes. La ville s'était fait dérober son soleil et refuser une neige immaculée. Elle attendait, elle piaffait, et elle devenait de plus en plus imprévisible.

— Je pensais à Noël, dit Carella.

— Et alors ?

— Je suis de service. Ça te dirait de permuter avec moi ?

— Pourquoi ? demanda Meyer.

— Je pensais échanger avec Hanoukah, par exemple.

— Depuis combien de temps est-ce que tu me connais ? demanda Meyer.

— Trop longtemps, dit Carella en souriant.

— Combien d'années est-ce que ça fait ? dit Meyer. Et tu ne sais pas que je fête et Hanoukah, et Noël ? Il y a un sapin de Noël chez moi depuis la naissance des enfants. Chaque année. Et tu es venu tous les ans. Et tu es venu l'année dernière avec Teddy. Et tu as vu le sapin. Dans le salon. Et en plein milieu de ce fichu salon encore.

— J'avais oublié, dit Carella.

— Je fête les deux, dit Meyer.

— Bon, bon, dit Carella.

— Bon. La réponse est non, je ne veux pas permuter les jours de service.

— Bon, bon.

— Bon.

C'est dans cet esprit de joyeuse camaraderie que Meyer et Carella garèrent la voiture, pénétrèrent dans l'immeuble du 480, Reed Street et prirent l'ascenseur jusqu'au sixième étage. Hart et Widderman fabriquaient des bracelets pour les montres. Dans l'entrée, près du bureau de la réceptionniste, une gigantesque affiche publicitaire proclamait fièrement : h. & w, bracelets a pleins poignets ! et soulignait ensuite le slogan d'un texte plus discret expliquant comment Hart et Widderman avaient résolu les délicats problèmes techniques du bracelet de montre extensible pour présenter au monde leur étonnante nouvelle gamme, le tout illustré de photographies rutilantes de la taille de la tête de Carella, dans des tons dorés si scintillants qu'il était sûr de pouvoir la mettre au clou chez le prêteur sur gages le plus proche. Les cheveux de la réceptionniste étaient presque aussi dorés, mais leur éclat semblait moins naturel que celui de l'affiche. Elle leva les yeux du magazine qu'elle lisait et regarda sans grand intérêt les deux inspecteurs qui s'approchaient de son bureau. Fasciné, Meyer ne quittait pas l'affiche des yeux.

— Mr Hart, s'il vous plaît, dit Carella.

— De la part de qui ? demanda la réceptionniste.

Elle avait un net accent faubourien et paraissait mâchonner du chewing-gum, bien que ce ne fût pas le cas.

— Inspecteurs Meyer et Carella.

— Un instant, je vous prie, dit-elle en décrochant son téléphone et en appuyant sur un bouton à la base du socle. Mr Hart, dit-elle, il y a ici des policiers qui veulent vous voir. (Elle écouta un instant avant de dire :) Oui, monsieur. (Elle raccrocha et indiqua un couloir d'un signe de sa chevelure d'or en disant :) Entrez, je vous prie. La porte au bout du couloir.

Et elle retourna à son *Vogue* se renseigner sur ce qui se disait.

Le ciel gris avait apparemment aussi porté sur l'humeur d'Andrew Hart.

— Vous n'aviez pas besoin de crier sur les toits que la police était ici, dit-il d'emblée.

— Nous n'avons fait que nous annoncer, dit Carella.

— Bon, d'accord, maintenant que vous êtes là, dit Hart, finissons-en.

C'était un grand type de cinquante-cinq ans aux cheveux gris fer et aux lunettes à monture noire. Derrière les verres, les yeux étaient bruns, vifs et cruels. Sa veste était posée sur le dossier de son fauteuil, derrière son bureau, et les manches de sa chemise étaient retroussées sur des avant-bras puissants et couverts de poils noirs. Un bracelet extensible en or, de sa propre fabrication sans aucun doute, maintenait sa montre à son poignet épais.

— Si vous voulez savoir la vérité, dit-il, je ne vois pas ce que vous fichez ici, de toute façon. Je vous ai dit que je ne connaissais pas de Sarah Fletcher, et je n'en connais pas.

— Voici son carnet d'adresses, déclara Carella, estimant qu'il était inutile de perdre du temps en simagrées. (Il tendit à Hart le carnet ouvert à la page memorandum.) C'est bien votre nom, n'est-ce pas ?

— Ouais, dit Hart en hochant la tête. Mais comment il est arrivé là, ça me dépasse.

— Vous ne connaissez personne du nom de Sarah Fletcher, hein ?

— Non.

— Il est possible que ce soit quelqu'un que vous avez rencontré à une soirée, avec qui vous avez échangé votre numéro de...

— Non.

— Etes-vous marié, M^r Hart ?

— Quel est le rapport ?

— L'êtes-vous ?

— Non.

— Nous avons un portrait de M^{rs} Fletcher. Je me demande...

— Vous n'allez pas me montrer la photo d'un cadavre ! protesta Hart.

— Il a été pris de son vivant. C'est un portrait récent, il se trouvait sur la coiffeuse de sa chambre. Vous voulez bien y jeter un coup d'œil ?

— Tout ça n'a vraiment aucun sens, dit Hart. Je vous ai dit que je ne la connaissais pas. Comment est-ce qu'en voyant son portrait... ?

— Meyer ? dit Carella.

Meyer lui tendit une enveloppe de papier bulle. Carella l'ouvrit et en sortit un portrait encadré de Sarah Fletcher qu'il tendit à Hart. Hart regarda la photographie, puis leva aussitôt les yeux sur Carella.

— Qu'est-ce que c'est ? dit-il.

— Reconnaissez-vous cette personne, monsieur ?

— Montrez-moi votre insigne, dit Hart.

— Comment ?

— Votre insigne, votre insigne. Montrez-moi vos papiers d'identité.

Carella sortit son portefeuille et l'ouvrit à l'endroit où son insigne était épinglé, en face de sa carte d'identité. Hart examina l'un et l'autre avant de déclarer :

— J'ai cru qu'il pouvait s'agir d'un chantage.

— Pourquoi cette idée ?

Hart ne répondit pas. Il examina encore la photographie et secoua la tête en disant :

— Quelqu'un l'a tuée, hein ?

— Oui, quelqu'un l'a tuée, répondit Carella. Est-ce que vous la connaissiez ?

— Je la connaissais.

— Je croyais que vous aviez dit que non.

— Je ne connaissais pas Sarah Fletcher, si vous pensez que c'est elle. Mais je connaissais cette nana-là, c'est vrai.

— Et vous, qui pensiez-vous que c'était ?

— Ce qu'elle m'avait dit être, c'est tout.

— C'est-à-dire ?

— Sadie Collins. Elle s'est présentée sous le nom de Sadie Collins et c'est sous ce nom que je la connaissais. Sadie Collins.

— Où avez-vous fait sa connaissance ?

— Dans un bar.

— Où ça ?

— Comment voulez-vous que je m'en souviene ? Un bar de célibataires. La ville en est pleine.

— Est-ce que vous vous rappelleriez quand ?

— Il y a au moins un an.

— Vous êtes sorti avec elle ?

— Oui.

— Souvent ?

— Assez souvent.

— Mais combien de fois ?

— Je la voyais une ou deux fois par semaine.

- Vous la voyiez ? Quand avez-vous cessé de la voir ?
- L'été dernier.
- Mais jusque-là, vous la voyiez très régulièrement ?
- Ouais, plus ou moins.
- Vous disiez deux fois par semaine.
- Eh bien, ouais.
- Est-ce que vous saviez qu'elle était mariée ?
- Qui ? Sadie ? Vous plaisantez !
- Elle ne vous a jamais dit qu'elle était mariée ?
- Jamais.
- Vous la voyiez deux fois par semaine...
- Ouais.
- Mais vous ignoriez qu'elle était mariée ?
- Comment aurais-je pu le savoir ? Elle n'y a jamais fait allusion. Ecoutez, il y a assez de filles célibataires dans cette ville, je n'ai pas besoin d'aller chercher les ennuis avec une femme mariée.
- Où alliez-vous la chercher ? demanda tout à coup Meyer.
- Je vous l'ai dit. Dans un bar. Je ne me rappelle plus lequel...
- Je veux dire quand vous sortiez ensemble.
- Comment ?
- Quand vous sortiez ensemble, où alliez-vous la chercher ? Chez elle ?
- Non. C'est elle qui venait chez moi.
- Où l'appeliez-vous ? Quand vous vouliez la joindre ?
- Je ne l'appelais pas. C'est elle qui m'appelait.
- Quand vous sortiez, où alliez-vous ?
- Nous ne sortions pas tellement.
- Qu'est-ce que vous faisiez, alors ?
- Elle venait chez moi. Nous y passions pas mal de temps.
- Mais quand vous sortiez...
- Eh bien, à vrai dire, nous ne sortions jamais.
- Jamais ?
- Jamais. Elle n'avait pas tellement envie de sortir.
- Ça ne vous paraissait pas bizarre ?
- Non. (Hart haussa les épaules.) Je me disais qu'elle aimait rester à la maison.
- Si vous ne sortiez jamais, que faisiez-vous exactement ?
- Enfin, voyons, merde... qu'est-ce qu'on faisait exactement, à votre

avis ? rétorqua Hart.

— C'est à vous de nous le dire.

— Vous êtes de grands garçons. Devinez tout seuls.

— Pourquoi avez-vous cessé de la voir ?

— J'ai rencontré quelqu'un d'autre. Une fille bien. C'est très sérieux pour moi. C'est pour ça que j'ai pensé...

— Oui ?

— Rien.

— C'est pour ça que vous avez pensé quoi ?

— D'accord, c'est pour ça que j'ai pensé qu'il s'agissait d'un chantage. J'ai cru que quelqu'un avait découvert mon histoire avec Sadie et... eh bien... je tiens beaucoup à cette fille, je n'aurais pas voulu qu'elle apprenne quoi que ce soit sur mon passé. Sur Sadie et moi. Le fait que je voyais Sadie.

— Qu'est-ce qu'il y a de si terrible dans le fait d'avoir fréquenté Sadie ? demanda Meyer.

— Rien.

— Alors pourquoi chercherait-on à vous faire chanter ?

— Je ne sais pas.

— S'il n'y avait rien de si terrible...

— Il n'y avait rien.

— Alors qu'y a-t-il à cacher ?

— Il n'y a rien à cacher. C'est seulement que je tiens beaucoup à cette fille et je ne voudrais pas qu'elle apprenne...

— Qu'elle apprenne quoi ?

— À propos de Sadie.

— Pourquoi ?

— Parce que je ne voudrais pas, c'est tout.

— Sadie avait quelque chose qui n'allait pas ?

— Non, non, c'était une très belle femme, très belle.

— Alors pourquoi en auriez-vous honte... ?

— Honte ? Qui a parlé d'avoir honte ?

— Vous avez dit que vous ne voudriez pas que votre petite amie...

— Ecoutez, qu'est-ce que ça veut dire ? J'ai cessé de voir Sadie il y a six mois, j'ai même refusé de lui parler au téléphone depuis. Si cette cinglée s'est fait tuer...

— Cinglée ?

Hart se passa soudain la main sur le visage, s'humecta les lèvres et passa derrière son bureau.

— Je crois que je n'ai rien de plus à vous dire, messieurs. Si vous avez d'autres questions à me poser, vous feriez peut-être mieux de m'inculper de quelque chose, et je demanderai conseil à mon avocat pour la suite des événements.

— Que vouliez-vous dire en affirmant qu'elle était cinglée ?

— Au revoir, messieurs, dit Hart.

Dans le bureau du lieutenant, dans l'angle de la salle des inspecteurs, Byrnes et Carella prenaient un café. Byrnes avait les sourcils froncés. Carella attendait. Aucun d'eux ne disait un mot. La sonnerie du téléphone retentit dans la pièce voisine, et Byrnes consulta sa montre.

— Alors, c'est oui ou c'est non, Pete ? demanda enfin Carella.

— Je serais tenté de dire non.

— Pourquoi ?

— Parce que je ne vois toujours pas pourquoi tu persistes à vouloir poursuivre cette affaire.

— Oh ! allez, Pete ! Si c'est bien ce satané bonhomme qui a fait le coup...

— C'est une hypothèse toute personnelle. Suppose que ce ne soit pas lui, et suppose que toi, tu fasses quelque chose qui fiche en l'air l'accusation ?

— Comme quoi ?

— Je ne sais pas, comme quoi. Ils tiennent une mise en accusation par le grand jury, ils instruisent l'affaire contre Corwin, comment est-ce que je pourrais savoir ce que tu risquerais de faire, bon sang ? Par les temps qui courent, il suffit de cracher sur le trottoir pour que le tribunal soit dessaisi d'une affaire.

— Fletcher haïssait sa femme, dit Carella d'un ton calme.

— Il y a des tas d'hommes qui haïssent leur femme. La moitié des hommes de cette ville haïssent leur femme.

— D'après Hart...

— D'accord, elle courait un peu, et alors ? Elle s'est offert une petite aventure, qui ne le fait pas ? La moitié des femmes de cette ville s'en offrent en ce moment même, des petites aventures.

— Mais sa petite aventure à elle donne à Fletcher une bonne raison de... Ecoutez, Pete, mais qu'est-ce qu'il vous faut de plus, nom de Dieu ? Il avait un mobile, il a eu l'occasion d'agir, une occasion en or, même, et il avait aussi les moyens de le faire – le couteau d'un autre planté dans le ventre de Sarah. Qu'est-ce qu'il vous faut de plus ?

— Une preuve. Nous avons un drôle de petit système en vigueur dans cette ville, Steve. Il faut des preuves avant de pouvoir inculper quelqu'un de meurtre.

— D'accord. Et tout ce que je demande, c'est d'essayer d'en avoir.

— C'est ça. En prenant Fletcher en filature. Et s'il portait plainte contre la municipalité, bon sang ?

— Pour quel motif ?

— Il trouvera bien quelque chose.

— Oui ou non, Pete ? Je veux l'autorisation de faire surveiller Gerald Fletcher nuit et jour à partir de dimanche matin. Oui ou non ?

— Je dois avoir perdu l'esprit, dit Byrnes en soupirant.

Vers sept heures et demie de la soirée la plus solitaire de la semaine, Bert Kling fit quelque chose de stupide. Il téléphona à Nora Simonov. Il ne s'attendait pas à la trouver chez elle, aussi ne savait-il pas vraiment pourquoi il l'appelait. Il ne pouvait que supposer qu'il était la proie de cette grande maladie américaine connue sous le nom de « malaise du samedi soir », à ne pas confondre avec le « hiatus du dimanche soir » ou le « cafard du lundi matin », et dont aucun des trois n'est le titre d'un quotidien.

Le « malaise du samedi soir » (ou M.S.S., comme l'appellent familièrement ceux qui en ont souffert un jour) se déclare en général la veille au soir, aux environs de huit heures, quand on se rend compte qu'on n'a pas de rendez-vous pour cette fabuleuse envolée d'* AMUSEMENT* et de *FETE* qu'on appelle le *S*A*M*E*D*I* *S*O*I*R* *E*N* *A*M*E*R*I*Q*U*E*.

Il n'y a bien entendu pas de raison de s'inquiéter de ces premiers symptômes. Ce grand moment mythique de folle détente ne doit commencer que vingt-quatre heures plus tard au minimum, la seule réaction nécessaire est une sorte de douce remontrance d'avoir tant tardé à prendre des dispositions pour la fête à tout casser à venir. Et si par hasard on ne parvenait pas à joindre quelqu'un dès le vendredi, il reste toute la journée du lendemain pour placer les doigts dans les petits trous du cadran du téléphone et composer tel ou tel numéro – « Allô ! chérie, je me demandais si tu étais libre pour une soirée de rigolade jusqu'à épuisement » –, beaucoup de temps, pas de quoi s'en faire.

Le samedi après-midi, vers trois heures, les premiers signes d'anxiété commencent à apparaître à mesure que telle ou telle créature de rêve répond que. Ah ! zut, j'aurais été ravie et enchantée de t'accompagner jusque dans la gueule d'un canon, mais, quel dommage, on est déjà samedi après-midi, et tu ne peux pas t'attendre à trouver une fille libre pour un *R*E*N*D*É*Z*-*V*O*U*S* *E*N* *A*M*E*R*I*Q*U*E* si tu l'appelles à la dernière minute, n'est-ce pas ? La dernière minute ? Quelle dernière minute ? Il n'est encore que trois heures de l'après-midi, quatre heures de l'après-midi, cinq heures du soir. Du soir ? Quand est-ce devenu le soir ? Et le désespoir pointe.

Un coup de brosse dans les cheveux, une giclée d'eau de Cologne sous les aisselles, une marche crâne vers le téléphone (la cigarette au coin de la lèvre),

une promenade nonchalante à travers le petit carnet noir, un numéro composé d'une main ferme, et : Ah ! zut, j'aurais été ravie et enchantée de faire l'aller et retour avec toi sur la Lune ou même sur Jupiter, mais il est presque six heures en cette nuit la plus *R*O*M*A*N*T*I*Q*U*E de la semaine, et tu ne t'attendais quand même pas à trouver une fille libre à une heure aussi tardive, n'est-ce pas ? Le M.S.S. s'est déclaré. Il a éclaté comme un coup de tonnerre parce qu'il est à présent six heures, que sept heures approchent rapidement et que sur le coup de sept heures et demie vous allez vous transformer en Spiro Agnew [1] .

Sur le coup de sept heures et demie, Bert Kling appela Nora Simonov, persuadé qu'elle devait être sortie s'amuser, comme tout un chacun aux Etats-Unis d'Amérique un samedi soir.

— Allô ! dit-elle.

— Nora ? dit-il, surpris.

— Oui ?

— Salut. C'est Bert Kling.

— Salut, dit-elle. Quelle heure est-il ?

— Sept heures et demie.

— J'ai dû m'endormir. Je regardais les nouvelles de six heures. (Elle bâilla et dit vivement :) Excusez-moi.

— Vous voulez que je rappelle ?

— Pourquoi ?

— Pour vous laisser vous réveiller.

— Ça va, je suis réveillée.

Le silence se fit sur la ligne.

— Eh bien... euh... comment allez-vous ? demanda Kling.

— Très bien, répondit Nora, et le silence se refit.

Au cours des trente secondes suivantes, tandis que de la friture crépitait sur la ligne et que Kling hésitait à poser la question fatale qui risquait de prolonger éternellement son malheur, il ne put s'empêcher de se rendre compte à quel point Cindy Forrest l'avait gâté, elle qui, jusqu'à il y avait quatre semaines au moins, avait été disponible à toute heure du jour ou de la nuit, et en particulier le samedi soir, quand aucun Américain de sexe masculin normalement constitué ne devrait rester à pleurer tout seul dans son verre de vin.

— Eh bien, je suis content que vous alliez bien, finit par dire Kling.

— Est-ce que c'est pour ça que vous m'appellez ? Je me disais que vous aviez peut-être un autre suspect à me faire identifier, dit Nora en riant.

— Non, non, dit Kling. Non. (Il se mit à rire avec elle, aussitôt guéri, et enchaîna :) À propos, Nora, je me demandais...

- Oui ?
- Est-ce que ça vous dirait de sortir ?
- C'est-à-dire ?
- De sortir.
- Avec vous ?
- Oui.
- Ah !

Au cours des dix nouvelles secondes de silence qui suivirent, qui parurent à Kling beaucoup plus longues que les trente secondes précédentes, il se rendit compte qu'il avait commis une terrible erreur ; il avait un fusil de chasse à canon double sous le nez et il était sur le point de faire sauter sa pauvre cervelle de linotte.

- Je vous ai déjà dit, vous savez, dit Nora, que je n'étais pas libre...
- Oui, je sais. Eh bien, écoutez...
- Mais je ne fais justement rien ce soir et... si vous voulez aller vous balader un peu ou je ne sais quoi...
- Je pensais qu'on pourrait aller dîner.
- Eh bien...
- Et ensuite on pourrait aller danser.
- Eh bien...
- Je déteste prendre mes repas tout seul, pas vous ?
- Oui, en fait, moi aussi. Mais, Bert...
- Oui ?
- Ça me fait une drôle d'impression.
- Quelle impression ?
- De vous faire marcher, dit Nora.
- J'ai été prévenu, dit-il. Vous m'avez clairement averti.
- J'aimerais vraiment dîner avec vous, dit Nora, mais...
- Est-ce que vous pouvez être prête à huit heures ?
- Vous comprenez, n'est-ce pas, que... ?
- Je comprends parfaitement.
- Hm ! dit-elle d'un ton dubitatif.
- Huit heures ?
- Huit heures et demie, dit-elle.
- À tout à l'heure, alors, dit-il avant de s'empresser de raccrocher avant qu'elle puisse changer d'avis.

En se regardant dans la glace, il était tout sourire. Il se sentait beau, raffiné

et maître absolu de l'Amérique.

Il ne savait pas qui était l'amant fantôme de Nora, mais il était désormais persuadé qu'elle jouait au petit jeu vieux comme le monde de la jouvencelle inaccessible, et qu'elle ne tarderait pas à succomber à son charme viril.

Il se trompait lourdement.

Le dîner se passa bien, il n'eut rien à reprocher au dîner. Ils échangèrent des vues sur un large éventail de sujets.

— Une fois, j'ai dessiné la couverture d'un roman historique, dit Nora, avec une femme vêtue d'une de ces robes en velours largement décolletées, vous savez, et je me barbaïs tellement en préparant les crayonnés que je lui ai dessiné trois seins. Le directeur artistique ne s'en est même pas aperçu. J'ai supprimé le troisième sur l'illustration définitive.

— Quand je me regarde, dit Kling, je sais que je ne suis pas un porc, je suis un être humain relativement honnête qui essaie de faire son boulot. Et quelquefois, mon boulot m'entraîne dans des situations qui me répugnent. Vous croyez que ça me plaît d'aller sur un campus disperser une manifestation de gosses qui ne veulent pas mourir dans une guerre stupide ? Mais je suis aussi censé les empêcher de mettre le feu aux bâtiments. Alors, comment est-ce que je peux les convaincre que faire respecter la loi, ce qui est mon boulot, n'a rien à voir avec la répression ? Ça devient parfois difficile.

— Tous les sports de contact, dit Nora, sont par nature homosexuels, j'en suis persuadée. Ne me dites pas que l'arrière ne ressent pas quelque chose envers le centre chaque fois qu'il attrape la balle.

Et ainsi de suite.

Mais après le dîner, quand Kling suggéra d'aller danser dans une petite boîte qu'il connaissait dans le Quartier, un orchestre de trois musiciens et une ambiance agréable, Nora commença par refuser, prétendant qu'elle était affreusement fatiguée et qu'elle avait promis à sa mère de l'emmener au cimetière tôt le lendemain matin, mais elle finit par accepter lorsque Kling lui fit remarquer qu'il n'était que dix heures et demie et lui promit de la ramener chez elle pour minuit.

Conformément aux promesses de Kling, le *Pedro's* était prodigue en atmosphère et en bonne musique. Avec son éclairage tamisé, c'était un endroit idéal pour les amoureux, mariés ou non, adultères ou légitimes, mais qui sembla faire à Nora l'effet d'une douche froide à l'instant même où elle y mit les pieds. Elle n'était pas douée pour dissimuler ses sentiments (comme Kling l'avait déjà remarqué), et l'atmosphère du *Pedro's* était soit menaçante soit nostalgique (sinon plus), ce qui fit que son regard devint morne, que les commissures de ses lèvres s'abaissèrent, que ses épaules s'affaissèrent et qu'elle devint le type de la raseuse que tout Américain normalement constitué redoute et fuit ; elle devint un vrai boulet.

Kling l'invita à danser, dans l'espoir que le contact physique, le battement du sang sous la chair, les mains qui se touchent, le frôlement des joues et tout le tremblement pourrait prolonger le charme dont il avait si bien fait preuve pendant le dîner. Mais elle le tint à distance, avec son bras droit raide sur son épaule gauche, si bien qu'il finit pas être physiquement fatigué à force d'essayer de la tirer à lui, étant donné qu'il souffrait d'un hygroma, et mentalement fatigué de toutes ces ruses et tentatives puérides. Il décida de la faire boire, car il faisait partie d'une génération qui croyait fermement au pouvoir de séduction de l'alcool. (Soit dit en passant, bien que flic, il avait goûté une ou deux fois à l'herbe avec plaisir. Mais, s'étant néanmoins rendu compte qu'il n'était guère en position d'offrir des joints aux jeunes filles, ni même d'en allumer lui-même un, il avait renoncé à cet agréable passe-temps.) Nora but un verre ou, pour être plus précis, un demi-verre, avant de jouer avec ce qui restait pendant que Kling en vidait deux autres en lui demandant, poli :

— Vous êtes sûre que vous ne voulez pas le finir et en prendre un autre ?

À quoi elle avait poliment secoué la tête avec un sourire évasif.

Puis, malgré ses affirmations, deux jours plus tôt, qu'elle ne voulait pas parler de son *grand amour*, lorsque l'orchestre attaqua *Something*, un morceau des Beatles, ses yeux s'embruèrent et, avant d'avoir eu le temps de dire ouf, Kling eut droit à un long monologue sur son amoureux. Jusqu'à ces tout derniers temps, avoua-t-elle, il était encore marié, et il y avait toujours certaines complications, mais elle prévoyait que celles-ci seraient résolues d'ici quelques mois, et elle espérait devenir alors sa femme. Elle ne dit pas quelles étaient ces complications, mais Kling supposa qu'elle parlait d'une procédure de divorce ou de quelque chose d'approchant ; c'était d'ailleurs le cadet de ses soucis. Elle l'avait averti, c'était vrai, mais passer la soirée du samedi avec quelqu'un qui parle d'un autre homme, c'est comme d'emmener sa mère dans une boîte de strip-tease, peut-être pire. Il tenta de changer de sujet, mais le pouvoir de *Something* fut le plus fort, et, tandis que l'orchestre entonnait le second refrain, Nora entonna son second refrain à elle, si bien que l'orchestre semblait accompagner sa petite complainte.

— Nous nous sommes rencontrés complètement par hasard, dit-elle, bien que nous ayons appris par la suite que nous aurions pu nous rencontrer à tout moment au cours des années précédentes.

— Eh bien, la plupart des gens se rencontrent complètement par hasard, dit Kling.

— Oui, bien sûr, mais c'était vraiment la plus grande des coïncidences.

— Hmm, dit Kling, qui se lança dans des considérations qu'il jugeait provocatrices et sans doute inédites sur le « phénomène Beatles », faisant remarquer que leur ascension et leur chute étaient advenues en seulement cinq années, ce qui paraissait significatif si l'on se rappelait qu'ils étaient un produit de l'âge de la conquête de l'espace, dont la vitesse était le principe, et...

— Il m'est tellement supérieur, dit Nora, que je me demande parfois ce qu'il me trouve.

— Qu'est-ce qu'il fait dans la vie ? demanda Kling, qui enrageait.

Nora n'hésita qu'un instant. Mais comme son visage était le reflet fidèle de toutes ses émotions, il sut d'avance que ce qu'elle allait dire allait être un mensonge. Il fut soudain terriblement intéressé.

— Il est médecin, dit Nora, qui détourna les yeux, leva son verre et but une gorgée, puis tourna son regard vers l'orchestre.

— Est-ce qu'il est attaché à un hôpital ?

— Oui, dit-elle aussitôt, et de nouveau il sut qu'elle mentait. Au General Hospital d'Isola.

— Dans Wilson Avenue ? demanda-t-il.

— Oui, dit-elle.

Kling hocha la tête. Le General Hospital d'Isola était à l'angle de Parsons Avenue et de Lowell Street, au bord de la Dix.

— Quand comptez-vous vous marier ? demanda-t-il.

— Nous n'avons pas encore fixé de date.

— Comment s'appelle-t-il ? demanda Kling d'un ton dégagé en se détournant pour lever son verre à son tour en faisant mine de s'absorber dans la contemplation de l'orchestre, qui jouait à présent un pot-pourri de chansons des années quarante, sans doute pour les adeptes du Serutan qu'il y avait dans l'assistance.

— Pourquoi voulez-vous le savoir ? demanda Nora.

— Simple curiosité. J'ai ma petite idée sur les noms. Je crois que certains noms s'accordent. Si, par exemple, une fille qui s'appelle Freida ne finissait pas par s'amouracher d'un homme qui s'appelle Albert, ça me surprendrait beaucoup.

— De qui pensez-vous qu'une « Nora » devrait s'amouracher ?

— D'un « Bert », dit-il aussitôt par réflexe, ce qu'il regretta sur-le-champ.

— Mais elle est déjà amoureuse de quelqu'un qui ne s'appelle pas « Bert ».

— Comment s'appelle-t-il ? demanda Kling.

Nora secoua la tête.

— Non, dit-elle. Je ne crois pas que je vais vous le dire.

Il était minuit moins vingt.

Fidèle à sa promesse, Kling paya l'addition, héla un taxi et raccompagna Nora chez elle. Elle lui répéta qu'il n'était pas nécessaire qu'il monte avec elle dans l'ascenseur, mais il lui rappela qu'une femme s'était fait assassiner dans ce même immeuble moins d'une semaine plus tôt et que, puisqu'il était flic,

armé jusqu'aux dents et ainsi de suite, il ferait aussi bien de l'accompagner. Devant la porte de chez elle, elle lui serra la main en disant :

— Merci beaucoup, j'ai passé une soirée très agréable.

— Oui, moi aussi, répondit-il avec un signe de tête morose.

Il arriva chez lui à minuit vingt-cinq, et quelque vingt minutes plus tard, son téléphone sonna. C'était Steve Carella.

— Bert, dit-il, je me suis arrangé avec Pete pour que Fletcher soit pris en filature nuit et jour, et je veux prendre moi-même la première tranche. Tu crois que tu peux accompagner Meyer demain quand il attaquera Thornton ?

— Attaquera... qui ?

— Le deuxième type du carnet d'adresses de Sarah Fletcher.

— Ah ! bien sûr, bien sûr. À quelle heure est-ce qu'il y va ?

— Il te contactera.

— Où es-tu, Steve ? Chez toi ?

— Non, je suis de service de nuit. À propos, il y a eu un coup de fil pour toi.

— Ah ? Qui a appelé ?

— Cindy Forrest.

Kling retint son souffle.

— Qu'est-ce qu'elle a dit ?

— Simplement de te dire qu'elle avait appelé.

— Merci, dit Kling.

— Bonsoir, dit Carella avant de raccrocher.

Kling raccrocha le combiné, retira sa veste, desserra sa cravate et se mit à délayer ses chaussures. À deux reprises, il décrocha le téléphone et commença à composer le numéro de Cindy, mais changea d'avis. Au lieu de quoi il alluma la télévision à temps pour avoir les nouvelles de une heure du matin. La météo annonça que la tempête promise avait éclaté au-dessus de la mer. Kling se déshabilla et se coucha.

Michael Thornton habitait un immeuble à quelques blocs du Quartier, assez près pour en recueillir une partie des effluves artistiques, assez loin pour en éviter les loyers élevés. Kling et Meyer ne frappèrent pas à la porte de Thornton avant onze heures du matin, partant du principe qu'un homme a bien le droit de faire la grasse matinée le dimanche, même si son nom figure dans le carnet d'adresses d'une dame assassinée.

L'homme qui leur ouvrit avait entre vingt-cinq et trente ans, les cheveux blonds et le menton hérissé de barbe. Il portait un pantalon de pyjama et des chaussettes, et ses yeux marron étaient encore lourds de sommeil. Ils s'étaient annoncés comme policiers à travers le panneau de la porte fermée, et l'homme blond, qui les considérait à présent avec méfiance, demanda à voir leurs insignes. Il examina l'insigne de Meyer, hocha la tête et, sans s'écarter de l'encadrement de la porte, bâilla avant de demander :

— Bon, que puis-je faire pour vous ?

— Nous cherchons un certain Michael Thornton. Seriez-vous par hasard... ?

— Mike n'est pas là pour l'instant.

— Est-ce qu'il habite ici ?

— Oui, il habite ici, mais il n'est pas là pour l'instant.

— Où est-il ?

— De quoi s'agit-il ? demanda l'homme.

— Simple enquête de routine, répondit Kling.

Kling avait remarqué que les mots « enquête de routine » avaient le don de frapper de terreur les bêtes et les gens. S'il avait annoncé qu'ils enquêtaient sur un meurtre à coups de hache ou sur l'incendie criminel d'un jardin d'enfants, l'homme blond ne serait pas devenu aussi pâle et ses yeux ne se seraient pas mis à papilloter comme ils le faisaient. Au pays de la démesure, la litote – « enquête de routine » – était plus efficace que les tambours et les trompettes. L'homme blond était visiblement terrifié et plongé dans une intense réflexion. Quelque part dans l'immeuble, on tira une chasse d'eau. Meyer et Kling attendirent avec patience.

— Savez-vous où il est ? demanda enfin Kling.

— Je ne sais pas de quoi il s'agit, mais je suis sûr qu'il n'y est pour rien.

— Il s'agit d'une simple enquête de routine, répéta Kling en souriant.

— Et vous, comment vous appelez-vous ? demanda Meyer.

— Paul Wendling.

— Est-ce que vous habitez ici ?

— Oui.

— Savez-vous où nous pouvons trouver Michael Thornton ?

— Il est allé à la boutique.

— Quelle boutique ?

— Nous tenons une joaillerie dans le Quartier. Nous fabriquons des bijoux en argent.

— La boutique est ouverte aujourd'hui ?

— Pas au public. Nous ne contrevenons pas à la loi, si c'est à ça que vous pensez.

— Si elle n'est pas ouverte au public...

— Mike travaille sur quelque chose de nouveau. Nous fabriquons les bijoux dans l'arrière-boutique.

— C'est à quelle adresse ? demanda Meyer.

— 1156, Hadley Place.

— Merci, dit Meyer.

Paul Wendling les regarda descendre l'escalier, puis il referma la porte avec précipitation.

— Tu sais ce qu'il est en train de faire ? demanda Meyer.

— Bien sûr, répondit Kling. Il appelle son copain à la boutique pour lui annoncer notre visite.

Comme ils l'avaient supposé, Michael Thornton ne fut pas surpris de les voir. Ils lui montrèrent leurs insignes à travers la porte vitrée, mais il les attendait visiblement et il ouvrit tout de suite la porte.

— Mr Thornton ? s'enquit Meyer.

— Oui ?

Il portait une blouse de travail bleue, mais ce vêtement lâche ne dissimulait en rien sa puissante carrure : large d'épaules, le torse bombé, les avant-bras et les poignets épais qui dépassaient des manches courtes de la blouse. Il s'écarta de la porte comme un bloc se déplaçant sur roulement à billes pour les laisser entrer dans la boutique. Il avait les yeux bleus et les cheveux bruns. Une petite cicatrice blanche se voyait sous l'épaisse broussaille de son sourcil gauche.

— On nous a dit que vous étiez en plein travail, dit Meyer. Excusez-nous de vous déranger comme ça.

— Ça ne fait rien, dit Thornton. De quoi s'agit-il ?

— Vous connaissez une certaine Sarah Fletcher ?

— Non, dit Thornton.

— Vous connaissez une certaine Sadie Collins ?

Thornton hésita.

— Oui, dit-il.

— C'est bien cette femme ? demanda Meyer en lui présentant un double de la photographie qu'ils avaient confisquée dans la chambre à coucher des Fletcher.

— C'est bien Sadie. Qu'est-ce qui lui arrive ?

Ils se tenaient près d'une vitrine d'exposition d'un mètre vingt de long, montée sur des pieds en tube d'acier. Des bagues, des bracelets, des colliers, des pendentifs miroitaient sous les rayons du soleil qui pénétraient dans la boutique. Meyer prit tout son temps pour remettre la photographie dans son portefeuille, donnant ainsi à Kling le loisir d'observer Thornton. La vue de la photographie n'avait en apparence produit aucun effet sur lui. Le solide bloc de pierre qu'il était attendait sans rien dire, semblant défier les inspecteurs de se mesurer à lui.

— Quelles relations aviez-vous avec elle ? demanda Kling.

Thornton haussa les épaules.

— Pourquoi ? demanda-t-il. Elle a des ennuis ?

— Quand l'avez-vous vue pour la dernière fois ?

— Vous n'avez pas répondu à ma question, dit Thornton.

— Eh bien, vous n'avez pas non plus répondu aux nôtres, dit Meyer en souriant. Quelles étaient vos relations avec elle, et quand l'avez-vous vue pour la dernière fois ?

— J'ai fait sa connaissance en juillet et je l'ai vue pour la dernière fois en août. Une brève liaison passionnée, et après, au revoir.

— Où l'avez-vous rencontrée ?

— Dans une boîte qui s'appelle *Le Saloon*.

— Où est-ce ?

— Juste au coin. À côté de ce qui était un cinéma sérieux dans le temps. Celui qui passe des films cochons maintenant. *Le Saloon* est un bar, mais on y sert aussi des sandwiches et de la soupe. Ce n'est pas mal, comme boîte. Il y a plein de monde, surtout le samedi.

— Des célibataires ?

— Surtout. Avec une ou deux tantes pour corser l'atmosphère. Mais ce n'est pas un bar d'homosexuels, pas comme on l'entend.

— Et vous dites que vous avez rencontré Sadie en juillet ?

— Ouais. Début juillet. Je m'en souviens parce que je devais aller à Greensward ce week-end-là, mais la fille qui louait le pavillon au bord de la mer avait déjà invité une dizaine d'autres personnes, alors je me suis retrouvé coincé ici en ville. Vous vous êtes déjà retrouvé coincé en ville pour le week-end en plein mois de juillet ?

— Ça m'est arrivé, répondit Meyer d'un ton sec.

— Comment avez-vous fait sa connaissance ? demanda Kling.

— Elle a admiré la bague que je portais. C'était l'ouverture rêvée puisqu'il s'agissait d'une de mes propres bagues. (Thornton s'interrompt.) C'est moi qui l'avais dessinée et fabriquée. Ici, à la boutique.

— Quand vous l'avez rencontrée, elle était seule ? demanda Kling.

— Seule et esseulée, répondit Thornton en souriant.

C'était un sourire entendu, un sourire qui espérait en retour un sourire similaire de la part de Kling et Meyer qui, en tant que flics, en avaient certainement vu et entendu de toutes sortes et qui étaient par conséquent des hommes d'expérience, comme Thornton lui-même... trois camarades qui savaient tout sur les femmes esseulées qu'on rencontrait dans les bars pour célibataires.

— Vous étiez-vous rendu compte qu'elle était mariée ? demanda Kling, gâchant un peu le côté « trois mousquetaires ».

— Non. Elle l'est ?

— Oui, dit Meyer.

Aucun des deux inspecteurs n'avait encore annoncé à Thornton que la dame en question, Sarah ou Sadie, ou les deux, avait connu une fin prématurée. Ils gardaient ce renseignement pour la bonne bouche.

— Et que s'est-il passé ? demanda Kling.

— Ça, je ne savais pas qu'elle était mariée, dit Thornton, l'air sincèrement surpris. Sinon, il ne se serait rien passé du tout.

— Mais que s'est-il passé ?

— Je lui ai offert quelques verres, et ensuite je l'ai emmenée chez moi. Je vivais seul, à ce moment-là, la même piaule de South Lindner Avenue, mais seul. On s'en est payé une tranche, et ensuite je l'ai mise dans un taxi.

— Quand l'avez-vous revue ensuite ?

— Le lendemain. C'était dingue. Elle m'a appelé le matin, m'a annoncé qu'elle venait en ville. J'étais encore au lit. Je lui ai dit : « Eh bien, ramène-toi, mon lapin. » Et c'est ce qu'elle a fait. Ça oui, croyez-moi.

Thornton sourit encore de son sourire d'homme d'expérience, invitant Kling et Meyer à faire partie de ce cercle très fermé de mâles affranchis sur les femmes qui téléphonent tôt le matin pour annoncer qu'elles se ramènent, chéri. Pourtant Kling et Meyer ne lui rendirent pas son sourire.

Imperturbable, Kling demanda :

— Est-ce que vous l'avez revue après ça ?

— Deux ou trois fois par semaine.

— Où alliez-vous ?

— Dans ma piaule de South Lindner Avenue.

— Vous n'êtes jamais allés ailleurs ?

— Jamais. Elle me passait un coup de fil pour me dire qu'elle arrivait, est-ce que j'étais partant ? Mon vieux, j'étais toujours partant avec elle.

— Pourquoi avez-vous cessé de la voir ?

— Je suis parti en voyage un petit bout de temps. À mon retour, je n'ai plus jamais eu de ses nouvelles.

— Pourquoi ne l'avez-vous pas appelée ?

— Je ne savais pas où la joindre.

— Elle ne vous a jamais donné son numéro de téléphone ?

— Non. Elle n'était pas non plus dans l'annuaire. Nulle part en ville. J'ai regardé dans les cinq.

— À propos d'annuaire, dit Kling, qu'est-ce que vous dites de ça ?

Il ouvrit le carnet d'adresses de Sarah Fletcher à la page memorandum et le tendit à Thornton. Après l'avoir regardé, Thornton dit :

— Ouais, et alors ? Elle a noté ça le soir où nous avons fait connaissance.

— Vous l'avez vue l'écrire ?

— Bien sûr.

— Est-ce qu'elle a écrit cette initiale en même temps ?

— Quelle initiale ?

— Celle qui est entre parenthèses. Sous votre numéro de téléphone.

Thornton regarda la page de plus près.

— Comment voulez-vous que je le sache ? dit-il en fronçant les sourcils.

— Vous dites que vous l'avez vue écrire...

— Ouais, mais je n'ai pas vu ce qu'elle écrivait, enfin quoi, on était au lit, mon vieux, ce devait être après notre deuxième rencontre, et elle m'a demandé mon adresse et comment elle pouvait me joindre, et je le lui ai dit. Mais je n'ai pas vu la page elle-même. Je l'ai seulement vue écrire dans son carnet, vous piguez ?

— Vous avez une idée de ce que cette initiale veut dire ?

— S., ça ne peut vouloir dire que « Salaud », dit Thornton en souriant.

— Elle aurait eu une raison d'écrire ça dans son carnet ? demanda Meyer.

— Hé ! je plaisante, c'est tout, répondit Thornton, dont le sourire s'élargit. Ça marchait du tonnerre entre nous. Sinon, pourquoi est-ce qu'elle en aurait

redemandé ?

— Qui sait ? Elle a quand même cessé de venir, n'est-ce pas ?

— Seulement parce que j'ai fait un petit voyage.

— De combien de temps ?

— Quatre jours, répondit Thornton. Je suis allé dans l'Arizona chercher des bijoux indiens en argent. On vend aussi de la fantaisie, ici, en plus de ce que nous fabriquons, Paul et moi.

— Vous ne vous êtes absenté que quelques jours, et cette dame n'a jamais rappelé, dit Kling.

— Ouais, eh bien, peut-être qu'elle s'est vexée. Je suis parti un peu à l'improviste.

— Quel jour était-ce ?

— Hein ?

— Le jour de votre départ ?

— Je ne sais pas. Pourquoi ? Au milieu de la semaine, je crois. De toute façon qu'est-ce que ça fiche ? dit Thornton. Il y a des tas de nanas dans cette ville. Une de plus ou une de moins...

Il haussa les épaules, puis eut soudain l'air pensif.

— Oui ? dit Meyer.

— Rien. Simplement...

— Oui ?

— Elle était quand même spéciale, je dois le reconnaître. C'est-à-dire, ce n'était pas le genre de nana qu'on aurait présentée à sa mère, mais c'était autre chose. C'était vraiment autre chose.

— Que voulez-vous dire ?

— Elle était... (Thornton sourit.) Disons, si vous voulez, qu'elle m'a emmené dans des endroits où je n'étais jamais allé, vous voyez ce que je veux dire ?

— Non, que voulez-vous dire ? demanda Kling.

— Faites fonctionner votre imagination, dit Thornton sans cesser de sourire.

— Je ne peux pas, répondit Kling. Il n'y a pas d'endroit où je ne sois jamais allé.

— Sadie vous en aurait montré quelques-uns, elle, dit Thornton, dont le sourire s'évanouit brusquement. Elle rappellera, j'en suis sûr. Elle a mon numéro dans son carnet, elle rappellera.

— Je ne compterais pas là-dessus, à votre place, dit Meyer.

— Pourquoi ? Elle revenait toujours, pas vrai ? Nous avions...

— Elle est morte, dit Meyer.

Ils observaient son visage avec attention. Celui-ci ne s'effondra pas, n'exprima aucun chagrin, il n'exprima pas même de surprise. La seule chose qu'il exprima fut une soudaine colère.

— Cette pauvre conne, dit Thornton. Elle n'a jamais été qu'une pauvre conne.

Le travail de la police (comme la vie) n'est pas toujours très logique. Prenez les filatures, par exemple. Le vendredi après-midi, Carella avait demandé à Byrnes l'autorisation de faire surveiller Gerald Fletcher à partir du dimanche matin. Etant lui-même officier de police, Byrnes savait que le travail de la police (comme la vie) n'est pas toujours très logique, et il ne songea pas une seconde à demander à Carella pourquoi il ne commençait pas cette filature dès le lendemain, samedi, plutôt que d'attendre deux jours. La raison pour laquelle Carella ne s'y mit pas dès le lendemain était que le travail de la police (comme la vie) n'est pas toujours très logique – comme c'est le cas du substantif « filature » et du verbe « filer », auxquels aucun adjectif ne correspond.

Carella avait mille et une bricoles à régler au bureau avant de pouvoir entamer la filature de Gerald Fletcher avec la conscience à peu près tranquille. Il avait donc passé la journée à donner des coups de fil et à taper des rapports et, de manière générale, à mettre un peu d'ordre dans les affaires en cours. Au cours de ses nombreuses années de carrière, il n'avait jamais rencontré de criminel assez soucieux du confort des policiers pour attendre avec patience qu'on ait élucidé un crime avant d'en commettre un autre. Dans les tiroirs de Carella, il y avait quatre cambriolages, deux agressions, un vol qualifié et un usage de faux non encore élucidés ; le moins qu'il pouvait faire était d'essayer de mettre un semblant d'ordre dans les renseignements dont il disposait sur chaque affaire avant de se lancer dans une longue et fastidieuse filature. D'ailleurs, les filatures (comme le travail de la police) ne sont pas toujours très logiques.

Le dimanche matin, Carella était prêt à commencer sa filature. C'est-à-dire qu'il était prêt à se mettre en planque afin de commencer à filer le suspect. L'ennui, c'est que le vocabulaire était assez illogique pour qu'il n'existe aucun substantif pour désigner celui qui file, ou qui prend en filature. Les filatures (comme la vie et le travail de la police) sont condamnées à manquer de logique s'il n'y a pas de « filateur ».

Gerald Fletcher était introuvable.

Carella avait commencé par appeler Fletcher tôt le matin d'une cabine voisine, procédé classique de la police. Le but de cette ruse parfois transparente est de s'assurer que le suspect se trouve toujours dans ses pénates, après quoi celui qui le prend en chasse attend dans la rue qu'il sorte pour le suivre partout où il va. Quoi qu'il en soit, Gerald Fletcher ne se trouvait pas dans ses pénates. Comme on était dimanche matin, Carella en

déduisit naturellement que Fletcher était parti pour le week-end. Mais, esclave du devoir, et homme d'une grande patience, il gara néanmoins la Buick (autrefois) neuve de la brigade en face de l'immeuble de Fletcher et se mit à observer tour à tour la porte du 721, Silvermine Oval et les enfants qui jouaient dans le parc, dans l'idée que Fletcher avait peut-être seulement passé son *S*A*M*E*D*I *S*O*I*R* dehors et qu'il pouvait rentrer chez lui d'un instant à l'autre.

À midi, Carella descendit de voiture, entra dans le parc et s'assit sur un banc en face de l'immeuble. Il mangea un sandwich au fromage et au jambon que sa femme lui avait préparé, et but un jus de fruit meilleur que la moyenne, mais pas terrible, terrible. Puis, pour se dégourdir les jambes, il alla jusqu'au parapet qui surplombait le fleuve, sans quitter l'immeuble des yeux, avant de regagner enfin la voiture. Sa surveillance prit fin à cinq heures de l'après-midi, quand l'inspecteur Arthur Brown vint prendre la relève au volant de la vieille berline Chevrolet de la brigade. Brown était muni du signalement de Fletcher ainsi que d'une photographie récupérée sur la coiffeuse de son appartement. En outre, grâce au Bureau des Immatriculations, il connaissait la marque de la voiture de Fletcher. Il conseilla à Carella de ne pas s'en faire, puis s'attaqua à la tâche sérieuse qui consistait à surveiller une porte pendant les sept heures à suivre, jusqu'à son remplacement par O'Brien, qui prendrait la relève jusqu'à huit heures du matin, lorsque Kapek se présenterait pour assurer le long tour de garde de la journée.

Carella rentra chez lui, lut la dernière lettre de son fils au père Noël, puis il dîna en famille, et il venait de s'installer dans le salon pour lire un roman acheté une semaine plus tôt et qu'il n'avait pas encore ouvert, lorsque le téléphone sonna.

— J'y vais ! cria-t-il, sachant que Teddy ne pouvait pas l'entendre, sachant que c'était le jour de sortie de Fanny, mais sachant aussi que, depuis quelque temps, son fils Mark avait pris l'habitude de répondre au téléphone en disant : « Brigade des Voitures volées, Carella à l'appareil », ce qui était fort bien, à moins que le correspondant ne fût justement un inspecteur de la Brigade des Voitures volées désireux de signaler un vol de voiture.

— Allô, dit Carella.

— Allô, Steve ?

— Oui ? répondit Carella.

Il n'avait pas reconnu la voix.

— C'est Gerry.

— Qui ça ?

— Gerry Fletcher.

Carella faillit lâcher l'écouteur.

— Bonsoir, dit-il, comment allez-vous ?

— Très bien, merci. Je me suis absenté pour le week-end, je viens de rentrer il y a un petit moment, en fait. Franchement, je trouve cet appartement affreusement déprimant. Je me demandais si ça vous dirait de venir boire un verre avec moi.

— Eh bien, dit Carella, il est tard, et je m'apprêtais justement à...

— Allons donc, il n'est même pas huit heures.

— Oui, mais on est dimanche soir...

— Sautez dans votre voiture et venez me retrouver ici, dit Fletcher. Nous allons faire la tournée des bistrots, comme au bon vieux temps, que diable !

— Non, vraiment, ce ne sera vraiment pas possible. Merci beaucoup, Gerry, mais...

— Soyez ici dans une demi-heure, dit Fletcher, et vous pourrez peut-être me sauver la vie. Si je reste encore cinq minutes seul ici, je suis capable de me jeter par la fenêtre. (Il se mit tout à coup à rire.) Vous savez comment le Code pénal qualifie le suicide, n'est-ce pas ?

— Non, comment donc ? s'enquit Carella.

— C'est bien l'article le plus absurde de tous, dit Fletcher, qui riait toujours. Il déclare, je cite : « Bien que le suicide soit considéré comme un grave trouble à l'ordre public, étant donné l'impossibilité d'engager des poursuites contre celui qui l'a commis, nulle sanction n'est prévue. » Comme absurdité juridique, ce n'est pas mal, hein ? Allons, Steve. Je vous piloterai dans certains des endroits les plus courus de la ville, nous prendrons quelques verres, qu'est-ce que vous en dites ?

Il vint tout à coup à l'esprit de Carella que Fletcher avait déjà bu plusieurs verres avant de téléphoner. Il lui vint en outre à l'esprit que s'il se montrait trop réticent, Fletcher risquait de revenir sur sa généreuse proposition. Et comme faire la tournée des grands ducs en compagnie d'un homme soupçonné de meurtre qui risquait de boire plus que de raison au vu de ses propres intérêts était son vœu le plus cher, il répondit aussitôt :

— D'accord, rendez-vous à huit heures et demie. À condition que je puisse m'arranger avec ma femme.

— Bien, dit Fletcher, à tout de suite.

Le Paddy's Bar & Grille se trouvait sur le Stem, à proximité du quartier des théâtres. Quand Carella et Fletcher y arrivèrent, vers neuf heures, la boîte était encore assez tranquille. L'animation ne commençait qu'un peu plus tard, expliqua Fletcher, le principe dans un établissement de rencontres étant qu'aucun célibataire, homme ou femme, ne devait avoir l'air trop avide de faire connaissance. Si l'on commençait à rôder trop tôt autour de quelqu'un, on avait l'air trop pressé. Si toutefois l'on arrivait trop tard, on risquait de louper le coche. Le fin du fin était donc de calculer son arrivée au moment où la foule commençait à atteindre son point culminant, d'entrer d'un air nonchalant, comme si l'on était à la recherche d'une cabine téléphonique et non d'une aventure.

— Vous avez l'air d'en connaître un rayon là-dessus, remarqua Carella.

— Je suis observateur, dit Fletcher avec un sourire. Qu'est-ce que vous prenez ?

— Un whisky-soda, dit Carella.

— Un whisky-soda, commanda Fletcher au garçon, et un gin-vermouth sec.

Le jour où ils avaient déjeuné ensemble, il avait pris du whisky-citron, se rappela Carella, mais ce soir, c'était du gin-vermouth. Bien. Plus la boisson serait forte, plus vite sa langue se délierait. Carella regarda autour de lui. L'âge des hommes variait de la trentaine naissante à la cinquantaine finissante, une petite douzaine à cette heure peu avancée, tous en élégante tenue de week-end, veste sport et pantalon de flanelle, certains portant une chemise et une cravate, d'autres une chemise et un foulard, d'autres encore un chandail à col roulé. Les femmes, moitié moins nombreuses, étaient elles aussi en tenue relativement décontractée – tailleur pantalon, jupe, chemisier ou chandail, à l'exception d'une seule créature courageuse et plutôt laide, sur son trente et un dans une robe en soie de chez Pucci. Les préliminaires, à cette heure-là, se réduisaient à des regards en coulisse et des sourires discrets ; personne ne voulait s'engager à fond avant d'avoir pu recenser toutes les possibilités.

— Qu'est-ce que vous en pensez ? demanda Fletcher.

— J'ai vu pire, répondit Carella.

— Je n'en doute pas. Mais ne serait-il pas juste de dire que vous avez vu mieux ? (Leurs consommations arrivèrent et Fletcher leva son verre pour un toast silencieux.) D'après vous, quelle sorte de gens fréquentent un établissement comme celui-ci ? demanda-t-il.

— À en juger sur les apparences, et comme il est encore très tôt...

— L'échantillon est assez représentatif, dit Fletcher.

— Je dirais que nous avons là une clientèle typique de classe moyenne désireuse d'entrer en relation avec le sexe opposé.

— Une clientèle plutôt honorable, selon vous ?

— Oh ! oui, répondit Carella. Allez dans certains endroits, et vous savez à l'instant que la moitié des gens qui vous entourent sont des voleurs. Ce n'est pas ce que je sens ici. Petits commerçants, cadres moyens, femmes divorcées ou célibataires – par exemple, il n'y a pas une seule putain dans le tas, ce qui est inhabituel pour un bar du Stem.

— Est-ce que vous reconnaissez une professionnelle au premier coup d'œil ?

— En général.

— Que diriez-vous si je vous disais que la blonde en robe de chez Pucci est une prostituée dans l'exercice de ses fonctions ?

Carella la regarda de nouveau.

— Je pense que je ne vous croirais pas.

— Pourquoi non ?

— Eh bien, pour commencer, elle est un peu trop vieille pour entrer en compétition avec les jeunesses qui arpentent les trottoirs de nos jours. Deuxièmement, elle est en grande conversation avec une jeune personne grassouillette qui est sans nul doute venue de Riverhead en quête d'un gentil petit gars avec qui elle puisse coucher et le cas échéant se marier. Et troisièmement, elle ne propose rien. Elle attend qu'un des deux ou trois types les plus âgés prenne l'initiative. Les putains n'attendent pas, Gerry. Ce sont elles qui font des offres de service. Les affaires sont les affaires, et le temps, c'est de l'argent. Elles ne peuvent pas se payer le luxe d'attendre en prenant des airs modestes. (Carella s'interrompit.) C'est vraiment une prostituée ?

— Je n'en ai pas la moindre idée, dit Fletcher. Je ne l'avais même jamais vue avant ce soir. J'essayais seulement de vous faire comprendre que les apparences sont parfois trompeuses. Buvez donc, il y a encore plusieurs endroits que je voudrais vous montrer.

Il connaissait assez bien Fletcher, pensait-il, pour se rendre compte que celui-ci essayait de lui dire quelque chose. Le mardi précédent, au déjeuner, Fletcher lui avait transmis un message et un défi : « J'ai tué ma femme, qu'est-ce que vous pouvez y faire ? » Ce soir-là, de façon similaire, il s'efforçait de transmettre quelque chose d'autre, mais Carella n'arrivait pas à

saisir exactement quoi.

Le *Fanny's* n'était qu'à vingt blocs du *Paddy's Bar & Grille*, mais c'était une autre planète. Alors que le premier bar était fréquenté par une clientèle tranquille, désireuse d'assouvir en paix ses aspirations sentimentales, le *Fanny's* était un endroit bruyant et agité, bondé d'hommes et de femmes de tous âges qui arboraient des bijoux hippies en plastique achetés dans les boutiques de Jackson Avenue. Si le *Paddy's* obtenait un sept sur l'échelle du style et de la respectabilité, le *Fanny's* méritait au mieux un quatre. Le langage qu'on y entendait rappelait à Carella celui auquel il était habitué dans la salle des inspecteurs ou dans n'importe quelle cellule de Calcutta. Une demi-douzaine de putains s'alignaient le long du bar, souffrant de la concurrence féroce d'une horde de filles en tenue moulante qui tortillaient du croupion et pointaient leurs seins sur toutes les cibles qui passaient à leur portée. Les préliminaires étaient directs et sans équivoque. Il y avait plus de mains sur des fesses que Carella ne pouvait en compter, et plus de regards lourds de sens et de soupirs ardents qu'on aurait pu le croire possible en dehors d'une chambre à coucher, plus d'invitations que Truman Capote n'en avait envoyé pour son dernier bal masqué. Comme Carella et Fletcher se frayaient un chemin en direction du bar, une brune vêtue d'une minijupe et d'un corsage transparent sans soutien-gorge dessous se planta carrément sur le chemin de Carella et lui dit :

— Quel est le mot de passe, bel inconnu ?

— Whisky-soda, répondit Carella.

— Faux, dit la fille en se rapprochant de lui.

— Qu'est-ce que c'est, alors ?

— Embrasse-moi, dit-elle.

— Une autre fois, dit-il.

— Ce n'est pas un ordre, gloussa-t-elle, c'est seulement le mot de passe.

— Bon, dit-il.

— Alors si tu veux arriver au bar, dit la fille, donne-moi le mot de passe.

— Embrasse-moi, dit-il, et il s'apprêtait à passer son chemin quand elle se jeta à son cou et lui donna un long baiser avec la langue qui le laissa pantelant.

Ce baiser lui parut durer une heure et demie, puis, les bras toujours autour de son cou, la fille rejeta la tête légèrement en arrière, lui effleura le nez avec le sien et dit :

— À tout à l'heure, bel inconnu. Il faut que j'aille quelque part.

Au bar, Carella se demanda depuis quand il n'avait pas embrassé quelqu'un d'autre que Teddy, sa femme. Tandis qu'il commandait un verre, il sentit une légère pression contre son bras, se retourna vers la gauche et s'aperçut qu'une des putains, une fille noire d'une vingtaine d'années, s'était

appuyée contre lui et lui souriait.

— Pourquoi est-ce que t'as mis si longtemps à venir ? demanda-t-elle. J'ai attendu toute la soirée.

— Quoi donc ? dit-il.

— Le bon temps que je vais te faire prendre.

— Hé ! vous avez tiré le mauvais numéro, répliqua Carella en se tournant vers Fletcher, qui avait déjà son verre de gin-vermouth à la main.

— Bienvenue au *Fanny's*, dit Fletcher en levant son verre pour porter un toast avant de le vider d'un trait et de faire signe au garçon de lui en servir un autre. Vous aurez l'occasion d'en voir pas mal, ajouta-t-il.

— Pas mal de quoi ?

— Pas mal de fesses. Et aussi d'autres choses.

Le garçon lui apporta un nouveau gin-vermouth à la vitesse de l'éclair et le posa devant lui d'un geste élégant. Fletcher leva son verre.

— J'espère que vous ne m'en voudrez pas si je bois jusqu'à ne plus savoir qui je suis, dit-il.

— Mais je vous en prie, répondit Carella.

— Contentez-vous de me flanquer dans la voiture à la fin de la nuit, et je vous en serai éternellement reconnaissant. (Fletcher leva son verre pour boire.) Je n'ai pas l'habitude d'ingurgiter une telle quantité d'alcool, reprit-il, mais je suis très préoccupé à propos de ce garçon...

— Quel garçon ? demanda vivement Carella.

— Dis donc, mon joli, intervint la putain noire, tu ne pourrais pas payer un verre à une pauvre fille ?

— Ralph Corwin, dit Fletcher. J'ai cru comprendre qu'il avait des ennuis avec son avocat, et...

— Ne sois pas aussi radin, dit la fille. Je crève de soif.

Carella se retourna pour la dévisager. Leurs regards se croisèrent et se défièrent. Le regard de la fille disait : « Qu'est-ce que t'en dis ? Tu veux ou tu veux pas ? » Le regard de Carella disait : « Ma biquette, tu vas au-devant de gros ennuis. » Ils n'échangèrent pas un mot. La fille se leva pour aller s'asseoir quatre tabourets plus loin, à côté d'un homme entre deux âges vêtu d'un pantalon à pattes d'éléphant et d'une chemise mandarine à manches bouffantes.

— Vous disiez ? demanda Carella en se retournant vers Fletcher.

— Je disais que j'aimerais bien aider Corwin d'une façon ou d'une autre.

— L'aider ?

— Oui. Est-ce que vous croyez que Rollie trouverait bizarre que je propose un bon avocat pour défendre ce garçon ?

— Il pourrait trouver ça passablement bizarre, en effet.

— Ai-je détecté une pointe de sarcasme dans votre voix ?

— Pas du tout. Voyons, je suppose que quatre-vingt-dix pour cent des hommes dont la femme s'est fait assassiner doivent trouver normal de recommander un bon avocat pour défendre l'homme accusé du meurtre. Je suis sûr que vous plaisantez.

— Mais non. Ecoutez, je sais que ce que je vais vous dire va vous choquer...

— Alors ne le dites pas.

— Si, si, je tiens à le dire. (Fletcher prit une nouvelle gorgée.) J'ai pitié de ce garçon. J'ai l'impression...

— Salut, bel inconnu.

La brune était de retour. Elle s'était installée sur le tabouret que la putain avait libéré et, passant sans façon le bras sous celui de Carella, elle demanda :

— Je t'ai manqué ?

— Atrociement, dit-il. Mais nous avons une conversation très importante, mon ami et moi, et...

— Laisse tomber ton ami, dit la fille. Je m'appelle Alice Ann, et toi ?

— Dick Nixon, dit Carella.

— Enchantée de faire ta connaissance, Dick, répondit la fille. Ça te plairait de m'embrasser encore une fois ?

— Non.

— Et pourquoi ?

— À cause de ces aphtes épouvantables que j'ai dans la bouche, dit Carella, je ne voudrais pas que vous les attrapiez.

Alice Ann le dévisagea un instant et cilla. Puis elle tendit la main vers le verre de Carella, vraisemblablement pour se rincer la bouche peut-être déjà contaminée, se rendit compte que c'était son verre à lui, infesté de microbes, se tourna aussitôt vers l'homme qui se trouvait à sa gauche, lui écarta le bras, saisit son verre et avala avec précipitation une gorgée de cet alcool antiseptique.

— Fié là ! protesta l'homme.

— T'énervé pas, coco, dit Alice Ann en descendant de son tabouret tout en lançant à Carella un regard plus torride encore que son baiser, puis se dirigea vers une galaxie de minets qui faisaient une tache de couleur dans un coin de la salle bondée.

— Vous ne le comprendrez pas, dit Fletcher, mais j'éprouve de la reconnaissance envers ce garçon. Je suis heureux qu'il l'ait tuée, et ça me ferait mal de le voir puni pour ce que je considère comme un acte de miséricorde.

— Suivez mon conseil, dit Carella. Ne suggérez pas ça à Rollie. Je ne crois pas qu'il comprendrait.

— Et vous, est-ce que vous comprenez ? demanda Fletcher.

— Pas complètement, dit Carella.

Fletcher vida son verre.

— Fichons le camp d'ici, dit-il. Sauf si vous voyez quelque chose qui vous fasse envie.

— Mais j'ai déjà tout ce dont j'ai envie, répondit Carella, qui se demanda s'il devait parler à Teddy de la brune au corsage transparent.

Le Purple Chairs[2] était un bar situé plus loin dans le centre, mal nommé selon toute apparence puisque tout y était de couleur violette sauf les chaises justement. Le plafond, les murs, le bar, les tables, les rideaux, les serviettes, les miroirs, les lumières, tout était violet. Les chaises étaient blanches.

Cette erreur était voulue.

Le Purple Chairs était un bar de lesbiennes, et la question subtile ainsi posée était la suivante : est-ce que tout le monde déraile sauf bibi ? Les chaises étaient blanches. Immaculées. Dépouillées. Candides. Virginales. Alors, pourquoi insister en les qualifiant de pourpres ? Où était la perversité, dans ce qui était ou dans la manière de le désigner ?

— Pourquoi ici ? demanda tout de suite Carella.

— Pourquoi pas ? répondit Fletcher. Je vous montre certains des endroits les plus courus de la ville.

Carella doutait fort que ce fût là l'un des endroits les plus courus de la ville. Il était un peu plus de onze heures et la clientèle était clairsemée, uniquement composée de femmes – de femmes qui bavardaient, de femmes qui souriaient, de femmes qui dansaient au son du juke-box de femmes qui se caressaient, de femmes qui s'embrassaient. Comme Carella et Fletcher se dirigeaient vers le bar, tenu par une rousse aux manches de chemise relevées sur ses avant-bras puissants, un brouhaha hostile sembla converger sur eux comme le faisceau d'un rayon de la mort. La serveuse le traduisit.

— Vous faites du tourisme ? demanda-t-elle.

— Nous nous documentons, c'est tout, répondit Fletcher.

— Essayez la bibliothèque municipale.

— Elle est fermée.

— Peut-être que vous ne pigez pas mon message.

— Qu'est-ce que c'est, votre message ?

— Est-ce que quelqu'un vous embête, vous ? demanda la serveuse.

— Non.

— Alors cessez de nous embêter, nous. On n'a pas besoin de vous ici, et on ne veut pas de vous ici. Si vous avez envie de voir des monstres, allez au cirque.

La serveuse se détourna et s'approcha d'un pas vif d'une femme installée à l'autre bout du bar.

— Je crois qu'on nous a invités à partir, dit Carella.

— On ne nous a certes pas invités à rester, dit Fletcher. Vous avez bien regardé ?

— Ce n'est pas la première fois que j'entre dans une boîte de gouines.

— Vraiment ? Eh bien, ma première expérience date de septembre. Ça vaut le coup d'œil, dit-il en se dirigeant d'une démarche hésitante vers la porte d'entrée violette.

L'air froid de décembre eut un effet désastreux sur Fletcher, avec tous les gin-vermouth qu'il avait avalés, et lorsqu'ils arrivèrent à un bar nommé le *Quigley's Rest*, tout à côté de Skid Row, il trébuchait à chaque pas, complètement ivre, et devait s'accrocher au bras de Carella pour ne pas tomber. Carella suggéra qu'il était peut-être temps de rentrer, mais Fletcher répondit qu'il voulait emmener Carella partout, partout, et il le fit entrer dans une de ces boîtes dont Carella avait parlé au début de la soirée, où il sut à l'instant qu'il mettait les pieds dans un repaire de truands, et se réjouit aussitôt de sentir le poids de son .38 contre sa hanche. Le sol du *Quigley's Rest* était couvert de sciure, la lumière était tamisée ; à minuit moins vingt, la salle était bondée de gens qui s'étaient sans aucun doute levés à dix heures du soir et qui tiendraient jusqu'au lendemain matin dix heures. Dans leur apparence, très peu de choses les distinguaient des clients du premier bar dans lequel Carella et Fletcher étaient entrés. Ils étaient habillés de la même façon, ils parlaient de la même voix modulée avec soin, ils n'étaient ni aussi bruyants que la clientèle du *Fanny's*, ni aussi discrets que celle du *Purple Chairs*. Mais, de même qu'en eaux troubles on peut distinguer tout de suite un requin qui file comme une flèche d'un dauphin tout aussi rapide, on pouvait identifier sur-le-champ les clients du *Quigley's* comme terriblement dangereux. Carella n'était pas sûr que Fletcher le sentît avec autant d'acuité que lui. Il savait seulement qu'il n'avait aucune envie de s'attarder ici, surtout en compagnie de Fletcher saoul comme il l'était.

Les ennuis commencèrent presque tout de suite.

Quand Fletcher se fraya un chemin à coups de coude pour s'installer au bar, un jeune type au visage en lame de couteau, en complet bleu marine et cravate à fleurs plus adaptée au mois d'avril qu'au mois de décembre, se tourna vers lui d'un mouvement brusque en disant :

— Fais gaffe.

Il avait tout juste chuchoté ces mots, mais la mise en garde semblait encore planer dans l'air et, avant que Fletcher ait pu réagir ou répondre, le

jeune type lui appuya le plat de la main sur l'épaule avec une telle force qu'il l'envoya au tapis. Fletcher le regarda en clignant des yeux et entreprit de se relever en titubant. Le jeune type lui flanqua un brusque coup de pied en pleine poitrine, coup de pied à plat qui était moins puissant que la poussée du plat de la main, mais qui eut le même effet. Fletcher retomba en arrière, et cette fois sa tête heurta durement le sol recouvert de sciure. Le jeune type se pencha dans l'intention de lui assener un autre coup de pied, visant cette fois la tête.

— Ça suffit, dit Carella.

Le jeune type hésita. Toujours en appui sur un pied, l'autre légèrement en retrait et prêt à partir, il regarda Carella et demanda :

— Qu'est-ce qui suffit ?

Il souriait. Il paraissait ravi de l'occasion de s'en prendre à quelqu'un d'autre. Il se tourna alors carrément vers Carella, le poids du corps cette fois bien réparti sur les deux pieds, les poings serrés.

— Tu as dit quelque chose ? demanda-t-il, toujours souriant.

— Ecrase, fiston, répliqua Carella en se penchant pour aider Fletcher à se relever.

Il était préparé à ce qui allait suivre et ne fut donc pas surpris. Le seul surpris fut le jeune type, qui expédia son poing droit sur Carella penché en avant et se retrouva soudain en train de faire un vol plané par-dessus la tête de Carella pour aller atterrir le dos dans la sciure. Il fit alors ce qu'il avait toujours fait d'instinct depuis l'âge de douze ans. Il chercha son couteau dans la poche de son pantalon. Carella n'attendit pas que le couteau ait jailli de la poche. Rapide et précis, il décocha au type un coup de pied dans le bas-ventre. Puis il se retourna vers le bar, où un autre jeune type semblait prêt à entrer dans la danse, et lui dit d'une voix très calme :

— Je suis inspecteur de police. Laisse tomber, d'accord ?

Le deuxième jeune type se calma en moins de deux. Un grand silence régnait à présent. Le dos tourné au bar, et tout en espérant que le barman n'allait pas l'assommer d'un coup de matraque ou de bouteille, ou des deux, Carella empoigna Fletcher sous les aisselles et le remit sur pied.

— Ça va ? s'enquit-il.

— Oui, très bien, dit Fletcher.

— Venez.

Il entraîna Fletcher vers la porte en marchant aussi vite que possible. Il savait très bien que, dans un endroit comme celui-là, son insigne de policier ne le protégeait guère et tout ce qu'il voulait, c'était filer en vitesse. Une fois dehors, tandis qu'ils se dirigeaient vers la voiture, il pria le ciel qu'ils ne se fassent pas assommer avant de l'avoir atteinte.

Au moment même où ils montaient dans la voiture, une demi-douzaine de

types sortirent du bar.

— Verrouillez la portière ! cria Carella, qui tourna la clé de contact et écrasa la pédale d'accélérateur, et la voiture s'éloigna du trottoir dans un crissement de pneus.

Il ne ralentit que lorsqu'ils furent à un kilomètre du *Quigley's*, quand il fut certain qu'on ne les suivait pas.

— C'était très bien, dit Fletcher.

— Oui, très bien, vraiment, dit Carella.

— Je suis plein d'admiration. J'admire un homme capable de faire ça, dit Fletcher.

— Mais merde, pourquoi avez-vous choisi un coupe-gorge pareil ? demanda Carella.

— Je voulais vous emmener partout, dit Fletcher.

Puis il appuya sa tête contre le dossier de la banquette et s'endormit comme une masse.

Le lundi matin de bonne heure, Kling, qui était de repos, appela Cindy Forrest. Il n'était que sept heures et demie, mais il connaissait les heures auxquelles elle se couchait et se levait aussi bien que les siennes propres, et comme son téléphone mural était à côté du frigidaire, et qu'elle devait être en train de préparer son petit déjeuner, il ne fut pas surpris qu'elle réponde à la seconde sonnerie.

— Allô ! dit-elle.

Elle semblait pressée, le souffle un peu court. Comme elle ne s'accordait jamais qu'une demi-heure avant de partir chaque matin, elle courait de sa chambre à la cuisine, de la cuisine à la salle de bains, de nouveau à la chambre, pour se ruer enfin vers l'ascenseur, l'air miraculeusement nette, reposée et prête à se mesurer au monde. Il l'imaginait à présent debout à côté du téléphone de la cuisine, seulement partiellement vêtue, et il sentit une petite poussée de désir.

— Salut, Cindy, dit-il. C'est moi.

— Ah ! salut, Bert, dit-elle. Tu peux ne pas quitter une minute ? Le café est sur le point de bouillir. (Il attendit. Dans la minute promise, elle était de retour.) C'est bon, dit-elle. J'ai essayé de te joindre l'autre soir.

— Oui, je sais. C'est pour ça que je te rappelle.

— Bon, bon, dit-elle. (Il y eut un long silence.) J'essaie de me rappeler pourquoi je t'avais appelé. Ah ! oui, j'ai retrouvé une chemise à toi dans la commode, et je voulais savoir ce que je devais en faire. Alors j'ai appelé chez toi, et il n'y avait personne, si bien que je me suis dit que tu devais être de service de nuit, et j'ai essayé à la salle des inspecteurs, mais Steve m'a dit que tu n'y étais pas. Alors j'ai décidé de l'emballer et de te l'envoyer par la poste. J'ai déjà indiqué l'adresse et tout.

Il y eut un nouveau silence.

— Alors je crois que je vais la déposer à la poste en allant au bureau ce matin, dit Cindy.

— D'accord, dit Kling.

— Si c'est ce que tu veux que je fasse, dit Cindy.

— Eh bien, et toi, qu'est-ce que tu préférerais ?

— Elle est déjà emballée et tout, alors je crois que c'est ce que je vais faire.

— Ce serait beaucoup de tracas de la déballer, je pense, dit Kling.

— Pourquoi est-ce que je voudrais la déballer ?

— Je ne sais pas. Pourquoi as-tu appelé samedi soir ?

— Pour te demander ce que je devais faire de cette chemise.

— Quelles possibilités est-ce que tu avais en tête ?

— Quand ? Samedi soir ?

— Oui, dit Kling. Quand tu as appelé.

— Eh bien, il y avait plusieurs possibilités, je pense. Tu aurais pu passer ici prendre ta chemise, ou j'aurais pu te la déposer chez toi ou au bureau, ou nous aurions pu prendre un verre ensemble ou quelque chose, et à ce moment-là...

— Je ne savais pas que c'était possible.

— Quoi donc ?

— De prendre un verre ensemble. Ou quoi que ce soit d'autre, en fait.

— Eh bien, c'est purement théorique, maintenant, n'est-ce pas ? Tu n'étais pas chez toi quand j'ai appelé, et tu n'étais pas non plus à ton travail, alors j'ai emballé cette fameuse chemise et je vais te la poster ce matin.

— Qu'est-ce qui t'irrite ?

— Qui est irrité ? dit Cindy.

— Tu as l'air irritée.

— Il faut que je sois partie dans vingt minutes, et je n'ai toujours pas pris mon café.

— On ne voudrait pas que tu sois en retard à l'hôpital, dit Kling. Ça pourrait contrarier ton ami le Dr Freud.

— Ah ! ah ! dit Cindy d'un ton sec.

— Comment va-t-il, d'ailleurs ?

— Il va bien, merci.

— Bon.

— Bert ?

— Oui, Cindy ?

— Non, rien.

— Qu'y a-t-il ?

— Rien. Je vais mettre cette chemise à la poste. Je l'ai lavée et repassée, j'espère qu'elle ne va pas se perdre.

— J'espère que non.

— Au revoir, Bert, dit-elle, et elle raccrocha.

Bert raccrocha également, soupira et passa dans la cuisine. Pour le petit déjeuner, il prit du jus de raisin, du café et deux tranches de pain grillé, puis il retourna dans sa chambre et composa le numéro de Nora Simonov.

Lorsqu'il lui demanda si elle aurait aimé déjeuner avec lui, elle refusa poliment en expliquant qu'elle avait rendez-vous avec un directeur artistique. Craignant de se faire éconduire aussi pour un dîner, il lui demanda en manière de compromis si elle voulait bien prendre un pot avec lui vers cinq heures, cinq heures et demie. À sa grande surprise, elle lui répondit qu'elle en serait ravie et ils convinrent de se retrouver à *L'Oasis*, bar à cocktails tranquille d'un des plus vieux hôtels de la ville, du côté ouest de Grover Park. Kling alla dans la salle de bains se brosser les dents.

Le 434, 16^e Rue Nord était un immeuble en pierre brune situé dans le territoire du district, entre Ainsley Avenue et Culver. Meyer et Carella trouvèrent le nom de L. Kantor sur l'une des boîtes aux lettres de l'entrée, poussèrent la porte intérieure du vestibule, qui n'était pas fermée à clé, et montèrent au quatrième étage sans sonner du rez-de-chaussée. Ils avaient essayé d'appeler le numéro noté dans le carnet d'adresses de Sarah, mais la Compagnie du Téléphone leur avait dit que la ligne était en dérangement. Était-ce la vérité ou pas, c'était un intéressant sujet de débat.

« Le Téléphoné Blues » était une complainte que la plupart des habitants de la ville savaient encore chanter, et par les temps qui couraient il devenait de plus en plus difficile de savoir si un téléphone était occupé, en dérangement, débranché ou volé dans la nuit par une bande internationale de voleurs de téléphones. L'automatique était une invention brillante, sauf qu'après avoir composé lui-même les chiffres nécessaires pour passer un coup de fil, celui qui appelait se faisait le plus souvent accueillir par : a) un silence ; b) un message enregistré ; e) une tonalité, ou d) une série de bruits bizarres. Après avoir tenté de composer le même numéro trois ou quatre fois, celui qui appelait se trouvait inévitablement réduit à traiter avec une ou plusieurs opératrices (qui avaient toutes l'air de suivre un programme destiné à ceux qui obtiennent moins de 48 aux tests d'intelligence Stanford-Binet) et parfois enfin avec la personne qu'il appelait. À de trop nombreuses occasions, Carella avait observé quelqu'un qui tentait désespérément de joindre un médecin, la police ou les pompiers. La police avait un numéro d'appel d'urgence – mais à quoi diable servait ce numéro s'il était impossible de trouver un téléphone en état de marche ? Telles étaient les pensées de Carella tandis qu'il montait les quatre volées de marches jusqu'à l'appartement de Lou Kantor, le troisième homme de la liste du carnet de Sarah.

Meyer frappa à la porte. Les deux hommes attendirent. Il frappa de nouveau.

— Oui ? dit une voix de femme. Qui est là ?

— Police, répondit Meyer.

Il y eut un court silence, puis la femme dit :

— Un petit instant, s'il vous plaît.

— Tu crois qu'il est là ? chuchota Meyer.

Carella haussa les épaules. Ils entendirent des pas s'approcher de la porte. La femme demanda à travers la porte fermée :

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— Nous cherchons Lou Kantor, dit Meyer.

— Pourquoi ?

— Simple enquête de routine, répondit Meyer.

La porte s'entrebâilla, retenue par une chaîne de sûreté.

— Montrez-moi votre insigne, dit la femme.

Les citoyens de cette bonne ville ne savaient peut-être pas grand-chose, mais ils savaient en tout cas qu'il fallait toujours demander à un flic de montrer son insigne, sinon il pouvait se révéler être un voleur, un violeur ou un meurtrier, et alors on était dans de beaux draps. Meyer montra son insigne. La femme le regarda à travers l'étroite ouverture, puis referma la porte, ôta la chaîne et ouvrit grande la porte.

— Entrez, dit-elle.

Ils pénétrèrent dans l'appartement tandis que la femme refermait la porte à clé derrière eux. Ils se trouvaient dans une petite cuisine bien propre. Par une ouverture sans porte, ils pouvaient voir la pièce attenante, le salon de toute évidence, avec deux fauteuils, un canapé, un lampadaire et une télévision. La femme avait dans les trente-cinq ans, mesurait un mètre soixante-dix. Elle était solidement charpentée avec un visage carré encadré de cheveux noirs coupés court, des yeux bleus et suspicieux. Elle portait un peignoir de bain par-dessus un pyjama et elle était pieds nus. Elle attendit en regardant les deux hommes tour à tour.

— Est-ce qu'il est là ? demanda Meyer.

— Qui ça ?

— M^r Kantor.

La femme les dévisagea, déconcertée. Ses yeux bleus s'éclairèrent soudain. Un fin sourire apparut sur ses lèvres.

— Je suis Lou Kantor, dit-elle. Louise Kantor. Que puis-je faire pour vous ?

— Ah ! dit Meyer en la regardant avec attention.

— Que puis-je faire pour vous ? répéta Lou.

Son sourire s'était envolé. Elle fronçait de nouveau les sourcils.

Carella sortit la photographie de son porte-cartes et la lui tendit.

— Connaissez-vous cette femme ? demanda-t-il.

— Oui, dit Lou.

— Connaissez-vous son nom ?

— Oui, répondit Lou d'un ton las. C'est Sadie Collins. Qu'est-ce qui lui arrive ?

Carella décida de jouer cartes sur table.

— Elle s'est fait assassiner.

— Hmm, dit Lou en lui rendant la photographie. Je m'en doutais.

— Qu'est-ce qui vous a fait penser ça ?

— J'ai vu son portrait dans le journal la semaine dernière. Ou du moins le portrait d'une femme qui lui ressemblait fichtrement. Le nom était différent, et je me suis dit : « Non, ça ne peut pas être elle », mais bon sang, il y avait sa photo qui me regardait, c'était forcément elle. (Lou haussa les épaules et se dirigea vers la cuisinière.) Vous voulez du café ? demanda-t-elle. Je peux en faire, si vous voulez.

— Non, merci, dit Carella. Est-ce que vous la connaissiez bien. Miss Kantor ?

Lou haussa de nouveau les épaules.

— Je ne l'ai connue que très peu de temps. J'ai fait sa connaissance en septembre, je crois. Après ça, je l'ai vue trois ou quatre fois.

— Où l'aviez-vous rencontrée ? demanda Carella.

— Dans un bar qui s'appelle le *Purple Chairs*, répondit Lou. C'est vrai, ajouta-t-elle aussitôt, j'en suis une.

— Personne n'a posé la question, dit Carella.

— Ce sont vos yeux qui l'ont posée.

— Et Sadie Collins ?

— Et quoi, Sadie Collins ? Dites-le, inspecteur, je n'ai pas l'intention de vous aider.

— Pourquoi ?

— En particulier parce que je n'aime pas me faire harceler.

— Personne ne vous harcèle. Vous pratiquez votre religion et je pratique la mienne. Nous sommes ici pour parler d'une morte.

— Eh bien, parlez-en, crachez le morceau. Qu'est-ce que vous voulez savoir ? Était-elle hétéro ? Tout le monde est hétéro jusqu'au jour où il cesse d'être hétéro, pas vrai ? Elle avait envie d'apprendre. Je lui ai appris.

— Est-ce que vous saviez qu'elle était mariée ?

— Je le savais. Et alors ?

— C'est elle qui vous l'a dit ?

— C'est elle qui me l'a dit. Elle a éclaté en sanglots, un soir, et elle a pleuré dans mes bras toute la nuit. Je savais qu'elle était mariée.

— Qu'est-ce qu'elle a dit à propos de son mari ?

— Rien qui m'ait surprise.

— Quoi, exactement ?

— Elle a dit qu'il avait une autre femme. Elle a dit qu'il filait la rejoindre tous les week-ends et disait à la petite Sadie qu'il partait en voyage d'affaires. Et ça tous les week-ends, bon sang, vous vous rendez compte ?

— Depuis combien de temps ça durait ?

— Qui sait ? Elle s'en est aperçue juste avant Noël l'année dernière.

— Combien de fois disiez-vous que vous l'aviez vue ?

— Trois ou quatre fois. Quand il n'était pas là, elle venait passer le week-end ici. La monnaie de sa pièce.

— Qu'est-ce que vous pensez de ça ? demanda Carella en lui tendant le carnet de Sarah ouvert à la page mémorandum.

— Je ne connais aucun de ces gens-là, dit Lou.

— Les initiales sous votre nom, dit Carella.

— Hmm. Eh bien, quoi ?

— P.C. et P.G. Vous avez une idée ?

— Eh bien, pour P.C., c'est évident, non ?

— Evident ? dit Carella.

— Bien sûr. J'ai fait sa connaissance au *Purple Chairs*, dit Lou. Qu'est-ce que ça pourrait vouloir dire d'autre ?

Carella se sentit soudain complètement idiot.

— Evidemment, dit-il, qu'est-ce que ça pourrait vouloir dire d'autre ?

— Et les autres initiales ? demanda Meyer.

— Pas la moindre idée, dit Lou en leur rendant le carnet. Vous en avez terminé avec moi ?

— Oui, merci beaucoup, dit Carella.

— Elle me manque, dit Lou tout à coup. Elle avait un tempérament d'enfer.

Andrew Hart

1120, Hall Avenue

622-8400

(P.B.G.) (P.G.)

Michael Thornton

371, South Lindner Avenue

881-9371

(S.)

Lon Kantor

434, 16^e Rue Nord

F27-2346

(P.C.) (P.G.)

Percer un code, c'est comme apprendre à faire du patin à roulettes ; une fois qu'on sait, c'est facile. Avec un peu d'aide de la part de Gerald Fletcher, qui lui avait offert une visite guidée la veille au soir, et avec l'aide considérable de Lou Kantor, qui lui avait généreusement livré la clé, Carella

put de nouveau étudier la liste trouvée dans le carnet de Sarah et percer le code à jour. Enfin, presque à jour.

Sal Decotto

831, Grove Avenue

Fa 5-3287

(F.) (P.G.)

Richard Fenner

110, Henderson Avenue

593-6648

(Q.R.) (P.G.)

La veille au soir, Fletcher, suivant une progression géographique plutôt que chronologique, l'avait emmené au *Paddy's Bar & Grille* (P.B.G.), au *Fanny's* (F.), au *Purple Chairs* (P.C.) et au *Quigley's Rest* (Q.R.) Pour une raison quelconque, peut-être en vue d'éviter toute répétition, Sarah Fletcher avait estimé nécessaire de faire une liste codée des endroits où elle avait rencontré ses compagnons de lit successifs. À présent qu'il savait faire du patin à roulettes, Carella trouvait évident que le S. inscrit sous le numéro de téléphone de Michael Thornton n'indiquait rien de plus que *Le Saloon*, où Thornton avait avoué avoir connu Sarah. Gerald Fletcher n'y avait pas emmené Carella la veille au soir, mais peut-être cet établissement faisait-il

partie de son itinéraire, et avait-il sauté cette étape à cause de son état d'ivresse avancée et de la rixe du *Quigley's Rest*.

Mais que diable pouvait bien signifier P.G. ?

Selon la modeste estimation de Carella lui-même, il était allé dans plus de bars au cours des dernières vingt-quatre heures qu'au cours des vingt-quatre dernières années. Il décida néanmoins de se rendre au *Saloon* ce soir-là. Si l'on ne pose pas de questions, on n'apprend jamais rien, et il y a des impondérables, même dans le patin à roulettes.

Trois violonistes allaient de table en table en jouant un pot-pourri d'*Ebb Tide*, de *Stranger in the night* et de *Where or When*, mais aucune de ces mélodies ne semblait émouvoir Nora autant que *Something* la dernière fois. De faux palmiers en pots laissaient pendre leurs palmes de plastique tandis qu'une petite fontaine qui justifiait le nom de l'établissement jaillissait devant un décor peint de dunes et de ciel.

— Je suis bien contente que vous ayez appelé, dit Nora. Je déteste rentrer directement à la maison après une journée de travail. L'appartement paraît toujours si vide. Et mon rendez-vous d'aujourd'hui a été un désastre. Le directeur artistique est un type qui a commencé comme magasinier il y a quarante ans, et qui a pris des cours par correspondance dans une de ces écoles qui font de la réclame sur les pochettes d'allumettes. Et il a eu le culot de me dire, à moi, ce qui n'allait pas dans la main de la fille. (Elle leva les yeux de son verre et dit en guise d'explication :) C'était le dessin d'une jeune fille qui se passe la main sur la joue comme pour écarter une mèche de cheveux.

— Je vois, dit Kling.

— Et vous, est-ce que vous avez parfois affaire à ce genre de truc ? demanda-t-elle.

— Quelquefois.

— En tout cas, je suis contente que vous ayez appelé. Il n'y a rien de tel que de prendre un verre après une séance avec un abruti.

— Et le convive ?

— Comment ?

— Je suis content que le verre vous fasse plaisir...

— Oh ! arrêtez, dit Nora. Vous savez très bien que le convive me plaît.

— Depuis quand ?

— Depuis toujours. Alors ça suffit comme ça.

— Est-ce que je peux vous poser une question ?

— Bien sûr.

— Pourquoi êtes-vous ici avec moi, plutôt qu'avec votre petit ami ?

— Eh bien, dit Nora en se détournant pour se préparer à mentir, comme je vous l'ai dit... oh ! regardez, les violonistes s'approchent de nous. Pensez à un morceau à leur demander, vite !

— Demandez-leur de jouer *Something*, dit Kling, et Nora se retourna aussitôt vers lui, le regard étincelant.

— Ce n'est pas drôle, Bert, dit-elle.

— Parlez-moi de votre petit ami.

— Il n'y a rien à en dire. Il est médecin et il passe beaucoup de temps à son cabinet et à l'hôpital. Résultat, il n'est pas toujours libre quand je le voudrais, et je trouve par conséquent parfaitement normal de prendre un verre avec vous. En fait, si vous ne cherchiez pas tout le temps à faire le malin, en me disant que je devrais demander *Something* alors que vous savez que cette chanson a un sens particulier pour moi, vous feriez mieux de m'inviter à dîner avec vous, et il ne serait pas impossible que j'accepte.

— Vous aimeriez dîner avec moi ? demanda Kling, sidéré.

— Oui, répondit Nora.

— Ce petit ami, il n'existe pas, n'est-ce pas ? dit-il.

— Ne commettez pas cette erreur, Bert. Il existe bel et bien, et je l'aime. Et je vais l'épouser dès que...

Elle s'interrompt soudain et détourna de nouveau les yeux.

— Dès que quoi ? demanda Kling.

— Voici les violonistes, dit Nora.

Une tempête de neige avait éclaté au-dessus de la mer, mais une autre approchait, et il semblait cette fois que la météo avait vu juste. Quand Carella remonta la rue en direction du *Saloon*, les premiers flocons n'avaient pas encore commencé à tomber, mais la neige était dans l'air, on la humait, on la sentait, et le lendemain matin la ville tout entière ne serait plus qu'une steppe glacée. Carella n'aimait pas particulièrement la neige. Il avait eu une brève idylle avec elle, oh ! quelques années auparavant, quand des voyous pyromanes avaient tenté de le faire griller (parlez-moi de Dick Tracy !) et qu'il s'était roulé dans un tas de neige pour éteindre les flammes. Mais combien de temps dure une histoire d'amour ? Pas longtemps. La désaffection de Carella s'était manifestée dès le lendemain, quand il s'était remis à neiger et qu'il avait recommencé à glisser, à déraiper et à patiner, tout comme dix millions d'autres habitants de la ville victimes de l'hiver. Pour l'heure, il leva la tête pour observer le ciel, fit la grimace et pénétra dans le bar.

Le *Saloon* n'était rien d'autre qu'un saloon.

Un comptoir constellé de brûlures de cigarettes derrière lequel courait une longue glace fêlée et piquée. Des box en bois aux sièges garnis de coussins en patchwork de cuir. Des rapiers de bretzels et de chips. Un juke-box qui

crépitait et crachait, de la musique rock qui criait et vociférait, l'odeur de corps en sueur et de vêtements saturés de sueur, le brouhaha assourdissant de voix trop nombreuses parlant trop fort. Il accrocha son pardessus au portemanteau fatigué placé près du distributeur de cigarettes, se trouva un endroit relativement calme à une extrémité du bar et commanda une bière. Etant donné l'activité frénétique qui régnait dans la salle et derrière le comptoir, il savait qu'il lui faudrait un certain temps avant de pouvoir converser avec le barman. En fait, il ne réussit pas à lui parler avant onze heures et demie, heure à laquelle le besoin de boire des clients avait cédé le pas à un besoin plus sérieux, celui de se caser.

— Ils arrivent à n'importe quelle heure de la nuit, dit le barman, et tous à la recherche de la même chose. Fébriles. Vous savez ce que ce mot veut dire ? Fébrile ? Voilà l'ambiance qu'il y a ici.

— Oui, trépidante, en quelque sorte, dit Carella.

— Trépidante ? C'est tout à fait le mot. Trépidant. Pour les hommes comme pour les femmes. Les hommes surtout. Les femmes viennent pour la même chose, vous comprenez ? Mais il faut beaucoup plus de détermination à une femme pour entrer seule dans un bar, même si c'est une boîte comme celle-ci, où les gens viennent uniquement pour en rencontrer d'autres, vous comprenez ? Détermination. Vous savez ce que ce mot veut dire ? Détermination ?

— Ouais, dit Carella en hochant la tête.

— Vous, par exemple, reprit le barman. Vous êtes ici pour rencontrer une fille, je me trompe ?

— Je suis surtout ici pour prendre quelques bières et me détendre, dit Carella.

— Vous détendre ? Avec une musique pareille ? C'est comme si vous aviez essayé de vous détendre sur le champ de bataille pendant la Seconde Guerre mondiale. Vous avez fait la Seconde Guerre mondiale ?

— Oui, je l'ai faite, répondit Carella.

— Ça, c'était une guerre, dit le barman. Les guerres qu'on a aujourd'hui, c'est de la gnognote. Mais la Seconde Guerre mondiale ? (Il eut un sourire attendri de connaisseur.) Ça, c'était une guerre triomphale. Vous savez ce que ce mot veut dire ? Triomphal ?

— Ouais, dit Carella.

— Excusez-moi, j'ai un client à l'autre bout, dit le barman avant de s'éloigner.

Carella se mit à siroter sa bière. Par la baie vitrée donnant sur la rue, il vit que les premiers flocons s'étaient mis à tomber. Formidable ! pensa-t-il, et il consulta sa montre.

Le barman prépara et servit la consommation, puis revint.

— Qu'est-ce que vous avez fait pendant la guerre ? demanda-t-il.

— J'ai surtout tiré au flanc, répondit Carella en souriant.

— Non, sérieusement. Soyez sérieux.

— J'étais dans l'infanterie, dit Carella.

— Comme tout le monde, quoi. Vous êtes allé en Europe ?

— Oui.

— Où ça ?

— En Italie.

— Vous avez vu le feu ?

— Un peu, dit Carella. Ecoutez... pour en revenir à l'idée de rencontrer quelqu'un...

— Ici, c'est toujours à ça qu'on en revient.

— Il y a en effet quelqu'un que j'espérais voir.

— Qui ? demanda le barman.

— Une certaine Sadie Collins.

— Ah ! oui, dit le barman en hochant la tête.

— Est-ce que vous la connaissez ?

— Ouais.

— Est-ce que vous l'avez vue dans le coin ces temps-ci ?

— Non. Il y a un moment, elle venait souvent, mais je ne l'ai pas vue depuis des mois. Qu'est-ce que vous voulez fricoter avec une fille comme ça ?

— Pourquoi ? Qu'est-ce qu'elle a de spécial ?

— Vous voulez que je vous dise une chose ? dit le barman. Au début, je l'ai prise pour une pute. J'ai failli la flanquer dehors. Le patron n'aime pas voir les putains traîner par ici.

— Qu'est-ce qui vous a fait croire que c'était une pute ?

— Aguicheuse. Vous savez ce que ce mot veut dire ? Aguicheuse ? Elle venait ici décolletée jusqu'ici et ras jusque-là, ce qui est un peu beaucoup, même comparé à certains trucs qu'elles portent de nos jours. Elle était prête à l'action, vous comprenez ? Elle exhibait tout ce qu'elle avait.

— Eh bien, la plupart des femmes essaient de...

— Non, non, ce n'était pas comme la plupart des femmes, ne me parlez pas de la plupart des femmes. Elle s'amenait ici, choisissait le type qu'elle voulait et se jetait à sa tête comme si la fin du monde était prévue pour minuit. Professionnelle, exactement comme une putain, sauf qu'elle ne faisait pas payer. Elle savait exactement ce qu'elle voulait et elle fonçait dessus, vlan ! Et je savais toujours exactement avec qui elle allait finir la nuit, et avant qu'elle le sache elle-même.

— Comment pouviez-vous le savoir ?

— Toujours le même type d'homme.

— Quel genre ?

— Avant tout, des costauds. Vous n'auriez pas la moindre chance avec elle, vous avez du bol qu'elle ne soit pas là. Ce n'est pas que vous ne soyez pas costaud, ne me faites pas dire ce que je n'ai pas dit. Mais Sadie les aimait gigantesques. Vous savez ce que ce mot veut dire ? Gigantesque ? C'était ça, le type de Sadie. Gigantesques et méchants. Je n'avais qu'à jeter un coup d'œil dans la salle pour repérer le salopard le plus costaud, celui qui avait l'air le plus mauvais, et c'était avec lui que Sadie partait. Vous voulez que je vous dise une chose ?

— Laquelle ?

— Je suis content qu'elle ne vienne plus ici. Elle me rendait nerveux. Il y avait quelque chose chez elle... je ne sais pas. (Le barman secoua la tête.) Comme si elle était compulsive. Vous savez ce que ce mot veut dire ? Compulsive ?

Il avait laissé Nora devant sa porte, où elle lui avait donné la poignée de main habituelle en prononçant la phrase désormais familière : « Merci, j'ai passé une très bonne soirée », et il descendait à présent par l'ascenseur en se demandant ce qu'il allait faire ensuite. Il ne croyait pas à l'existence de son petit ami le médecin (il semblait qu'il avait pas mal d'ennuis, ces derniers temps, avec les filles et leurs foutus petits amis médecins), mais il admettait toutefois qu'il y avait quelqu'un dans sa vie, un homme en chair et en os dont Nora, pour une raison incompréhensible, avait décidé de ne pas révéler l'identité. Kling n'appréciait pas cette rivalité avec un inconnu. Il se demanda si un pilonnage n'était pas à l'ordre du jour, coup de téléphone quand il serait de retour chez lui, nouvel appel le lendemain matin, une douzaine de roses, un télégramme, une autre douzaine d'appels, une autre douzaine de roses, tout l'attirail puéril habituel destiné à convaincre une femme que quelqu'un, quelque part, était fou amoureux d'elle.

Il se demanda s'il était fou amoureux d'elle.

Il estima que non.

Alors pourquoi se donnait-il tant de mal ? Il se rappela avoir lu quelque part que quand un homme et une femme divorçaient, c'était en général l'homme qui se remariait le premier. Il se dit que ce qu'il avait vécu avec Cindy était un mariage, d'une certaine manière, et que cette rupture soudaine... enfin, il était ridicule d'en parler comme d'un mariage. Mais il se dit qu'on pouvait considérer cette rupture (et il semblait bien qu'elle fût définitive) comme un divorce, d'une certaine manière. Dans ce cas, ses avances pressantes à Nora faisaient simplement partie de la réaction normale, et...

Et merde, se dit-il. Collez-vous avec une psychologue, et au bout d'un

certain temps vous parlerez comme un psychologue.

Il quitta la cabine, traversa d'un pas vif le vestibule et sortit de l'immeuble au milieu d'une aveuglante tempête de neige. Quand le taxi les avait déposés, dix minutes plus tôt, elle n'était pas aussi forte. La neige tombait à présent à gros flocons, et le vent en faisait des tourbillons furieux qui lui fouettaient le visage et s'envolaient, infatigablement, incessamment. Il enfonça la tête dans les épaules et se mit à avancer en direction de l'avenue éclairée au bout du bloc, les mains dans les poches. Il était sur le point de décider qu'il n'essaierait pas de revoir Nora Simonov, qu'il ne la rappellerait même pas, lorsque trois hommes surgirent d'un porche, lui barrant le passage.

Il leva les yeux trop tard.

Un poing émergea de la neige tourbillonnante et le frappa en pleine figure. Il recula en trébuchant, les mains toujours dans les poches. Deux des hommes le saisirent par-derrière et l'empoignèrent chacun par un bras, et ses mains étaient toujours prisonnières de ses poches. Celui qui lui faisait face lui donna un deuxième coup de poing dans la figure. Il eut la tête projetée en arrière. Il sentit du sang lui gicler du nez.

— Fiche la paix à Nora, chuchota l'homme avant de se mettre à bourrer de coups de poing le ventre et l'estomac de Kling, inlassablement, tandis que Kling se débattait pour essayer de se libérer les bras et les mains.

Ses forces l'abandonnaient, sa résistance faiblissait, il commençait à s'affaïsser entre les deux hommes qui lui maintenaient les bras par-derrière, et l'autre continuait à lui donner des coups secs et courts, jusqu'au moment où Kling eut envie de hurler, puis n'eut plus qu'un désir, mourir, puis se sentit glisser avec soulagement dans l'inconscience, et il ne sut jamais à quel moment ils le lâchèrent enfin et le laissèrent tomber la tête la première dans la neige blanche, en sang.

— Parfait, dit Byrnes, j'ai un flic à l'hôpital, qu'est-ce qui s'est passé, nom de Dieu ?

Le soleil de ce mardi matin s'engouffrait par la fenêtre du lieutenant. La tempête avait pris fin, les chasse-neige étaient passés et des banquettes de neige bordaient les rues, entassées sur les trottoirs. On était quatre jours avant Noël, la température était au-dessous de zéro et, à moins que la poussière noire de la ville n'ait le dessus, le 25 serait blanc.

Arthur Brown était noir. Un mètre quatre-vingt-dix, cent dix kilos, avec la solide charpente et les muscles puissants d'un boxeur poids lourd, il se tenait devant le bureau du lieutenant, les yeux plissés à cause du soleil.

— Je croyais que tu filais Fletcher, dit Byrnes.

— C'est ce que je faisais, répondit Brown.

— Très bien. Fletcher et cette fille habitent dans le même immeuble. C'est en sortant de ce satané immeuble que Kling s'est fait sauter dessus. Si tu collais au train de Fletcher...

— Je lui collais au train depuis hier cinq heures de l'après-midi, quand il a quitté son cabinet, dans le centre. (Brown mit la main dans la poche intérieure de sa veste.) Voici mon rapport. Je ne suis revenu à Silvermine Oval qu'après minuit. À cette heure-là, ils avaient déjà emmené Bert à l'hôpital.

— Fais-moi voir ça, dit Byrnes en prenant des mains de Brown le feuillet tapé à la machine pour le lire en silence.

FILATURE DE GERALD FLETCHER

Lundi 20 décembre

16 h 55 : Relevé l'inspecteur Kapek devant l'immeuble du 4400, Butler Street. Le suspect est sorti à 17 h 10, est allé chercher sa voiture garée dans un garage du quartier, est rentré chez lui 721, Silvermine Oval, a pénétré dans l'immeuble à 17 h 17.

19 h 26 : Le suspect est sorti de l'immeuble, s'est mis en route vers le sud, est revenu sur ses pas, a parlé au concierge et attendu sa voiture. S'est rendu au 812, North Crane Street, s'est garé. Le suspect est entré dans l'immeuble à 20 h 04.

20 h 46 : Le suspect est sorti du 812, North Crane Street en compagnie d'une femme rousse vêtue d'un manteau de fourrure (noir) et d'une robe verte, chaussures vertes, taille et poids approximatifs 1, 65 m, 60 kg, âge approximatif 30 ans. Sont allés au restaurant Rudolph's, 127, Harrow Street. L'inspecteur (noir) chargé de la filature a essayé de prendre une table, on lui a dit qu'il fallait réserver, est ressorti à 21 h 05 pour attendre dans la voiture.

Byrnes leva les yeux.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire de réservation ? Est-ce que le restaurant était complet ?

— Non, mais...

— On aurait un moyen de les coincer, Artie ?

— Essayez donc de prouver quelque chose, dit Brown.

— Quels connards, dit Byrnes avant de se replonger dans sa lecture.

22 h 20 : Le suspect et la femme rousse sont sortis du Rudolph's, sont retournés au 812, North Crane Street, y sont arrivés à 22 h 35, sont entrés dans l'immeuble. Pas de concierge, l'inspecteur est entré sans se faire remarquer, le voyant de l'ascenseur s'est arrêté sur le onzième étage. D'après les boîtes aux lettres de l'entrée, il y a huit appartements au onzième étage (la liste des locataires n'indique pas la couleur des cheveux).

Byrnes leva de nouveau les yeux, la mine sévère cette fois. Brown fit un sourire. Byrnes soupira et reprit la lecture du rapport.

23 h 40 : Le suspect est sorti de l'immeuble, s'est dirigé vers Glade Street, où il avait garé sa voiture, est rentré directement chez lui, arrivé à minuit dix. Au 721, Silvermine Oval régnait une grande activité, deux voitures de police dans la rue, un agent interrogeait le concierge. Le suspect a échangé quelques mots avec le concierge avant d'entrer. L'inspecteur O'Brien, déjà sur les lieux en attendant de prendre la relève, a signalé que Kling s'était fait agresser une demi-heure plus tôt et transporter à l'hôpital de Culver Avenue. Relevé par O'Brien à 0 h 15.

— À quelle heure O'Brien est-il arrivé là-bas ? demanda Byrnes.

— Je l'ai prévenu par radio au moment où je parlais de l'immeuble de la femme pour lui dire que le suspect rentrait sans doute chez lui et lui demander de venir me relever là-bas. Il m'a dit qu'il était arrivé un peu après minuit. L'ambulance était déjà repartie.

— Comment va Bert ? demanda Byrnes.

— J'ai pris de ses nouvelles il y a quelques minutes. Il a sa connaissance, mais ils le gardent en observation.

— Il a dit quelque chose ?

— Trois types lui sont tombés dessus, dit Brown.

Carella n'avait pas encore vu Sal Decotto ni Richard Fenner, les deux derniers sur la liste du carnet de Sarah, mais il ne voyait aucune raison de suivre cette piste plus avant. On l'avait emmené dans les bars où Sarah (ou plutôt Sadie) les avait levés et, bien qu'il ne fût pas homme à juger un livre à sa couverture, il se faisait une bonne idée de l'allure probable des deux hommes en question. Costauds et méchants, d'après le barman du *Saloon*.

La chose que Carella avait eu le plus de mal à apprendre dans toute sa vie, c'était qu'il y avait vraiment des gens méchants. Etant jeune, il avait toujours cru que les gens ne se conduisaient mal que parce qu'ils avaient eu une enfance malheureuse, des chagrins d'amour, des deuils dans leur famille ou n'importe lequel des centaines de traumatismes de ce genre. Après être entré dans la police, il avait changé d'opinion. Il avait alors appris qu'il y avait des gens bien qui faisaient de mauvaises actions, et qu'il y avait aussi de méchants salopards qui faisaient de mauvaises actions. Les bons finissaient en prison tout comme les méchants, mais c'était des méchants qu'il fallait se méfier.

Pourquoi Sarah Fletcher avait-elle recherché des hommes costauds et méchants (et apparemment aussi une femme méchante), bien malin qui aurait pu le dire. En admettant que la liste de son carnet d'adresses était dans l'ordre chronologique, il paraissait évident qu'elle était descendue de plus en plus bas dans sa recherche de partenaires, ajoutant une lesbienne pour faire bonne mesure (ou bien Sal Decotto était-il lui aussi une femme ?). Pour aboutir finalement au *Quigley's Rest*, qui était tout sauf un salon de thé.

Mais pourquoi ? Pour rendre la pareille à son mari, et au centuple ? S'il se payait du bon temps avec une autre femme, lui, et tous les week-ends sans exception, peut-être Sarah avait-elle décidé de le battre sur son propre terrain, de devenir non seulement Sadie, mais une Sadie qui, selon tous ses admirateurs, était une « dingue », une « pauvre conne » et « un tempérament d'enfer ». Il paraissait tout à fait possible que la seule chose que Carella apprendrait de Richard Fenner ou de Sal Decotto était qu'ils partageaient cette opinion sur la femme dont ils avaient également usé et abusé. Faire confirmer une hypothèse qui ne menait nulle part était une perte de temps. Carella remit le petit carnet d'adresses de Sarah dans la chemise de papier bulle qui contenait tous les rapports concernant l'affaire et reporta son attention sur les renseignements qu'Artie Brown avait rapportés la nuit précédente.

Cherchez la femme était un petit dicton bien commode, que la *Sûreté* employait sans doute plus souvent que le 87^e District. Mais, sans essayer de *chercher une femme*, Brown en avait déniché une par inadvertance, une rousse d'une trentaine d'années qui habitait au onzième étage du 812, North Crâne Street, et avec qui Gerald Fletcher avait passé près de quatre heures la veille au soir. Il aurait été tout simple d'aller enquêter dans l'immeuble de la rousse pour savoir qui elle était au juste, mais Carella écarta cette tactique. Une petite

conversation avec le concierge, si anodine qu'elle fût, une enquête auprès des voisins, si discrète qu'elle fût, pourraient revenir aux oreilles de la femme et avoir pour résultat d'alerter Fletcher. C'était Fletcher le suspect. Carella était parfois forcé de se rappeler ce fait. Sarah avait fricoté avec un étrange assortiment d'hommes et de femmes, cinq d'après ses propres comptes (et Dieu sait combien d'autres elle n'avait pas notés, et Dieu sait ce que les initiales « P.G. » qui suivaient quatre des noms voulaient dire) ; son inconduite flagrante fournissait un excellent mobile à Fletcher, malgré ses propres excursions du week-end dans des territoires encore inconnus. Alors pourquoi emmener Carella sur les lieux de chasse de sa femme, et pourquoi montrer à Carella qu'il avait une excellente raison d'ouvrir le ventre de sa femme avec ce couteau ? Et pourquoi diable se proposer de fournir un bon avocat au garçon qui était déjà inculpé du meurtre et qui, si personne ne se ramenait en vitesse avec une preuve tangible de son innocence, pouvait très bien se faire condamner pour ce crime ?

Carella se demandait parfois qui faisait quoi à qui.

À cinq heures ce soir-là, il releva l'inspecteur Hal Willis devant le cabinet de Fletcher, dans le centre, puis il suivit Fletcher jusqu'à un grand magasin d'Isola. D'ordinaire, Carella n'aimait guère les déguisements de gendarmes et de voleurs, mais comme Fletcher connaissait parfaitement son apparence, il portait une fausse moustache collée à la lèvre supérieure avec de la colle gomme, une perruque aux cheveux plus longs que les siens et d'une couleur différente (un blond terne alors que les siens étaient bruns) et une paire de lunettes de soleil. De près, il en était sûr, ce déguisement n'aurait pas abusé Fletcher. Mais il n'avait pas l'intention de s'en approcher, et il était à peu près certain de ne pas être démasqué. En fait, il craignait davantage de perdre Fletcher que de se faire repérer par lui.

Le magasin grouillait de clients pressés. On était le mardi 21 décembre, quatre jours avant le grand jour ; une fois que le magasin aurait fermé, ce soir-là à neuf heures, il ne resterait plus que trois jours pour faire ses courses. Un flot de hâte fiévreuse s'écoulait au-dessous des stalactites de plastique blanc et froid qui pendaient du plafond, panique au pays des merveilles, le syndrome d'anxiété américain n'était jamais aussi flagrant qu'à Noël, quand le pays entier mène une course impitoyable – deux cents millions d'indispensables cadeaux à donner et à recevoir, avec la gigantesque gueule de bois qui inaugurerait la nouvelle année. Gerald Fletcher se frayait un chemin parmi la foule compacte des clients comme un trois quarts centre qui fait une percée en direction des buts adverses sans la protection des ailiers. Carella, tel un arrière légèrement réticent, le suivait à six mètres.

L'ascenseur serait un endroit dangereux. En voyant la rangée d'ascenseurs au fond du magasin, Carella comprit que Fletcher s'y rendait tout droit, et il compara le risque de se faire repérer dans une cabine pleine de monde à celui de perdre Fletcher faute de rester sur ses talons. Il ne savait pas combien de

milliers de personnes il y avait dans le magasin à ce moment-là ; mais il savait très bien que s'il laissait Fletcher monter sans lui dans un ascenseur, la filature était fichue. L'ascenseur allait s'arrêter à chaque étage, comme c'était le cas dans la plupart des grands magasins, et Fletcher pouvait descendre à n'importe lequel, et aller le retrouver après ça !

Un ascenseur arriva. La porte s'ouvrit et Fletcher attendit que les passagers en fussent descendus pour entrer dans la cabine en compagnie d'une douzaine de clients. Carella passa sans cérémonie devant une dame en manteau de panthère pour monter dans la cabine, tournant le dos à Fletcher, qui se tenait contre la paroi du fond. Comme Carella l'avait supposé, la cabine s'arrêta à chaque étage. Il s'appliqua à tourner le dos au fond de la cabine, s'écartant chaque fois que quelqu'un voulait sortir. Au cinquième étage, il entendit Fletcher demander : « La porte, s'il vous plaît », le sentit se rapprocher de la porte, le vit sortir de la cabine et compta alors jusqu'à trois avant d'avancer, au grand mécontentement du garçon d'ascenseur, qui avait déjà commencé à refermer la porte.

Fletcher était parti vers la gauche. Carella le repéra qui avançait d'un pas vif le long d'une travée tout en regardant les panneaux qui indiquaient la spécialité de chaque rayon, pour s'arrêter finalement au rayon LINGE DE NUIT. Carella s'engagea dans la travée parallèle et s'arrêta pour regarder des robes de chambre et des kimonos pour femme, surveillant du coin de l'œil Fletcher, qui était en discussion avec la vendeuse du rayon lingerie. La demoiselle hocha la tête, sourit et lui montra ce qui devait être une combinaison ou une nuisette, vêtement qu'elle tint contre son opulente poitrine pour montrer à quoi il ressemblait à Fletcher, qui acquiesça d'un hochement de tête et lui dit autre chose. La demoiselle disparut sous le comptoir et reparut quelques secondes plus tard les bras chargés de lingerie arachnéenne qu'elle étala devant Fletcher pour lui permettre de faire son choix.

— Puis-je vous renseigner, monsieur ? demanda une voix, et Carella se retourna pour se trouver nez à nez avec une femme corpulente, cheveux gris, lunettes à monture noire, chaussures plates et robe noire ornée d'un petit col blanc.

Elle ressemblait trait pour trait à une gardienne de prison, jusqu'au sourire soupçonneux qui accusait silencieusement Carella d'être voleur à l'étalage, drogué ou pire encore.

— Non, merci, dit Carella. Je regarde simplement.

Fletcher faisait son choix, désignant tour à tour telle ou telle pièce de lingerie. La vendeuse établit une fiche et Fletcher sortit son portefeuille pour lui donner des espèces ou bien une carte de crédit, c'était difficile à dire à cette distance. Il échangea encore quelques mots avec la vendeuse avant de reprendre la direction des ascenseurs.

— Vous êtes bien sûr que je ne peux pas vous aider ? insista la gardienne

de prison, à qui Carella répliqua aussitôt :

— J'en suis certain, avant de se diriger d'un pas vif vers le rayon lingerie.

Fletcher avait quitté la caisse sans paquet sous le bras, ce qui voulait dire qu'il se faisait livrer. Ce n'est pas à un boxeur qu'on envoie des dessous affriolants, et Carella tenait beaucoup à savoir à quelle femme au juste ce « linge de nuit » était destiné. La vendeuse était déjà en train de rassembler ce que Fletcher avait choisi – un jupon noir, un déshabillé de chez Pucci au dessin extravagant, une nuisette couleur pêche avec une culotte assortie et quatre autres culottes, bleue, noire, blanche et beige, toutes garnies de dentelles. La demoiselle leva la tête.

— Oui, monsieur, dit-elle, puis-je vous aider ?

Carella sortit son portefeuille et exhiba son insigne.

— Police, dit-il. Je suis intéressé par la commande que vous venez de prendre.

La demoiselle avait peut-être vingt ans, c'était une étudiante qui travaillait comme vendeuse intérimaire pendant la grande presse de Noël. Jusqu'à présent, ce qui lui était arrivé de plus amusant en faisant ce boulot, c'était qu'un Français d'un certain âge lui avait demandé si elle aimerait passer le mois de février à bord de son bateau en Méditerranée. Bouche bée, les yeux écarquillés, la demoiselle examina l'insigne. Il vint soudain à l'esprit de Carella que Fletcher aurait pu faire livrer ses achats chez lui, auquel cas tous ses efforts secrets ne seraient qu'une perte de temps. Bon, se dit-il, on ne peut pas gagner à tous les coups.

— Est-ce que ces achats sont à livrer ? demanda-t-il.

— Oui, monsieur l'inspecteur, répondit la demoiselle.

Elle ouvrait toujours des yeux ronds derrière ses lunettes. Elle s'humecta les lèvres et se redressa légèrement, prête à se comporter en témoin modèle.

— Pouvez-vous me dire où ? demanda Carella.

— Oui, monsieur l'inspecteur, dit-elle en lui tendant le bon de livraison. Il a demandé qu'on les emballe séparément, mais tout est à envoyer à la même adresse. Miss Arlene Orton, 812, Crâne Street, ici, en ville.

— Merci beaucoup, dit Carella.

Il avait l'impression d'être déjà le jour de Noël.

Lorsque Carella arriva à l'hôpital, peu avant sept heures du soir. Bert Kling était assis dans son lit en train d'engloutir les dernières miettes de son dîner. Les deux hommes se serrèrent la main et Carella s'installa sur une chaise à côté du lit.

— La bouffe est dégueulasse, dit Kling, mais je crève de faim depuis mon arrivée ici. Pour un peu, je mangerais le plateau.

— Quand est-ce que tu sors ?

— Demain matin. J'ai une côte cassée, charmant, hein ?

— Tout à fait charmant, dit Carella.

— J'ai de la chance qu'ils ne m'aient rien bousillé à l'intérieur, dit Kling. C'est ce que les médecins craignaient, des hémorragies internes. Mais ça va bien, on dirait. Ils m'ont bandé et, même si je ne peux pas faire mon fameux numéro de trapèze volant pour le moment, je devrais être capable de me déplacer.

— Qui a fait le coup, Bert ?

— Trois locomotives, j'en ai eu l'impression.

— Et pourquoi ?

— Un avertissement de laisser Nora Simonov tranquille.

— Tu l'as vue souvent ?

— Je l'ai vue deux fois. Apparemment, quelqu'un m'a vu en sa compagnie. Et a décidé de m'envoyer à l'hôpital. Ils ne se doutaient certainement pas que j'étais un défenseur de la loi, hein ?

— Certainement pas.

— En sortant d'ici, j'aurai quelques questions à poser à Nora. Où en est l'affaire ?

— J'ai déniché la petite amie de Fletcher.

— Je ne savais pas qu'il en avait une.

— Brown les a filés hier soir, il a repéré l'adresse de la femme, mais pas son nom. Fletcher vient de lui faire envoyer de la lingerie.

— Charmant, dit Kling.

— Tout à fait charmant. J'ai obtenu un mandat du juge pour faire poser un micro dans l'appartement.

— De quoi espères-tu les entendre parler ?

— De ce sacré meurtre, peut-être, répondit Carella en haussant les épaules.

Les deux hommes restèrent un moment silencieux.

— Tu sais ce que je veux pour Noël ? demanda soudain Kling.

— Quoi ?

— Je veux trouver les types qui m'ont agressé.

L'homme qui crocheta la serrure de la porte d'Arlene Orton, dix minutes après le départ de celle-ci le mercredi matin, était plus habile que n'importe quel cambrioleur de la ville, mais il se trouvait appartenir à la police. Il réussit à ouvrir la porte en trois minutes montre en main, après quoi un technicien entra poser ses micros. Il fallut plus de temps au technicien pour mettre son installation en place qu'il n'en avait fallu à son collègue pour ouvrir la porte, mais tous deux étaient des artistes dans leur spécialité et l'ingénieur du son avait beaucoup plus de travail.

Le téléphone était la partie la plus facile. Il dévissa le micro du combiné, le remplaça par son propre micro, brancha ses fils, revissa le couvercle, et le mit aussitôt en service – ou presque. Le dispositif d'écoute ne serait en état de marche que lorsque la Compagnie du Téléphone aurait fourni à la police une liste de ce qu'on appelait les points de branchement qui localisaient les paires et les câbles de la ligne d'Arlene Orton. On y raccorderait le moniteur et, chaque fois qu'un appel entrerait dans l'appartement ou sortirait, un magnétophone enregistrerait automatiquement les deux voix. En outre, chaque fois qu'un appel serait passé de l'appartement, un appareil relié au cadran imprimerait une série de points qui indiqueraient le numéro appelé. Le policier de veille commanderait l'appareillage de l'endroit où se trouvait le point de branchement ; dans le cas d'Arlene Orton, il était situé à sept blocs de là.

Pendant qu'il s'occupait du téléphone, le technicien aurait pu tout aussi facilement installer un micro qui aurait capté n'importe quelle voix dans le salon et aurait aussi enregistré ce que Arlene aurait dit au téléphone. Il préféra poser un autre micro dans la bibliothèque, contre le mur opposé. Ce micro était un petit émetteur à modulation de fréquence marchant sur des piles qu'il fallait remplacer toutes les vingt-quatre heures. Il fonctionnait sur la même longueur d'ondes que l'enregistreur incorporé, appareil à déclenchement acoustique qui se mettrait en marche dès que quelqu'un se mettrait à parler dans la pièce. Le technicien aurait préféré le relier à des fils plutôt que de se trouver contraint de pénétrer à nouveau dans l'appartement pour changer ces piles toutes les vingt-quatre heures. Mais installer des fils voulait dire qu'il fallait trouver un endroit par où les faire courir, d'ordinaire en suivant le câble du téléphone jusqu'à un appartement vide, un réduit ou que sais-je encore,

d'où un policier commanderait le matériel d'enregistrement. Si l'on plaçait un enregistreur dans une chambre d'hôtel, il était en général possible de louer la chambre contiguë, d'y mettre la table d'écoute et de mener à bien ce sale boulot, ni vu ni connu. Mais, dans cette ville, les appartements vides étaient presque aussi rares que les téléphones en état de marche, et même si c'était en vertu d'un mandat du juge qu'il installait ses fils, le technicien n'avait pas osé demander au concierge un réduit vide ou une pièce de service dans laquelle installer sa table d'écoute. Les concierges ne sont peut-être pas aussi déserts que les coiffeurs, mais l'efficacité d'une écoute est en proportion directe du secret qui l'entoure, et un concierge bavard peut flanquer une enquête par terre avec autant de facilité qu'une bande de truands patibulaires.

Le technicien posa donc son micro à piles et se résigna au fait que son collègue et lui devraient se débrouiller pour pénétrer dans l'appartement toutes les vingt-quatre heures pour changer ces foutues piles.

En tout, il y en aurait quatre jeux à changer car le technicien posait quatre micros de ce type dans l'appartement : un dans la cuisine, un dans la chambre à coucher, un dans la salle de bains et un dans le salon. Pendant qu'il travaillait, son collègue se tenait dans le hall de l'immeuble, un émetteur-récepteur dans la poche de son manteau, prêt à l'avertir dès que Arlene Orton reviendrait dans l'immeuble, et prêt à la retarder sous un prétexte quelconque en cas de nécessité. Surveillant l'heure, le technicien travaillait vite et sans bruit, espérant que l'émetteur-récepteur fixé à sa ceinture n'allait pas lui transmettre tout à coup un avertissement de son collègue. Ce n'était pas un procès contre la municipalité qu'il redoutait ; le mandat du juge lui donnait en effet l'autorisation d'entrer par effraction. Il redoutait simplement de brûler la surveillance.

À l'arrière d'une camionnette garée le long du trottoir à une dizaine de mètres au sud de l'entrée du 812, Crâne Street, Steve Carella était assis devant l'appareil d'enregistrement réglé sur la longueur d'ondes des quatre micros. Il savait que, dans certains quartiers, un sous-marin est aussi facile à reconnaître qu'un agent à un carrefour. Mettez un homme à l'arrière d'une fausse camionnette de livraison, garez cette camionnette dans la rue et commencez à prendre en photo les gens qui entrent dans un drugstore soupçonné d'être une officine de paris clandestins ou qui en sortent, et tout à coup le quartier grouille d'acteurs et d'actrices en herbe qui savent tous qu'il y avait un photographe de la police à l'intérieur de la camionnette et qui tous posent, se pavanent et cabotent en s'arrangeant pour ne rien faire qui puisse attirer les foudres de la police. C'était décourageant. Mais Crâne Street était dans l'un des quartiers les plus huppés de la ville, dont les habitants n'étaient peut-être pas si habitués que ça aux flics cachés à l'arrière de la camionnette à faire leur sale boulot d'espions. Plein d'espoir, muni d'un sandwich au thon et d'une bouteille de bière, Carella était prêt à écouter et à enregistrer tous les bruits en provenance de l'appartement d'Arlene.

Au point de branchement, sept blocs plus loin et une demi-heure plus tard, Arthur Brown, assis devant un appareil raccordé au micro placé dans le téléphone, attendait que le téléphone d'Arlene Orton sonne. Il était en contact radio avec Carella dans son sous-marin et pouvait l'avertir sur-le-champ de tout nouveau développement.

Le premier coup de fil se produisit à midi dix-sept. L'appareil se déclencha automatiquement et les bandes magnétiques se mirent à enregistrer la conversation que Brown écoutait en même temps dans ses écouteurs.

— Allô !

— Allô ! Arlene ?

— Oui, qui est-ce ?

— Nan.

— Nan ? Je ne reconnais pas ta voix. Tu es enrhumée ou quoi ?

— Tous les ans à cette époque. Juste avant les vacances. Arlene, je suis affreusement pressée, alors je vais être brève. Est-ce que tu connais la taille de Beth ?

— Quarante, à mon avis. Ou quarante-deux.

— Bon, décide-toi !

— Je sais pas. Pourquoi est-ce que tu ne passes pas un coup de fil à Danny ?

— Tu aurais son numéro au bureau ?

— Non, mais il est dans l'annuaire. C'est Reynolds & Abelman. À Calm's Point.

— Merci, ma belle. On déjeune ensemble après les vacances, d'accord ?

— Avec plaisir.

— Je te rappellerai. Au revoir.

Arlene Orton eut ensuite tour à tour trois autres amies. La première tenait à tout prix à parler, entre autres, d'une nouvelle pilule contraceptive qu'elle était en train d'essayer. Arlene lui dit qu'elle avait elle-même cessé de prendre la pilule depuis son divorce. Au début, la seule idée de l'acte sexuel lui faisait horreur et, comme elle n'avait pas même l'intention ne serait-ce que de regarder un autre homme tant qu'elle vivrait, elle ne voyait aucune raison de prendre la pilule. Par la suite, quand elle eut changé d'opinion sur le sexe opposé, son médecin lui avait conseillé de cesser quelque temps de prendre la pilule. Son amie voulut savoir ce qu'Arlene employait en ce moment, et elles se lancèrent dans une discussion détaillée sur l'efficacité du diaphragme, du préservatif et du stérilet. Brown ne sut jamais quelle méthode Arlene employait en ce moment. La deuxième amie d'Arlene venait de rentrer de la Grenade, et elle se lança dans une longue description enthousiaste de l'hôtel où elle était descendue, mentionnant au passage que le moniteur de tennis avait des jambes extraordinaires. Arlene lui déclara qu'elle n'avait pas joué au

tennis depuis trois ans parce que c'était le sport favori de son ancien mari et que tout ce qui pouvait lui rappeler cet individu provoquait chez elle de violentes nausées. La troisième amie d'Arlene parla uniquement d'un spectacle de nu qu'elle avait vu la veille au soir dans le centre, déclarant d'un ton sans réplique que c'était la chose la plus immonde qu'elle ait vue de sa vie, et tu me connais, Arlene, je ne suis vraiment pas bégueule.

Arlene appela ensuite le supermarché du quartier pour commander les provisions de la semaine (parmi lesquelles une dinde que Brown supposa être pour le jour de Noël), puis elle appela le service de crédit d'un des grands magasins les plus importants pour se plaindre qu'elle avait déposé chez son concierge une valise qu'elle voulait rendre au magasin, mais que leur nouvel employé chargé des retours et des livraisons était un imbécile fini, que la valise n'avait pas bougé de chez le concierge depuis trois semaines et que Dieu merci elle n'avait pas eu à partir en voyage puisqu'on ne lui avait pas encore livré la valise qu'elle avait commandée en échange de celle qu'elle rendait, et qu'elle trouvait cela parfaitement scandaleux compte tenu du fait qu'elle avait dépensé quelque chose comme deux mille dollars dans ce magasin cette année-là et qu'elle en était à présent réduite à discuter avec un ordinateur.

Elle avait une voix plaisante, Arlene Orton, profonde et bien timbrée, et ponctuée de temps à autre (lorsqu'elle bavardait avec ses amies) de petits rires charmants qui semblaient ceux d'une jeune fille en fleur. Brown prit plaisir à l'écouter.

À quatre heures de l'après-midi, le téléphone sonna de nouveau chez Arlene.

— Allô !

— Arlene, c'est Gerry.

— Bonsoir, chéri.

— Je pars un peu plus tôt que d'habitude, j'ai pensé venir directement.

— Bien.

— Je te manque ?

— Hmm...

— Tu m'aimes ?

— Hmm...

— Il y a quelqu'un avec toi ?

— Non.

— Alors pourquoi tu ne le dis pas ?

— Je t'aime.

— Bien. Je serai là d'ici, oh ! une demi-heure, trois quarts d'heure.

— Fais vite.

Brown avertit aussitôt Carella par radio. Carella le remercia et se renfonça dans son siège en attendant.

Devant la porte de Nora Simonov, Kling se demandait comment il devait aborder la question. Il se rendit compte que, lorsqu'il s'agissait de Nora, il élaborait toujours des combinaisons compliquées. Il se rendit aussi compte qu'une fille pour laquelle on avait besoin de plans de bataille détaillés était une fille qu'il valait mieux laisser tomber. Il se rappela alors qu'il n'était pas là ce jour-là pour une affaire de cœur mais plutôt pour une affaire de côte – la troisième côte sur le flanc droit, pour être précis. Il appuya sur la sonnette et attendit. Il n'entendit aucun bruit à l'intérieur, aucun pas s'approcher de la porte, mais soudain le judas s'ouvrit et il sut que Nora le regardait ; il leva la main droite, agita les doigts et sourit. Le judas se referma. Il entendit Nora déverrouiller la porte. La porte s'ouvrit toute grande.

— Salut, dit-elle.

— Salut. Je passais par hasard dans l'immeuble pour des vérifications et je me suis dit que j'allais monter vous dire bonjour.

— Entrez, dit Nora.

— Vous n'êtes pas occupée, si ?

— Je suis toujours occupée, mais ça ne fait rien, entrez.

C'était la première fois qu'elle l'autorisait à entrer chez elle ; peut-être estimait-elle qu'avec une côte cassée il était sans danger, à supposer bien entendu qu'elle sût qu'il avait une côte cassée. L'entrée, spacieuse, donnait sur un grand salon. Contre le mur d'en face, une cheminée apparemment en état de marche. La pièce était décorée de couleurs gaies et vives, le tissu des fauteuils rappelant de manière subtile la couleur des tapis et des rideaux. C'était une pièce chaleureuse et agréable ; il aurait aimé s'y trouver à titre privé plutôt qu'en tant que flic. Il trouvait de la plus haute ironie qu'elle l'ait laissé entrer trop tard et que son hospitalité ne s'adressât plus qu'à un flic qui enquêtait sur une agression.

— Est-ce que je peux vous servir un verre ? proposa-t-elle. Ou bien est-ce que c'est trop tôt pour vous ?

— Un verre me ferait très plaisir.

— Faites votre choix.

— Et vous, qu'est-ce que vous prenez ?

— Je pensais préparer des cocktails, allumer un feu, et prendre un verre pour fête Noël.

— Bonne idée.

Il la regarda se diriger vers le bar, dans un coin de la pièce. Elle était en tenue de travail, une blouse blanche maculée de peinture sur un blue-jean. Ses cheveux noirs étaient tirés en arrière, dégageant son profil délicat. Elle se

déplaçait avec souplesse et grâce, se tenant très droite, comme la plupart des grandes femmes, comme pour se venger de toutes les années où elles ont été obligées de se tenir voûtées afin de paraître plus petites que les garçons les plus grands de la classe. En se retournant, elle vit qu'il la regardait. Elle sourit, manifestement flattée, et demanda :

— Gin ou vodka ?

— Gin.

Il attendit qu'elle ait pris la bouteille de gin derrière le bar pour dire :

— Où est la salle de bains, Nora ?

— Au fond du couloir. Tout au bout. Vous voulez dire que les flics aussi vont aux toilettes, tout comme le commun des mortels ?

Il sourit et quitta la pièce, la laissant s'affairer. Il suivit le long couloir, jeta au passage un coup d'œil dans le petit atelier – une table à dessin surmontée d'une lampe fluorescente, un dessin représentant un homme en train de sauter pour atteindre quelque chose, les bras tendus au-dessus de la tête, des tubes de peinture acrylique entamés sur une table de travail à côté d'un chevalet vide – et poursuivit son chemin. La porte de la chambre à coucher était ouverte. Il jeta un coup d'œil en arrière en direction du salon, referma la porte de la salle de bains un peu plus bruyamment qu'il n'était nécessaire et s'introduisit dans la chambre à coucher.

Il se dirigea tout d'abord vers la coiffeuse. Du côté droit se trouvait la photographie d'un homme dans un cadre en argent. Elle portait cette dédicace : « À ma douce Nora, tendrement, Frankie. » Il observa le cliché essayant d'y retrouver les traits d'un des trois hommes qui lui étaient tombés dessus lundi soir. La rue était sombre et il n'avait vu clairement que celui qui lui bourrait la poitrine et le ventre de coups de poing. L'homme de la photographie n'était pas son agresseur. Il ouvrit le premier tiroir de la coiffeuse : petites culottes, bas, mouchoirs, soutiens-gorge. Il le referma, ouvrit celui du milieu, qu'il trouva plein de chandails et de chemisiers, puis fouilla le troisième tiroir, dans lequel Nora rangeait pêle-mêle des gants, des chemises de nuit, des collants et des combinaisons. Il referma le tiroir pour s'approcher rapidement de la table de nuit à la gauche du lit, celle sur laquelle le téléphone était posé. Il ouvrit le premier tiroir, y trouva le carnet d'adresses de Nora, qu'il feuilleta rapidement. Il n'y avait qu'un seul Frank : Frank Richmond, à Calm's Point. Kling referma le carnet, revint à la porte, jeta un coup d'œil dans le couloir et se demanda combien de temps il lui restait. Il emprunta le couloir, ouvrit sans bruit la porte de la salle de bains, la referma derrière lui, tira la chasse d'eau puis fit couler le robinet d'eau froide. Il ressortit dans le couloir, referma doucement la porte derrière lui et s'introduisit de nouveau prestement dans la chambre.

Il trouva ce qu'il voulait dans la table de chevet placée de l'autre côté du lit : un paquet de deux douzaines de lettres, toutes écrites sur le même papier

et retenues ensemble par un gros élastique. La première enveloppe de la liasse était adressée à Nora, au 721, Silvermine Oval. L'adresse de l'expéditeur, dans le coin gauche de l'enveloppe, était la suivante :

**Frank Richmond, 80-17-42
Pénitencier de Castlevew
23751 Castlevew-on-Rawley**

Qui que Frank Richmond puisse être d'autre, il était en tout cas en prison. Kling se demanda s'il allait remettre les lettres dans le tiroir de la table de nuit, décida qu'il voulait les lire et les glissa donc dans la poche droite de sa veste. Il ferma le tiroir, reprit le couloir jusqu'à la salle de bains, ferma le robinet et regagna le salon, où Nora, qui avait allumé un feu, était en train de remplir deux verres.

— Vous avez trouvé ? demanda-t-elle.

— Oui, répondit-il.

Le jeudi matin, deux jours avant Noël, Carella s'installa à son bureau de la salle des inspecteurs pour lire les transcriptions que l'équipe de secrétaires placée sous les ordres de Miscolo avait tapées pour lui. La veille, il avait enregistré cinq bobines, à partir de seize heures quarante-cinq, heure d'arrivée de Fletcher chez Arlene Orton, et jusqu'à dix-neuf heures trente, quand ils étaient sortis pour aller dîner. La bobine qui l'intéressait le plus était la deuxième. Sur celle-là, la conversation avait à un certain moment brusquement changé de ton et de sujet ; Carella pensait savoir pourquoi, mais il voulait voir ses soupçons se confirmer en lisant attentivement la transcription.

Ce qui suit est une transcription de la conversation entre Gerald Fletcher et Arlene Orton qui a eu lieu dans l'appartement de Miss Orton (11 D) au 812, Crâne Street, le mercredi 22 décembre. La conversation enregistrée sur cette bande a eu lieu entre approximativement 17 h 21 et approximativement 17 h 45 à la date susdite.

FLETCHER : Je voulais dire après les vacances.

MISS ORTON : Je croyais que tu voulais dire après le procès.

FLETCHER : Non, les vacances.

MISS ORTON : Je pourrais peut-être partir, je n'en suis pas sûre. Il faudra que je demande à mon psychanalyste.

FLETCHER : Qu'est-ce qu'il a à voir là-dedans ?

MISS ORTON : Eh bien, que j'y aille ou non, il faut que je le paie, tu sais.

FLETCHER : Tu veux dire que... Ah ! je vois.

MISS ORTON : Oh oui.

FLETCHER : Cela vaudrait mieux si nous pouvions...

MISS ORTON : Oui, que ça coïncide, si c'est possible.

FLETCHER : Est-ce qu'il prend des vacances ?

MISS ORTON : L'année dernière, il en a pris en février.

FLETCHER : Février, c'est vrai.

MISS ORTON : Quinze jours.

FLETCHER : En février, c'est vrai, je m'en souviens.

MISS ORTON : Je lui poserai la question.

FLETCHER : Oui, demande-le-lui. Parce que j'ai vraiment envie de partir.

MISS ORTON : Hmm. Quand penses-tu que l'affaire (Inaudible.)

FLETCHER : Courant mars. Pas avant. Il a un nouvel avocat, tu sais.

MISS ORTON : Tu en veux encore un peu ?

FLETCHER : Un tout petit peu.

MISS ORTON : Sur un biscuit ou sur une tartine ? FLETCHER : Sur quoi est-ce que je l'ai pris, tout à l'heure ?

MISS ORTON : Un biscuit.

FLETCHER : Alors je vais essayer un toast. Hmm. Tu as fait ça toi-même ?

MISS ORTON : Non, ça vient de chez le traiteur. Qu'est-ce que ça veut dire, un nouvel avocat ?

FLETCHER : Rien. Il sera condamné de toute façon.

MISS ORTON : (Inaudible.)

FLETCHER : Bon.

MISS ORTON : Tu nous prépares un autre verre ?

FLETCHER : Je pensais...

MISS ORTON : Pour quelle heure as-tu réservé ? FLETCHER : Huit heures moins le quart.

MISS ORTON : Alors nous avons tout le temps.

FLETCHER : Tu en veux un autre ?

MISS ORTON : Un peu de glace seulement. Un glaçon. FLETCHER : Bon. Est-ce qu'il reste encore du (Inaudible) ?

MISS ORTON : En dessous. Tu as regardé dessous ? FLETCHER : (Inaudible.)

MISS ORTON : Il devrait y en avoir.

FLETCHER : Ouais, en voilà.

MISS ORTON : Merci.

FLETCHER : Parce que ce procès va être une dure épreuve pour moi.

MISS ORTON : Hmm.

FLETCHER : J'aimerais me reposer avant.

MISS ORTON : Je le lui demanderai.

FLETCHER : Quand est-ce que tu dois le revoir ?

MISS ORTON : Quel jour est-on ?

FLETCHER : Mercredi.

MISS ORTON : Demain. Je lui poserai la question. FLETCHER : Est-ce qu'il le saura, si longtemps à l'avance ?

MISS ORTON : Eh bien, il aura bien une idée.

FLETCHER : Oui, si il peut te donner au moins une date approximative...

MISS ORTON : Bien sûr, ça nous permettra de prendre nos dispositions.

FLETCHER : Oui.

MISS ORTON : Le procès aura lieu... quand ça, déjà ?

FLETCHER : En mars. Je suppose. Selon moi, en mars.

MISS ORTON : Combien de temps après le procès...

FLETCHER : Je ne sais pas.

MISS ORTON : Elle est morte, Gerry, je ne vois pas...

FLETCHER : Oui, mais...

MISS ORTON : Je ne vois aucune raison d'attendre. Et toi ?

FLETCHER : Non.

MISS ORTON : Alors, pourquoi ne pas se décider ?

FLETCHER : Après le procès.

MISS ORTON : Décider après le... ?

FLETCHER : Non, nous marier après le procès.

MISS ORTON : Oui, mais d'ici là, est-ce qu'on ne devrait pas...

FLETCHER : Tu as lu ça ?

MISS ORTON : Qu'est-ce que c'est ?

FLETCHER : Ça.

MISS ORTON : Non. Je n'aime pas ce genre de livre.

FLETCHER : Alors pourquoi l'as-tu acheté ?

MISS ORTON : Je ne l'ai pas acheté. C'est Maria qui me l'a offert pour mon anniversaire. Ce que je disais, Gerry, c'est que nous devrions fixer une date maintenant. Une date provisoire. Qui dépendrait de celle du procès.

FLETCHER : Hmm.

MISS ORTON : En comptant large, tu comprends. Ce sera sans doute un long procès, tu ne crois pas ? Gerry ?

FLETCHER : Hmm ?

MISS ORTON : Tu crois que le procès sera long ?

FLETCHER : Comment ?

MISS ORTON : Gerry ?

FLETCHER : Oui ?

MISS ORTON : Où es-tu ?

FLETCHER : Je jetais seulement un coup d'œil à certains de ces bouquins.

MISS ORTON : Est-ce que tu crois que tu peux t'en arracher ? Pour qu'on puisse discuter...

FLETCHER : Excuse-moi, chérie.

MISS ORTON : ... d'un sujet qui peut avoir une petite importance. Notre mariage, par exemple.

FLETCHER : Je suis désolé.

MISS ORTON : Si le procès s'ouvre en mars...

FLETCHER : Ce n'est pas une certitude, tu sais. Je t'ai dit que c'était une simple supposition.

MISS ORTON : Eh bien, admettons qu'il s'ouvre en mars.

FLETCHER : S'il s'ouvre en mars...

MISS ORTON : Combien de temps peut-il durer ? Au plus ?

FLETCHER : Pas très longtemps. Une semaine ?

MISS ORTON : Je croyais que les affaires de meurtre...

FLETCHER : Eh bien, ils ont des aveux, le garçon a reconnu l'avoir tuée. Et il n'y aura pas une foule de témoins, ils ne citeront sans doute que l'accusé et moi. Je serais très surpris que ça dure plus d'une semaine.

MISS ORTON : Alors, si on planifiait pour avril...

FLETCHER : À moins qu'ils ne découvrent quelque chose de nouveau, évidemment.

MISS ORTON : Comme quoi ?

FLETCHER : Oh ! je ne sais pas. Il y a des types vraiment astucieux sur cette affaire.

MISS ORTON : Au bureau du district attorney ?

FLETCHER : Je parle des policiers chargés de l'enquête.

MISS ORTON : Sur quoi peuvent-ils bien enquêter ?

FLETCHER : Il existe toujours la possibilité que ce ne soit pas lui le coupable.

MISS ORTON : Qui ça ?

FLETCHER : Corwin. Le garçon.

MISS ORTON : (Inaudible) des aveux signés ?

FLETCHER : Je croyais que tu n'en voulais pas d'autre ?

MISS ORTON : J'ai changé d'avis. (Inaudible) fin avril ?

FLETCHER : Je pense que ça ira.

MISS ORTON : (Inaudible.)

FLETCHER : Non, c'est très bien comme ça, merci.

MISS ORTON : (Inaudible) renoncer à partir en février. D'ailleurs, c'est la saison des cyclones, là-bas, non ?

FLETCHER : Septembre, je croyais. Ou octobre. Ce n'est pas ça, la saison des cyclones ?

MISS ORTON : Allons-y plutôt après le procès. En voyage de noces.

FLETCHER : Ils vont peut-être m'en faire baver pendant le procès.

MISS ORTON : Pourquoi ça ?

FLETCHER : Un des flics croit que c'est moi qui l'ai tuée.

MISS ORTON : Tu plaisantes.

FLETCHER : Pas du tout.

MISS ORTON : Lequel ?

FLETCHER : Un inspecteur qui s'appelle Carella.

MISS ORTON : Pourquoi irait-il croire ça ?

FLETCHER : Eh bien, il est sans doute au courant de notre liaison, maintenant...

MISS ORTON : Et comment ?

FLETCHER : C'est un flic très consciencieux. J'ai beaucoup d'admiration pour lui. Je me demande s'il s'en rend compte.

MISS ORTON : De l'admiration !

FLETCHER : Oui.

MISS ORTON : De l'admiration pour un homme qui te soupçonne...

FLETCHER : Il aurait quand même un mal de chien à prouver quoi que ce soit.

MISS ORTON : Où est-ce qu'il a même bien pu aller chercher une idée pareille ?

FLETCHER : Eh bien, il sait que je la détestais.

MISS ORTON : Comment le sait-il ?

FLETCHER : Je le lui ai dit.

MISS ORTON : Quoi ? Gerry, mais pourquoi as-tu fait ça ?

FLETCHER : Pourquoi pas ?

MISS ORTON : Oh ! Gerry...

FLETCHER : Il l'aurait découvert de toute façon. Je te l'ai dit, c'est un flic très consciencieux. Il sait sans doute maintenant que Sarah couchait avec la moitié des hommes de la ville. Et il sait sans doute aussi que j'étais au courant.

MISS ORTON : Ça ne veut pas dire...

FLETCHER : S'il a aussi découvert notre liaison...

MISS ORTON : Qu'est-ce que ça peut faire, ce qu'il a découvert ? Corwin a déjà avoué. Je ne te comprends pas, Gerry.

FLETCHER : J'essaie simplement de suivre son raisonnement. Celui de Carella.

MISS ORTON : Il est italien ?

FLETCHER : Je suppose que oui. Pourquoi ?

MISS ORTON : Les Italiens sont les gens les plus soupçonneux du monde.

FLETCHER : Je comprends fort bien son raisonnement. Mais je ne suis pas sûr qu'il comprenne le mien.

MISS ORTON : Tu parles d'un raisonnement ! Pourquoi diable est-ce que tu l'aurais tuée ? Si tu avais dû la tuer, il y a des siècles que tu l'aurais fait.

FLETCHER : Certes.

MISS ORTON : Quand elle a refusé les papiers pour votre séparation.

FLETCHER : Bien sûr.

MISS ORTON : Alors laisse-le poursuivre son enquête, qu'est-ce que ça peut faire ? Tu veux que je te dise quelque chose, Gerry ?

FLETCHER : Hmm ?

MISS ORTON : Souhaiter la mort de sa femme, ce n'est pas la même chose que la tuer. Dis ça à l'inspecteur Coppola.

FLETCHER : Carella.

MISS ORTON : Carella. Dis-lui ça.

FLETCHER : (Rire.)

MISS ORTON : Qu'est-ce qu'il y a de si drôle ?

FLETCHER : Je le lui dirai, chérie.

MISS ORTON : Bon. En attendant, qu'il aille au diable.

FLETCHER : (Rire.) Est-ce que tu dois te changer ?

MISS ORTON : Je pensais y aller comme ça. C'est un endroit très élégant ?

FLETCHER : Je n'y suis jamais allé.

MISS ORTON : Appelle-les pour leur demander si je peux y aller en pantalon, tu veux bien, chéri ?

D'après le technicien qui avait équipé l'appartement de Miss Orton, le micro du salon était placé dans la bibliothèque, en face du bar. Carella revint en arrière dans la transcription pour retrouver le passage qu'il cherchait :

FLETCHER : Tu as lu ça ?

MISS ORTON : Qu'est-ce que c'est ?

FLETCHER : Ça.

MISS ORTON : Non. Je n'aime pas ce genre de livre.

FLETCHER : Alors pourquoi l'as-tu acheté ?

MISS ORTON : Je ne l'ai pas acheté. C'est Maria qui me l'a offert pour mon anniversaire. Ce que je disais, Gerry, c'est que nous devrions fixer une date maintenant... Une date provisoire. Qui dépendrait de celle du procès.

FLETCHER : Hmm.

MISS ORTON : En comptant large, tu comprends. Ce sera sans doute un long procès, tu ne crois pas ? Gerry ?

FLETCHER : Hmm ?

MISS ORTON : Tu crois que le procès sera long ?

FLETCHER : Comment ?

MISS ORTON : Gerry ?

FLETCHER : Oui ?

MISS ORTON : OÙ es-tu ?

FLETCHER : Je jetais seulement un coup d'œil à certains de ces bouquins.

Carella supposait que Fletcher avait découvert le micro planqué dans la bibliothèque à peu près neuf répliques plus tôt, au moment où il avait émis son premier « Hmm » dubitatif. C'était à ce moment-là que son attention s'était relâchée, au point qu'il avait été incapable de se concentrer sur deux sujets d'une importance cruciale pour Arlene et lui : le procès à venir et leur projet de mariage. Ce qui intéressait davantage Carella, en fait, c'était ce que Fletcher avait dit après avoir découvert le micro. Désormais sûr qu'on l'écoutait, sachant que quel que fût le flic qui surveillait l'appareil, la bande magnétique ou sa transcription finirait bien par aboutir sur le bureau de l'inspecteur chargé de l'enquête, Fletcher avait :

1°Suggéré la possibilité que Corwin ne fût pas coupable du meurtre.

2° Déclaré froidement qu'un flic nommé Carella le soupçonnait d'avoir tué sa propre femme.

3° Exprimé l'admiration qu'il éprouvait pour Carella tout en se demandant si Carella s'en était aperçu.

4° Supposé que Carella, en flic consciencieux, avait déjà compris la raison de cette tournée des bistrots du samedi soir, connaissait l'inconduite de Sarah et savait que Fletcher était lui aussi au courant.

5° S'était amusé à dire qu'il « préviendrait » Carella, alors qu'en fait il l'avait d'ores et déjà prévenu par l'intermédiaire du dispositif d'écoute de l'appartement.

Carella se sentait en proie à un malaise aussi étrange que lors du déjeuner avec Fletcher, et que plus tard, lors de leur tournée des bistrots. Fletcher semblait jouer un jeu dangereux. Un jeu où il laissait Carella découvrir de-ci, de-là des bribes de vérité qu'il le mettait au défi de rassembler en un tout cohérent qui lui permette de prouver que Fletcher avait tué Sarah. Sur l'enregistrement, Fletcher disait d'une voix étrangement douce : « Je comprends fort bien son raisonnement. Mais je ne suis pas sûr qu'il comprenne le mien. » C'était après avoir découvert que l'appartement était sur écoute qu'il avait prononcé ces paroles, et on pouvait supposer qu'il les adressait directement à Carella. Mais qu'essayait-il de dire ? Et pourquoi ?

Carella avait très envie d'entendre ce que Fletcher aurait à raconter aux moments où il ne saurait pas qu'on l'écoutait. Il sollicita du lieutenant Byrnes la permission de demander un mandat autorisant la pose d'un micro dans la voiture de Fletcher. Byrnes accorda sa permission et le juge délivra le mandat. Carella rappela donc le laboratoire de la police, qui promit de lui envoyer un technicien dès qu'il saurait où Fletcher garait sa voiture.

Lire les lettres d'amour d'un autre, c'est comme de manger seul de la cuisine chinoise.

Dans la tranquillité relative de la salle des inspecteurs, Kling piocha sans joie dans chacun des plats délicieux de Richmond, incapable de les savourer, incapable de donner son opinion sur leur saveur et leur consistance. Le seul fait qu'elles présentent un tant soit peu d'intérêt était un hommage à l'intelligence de Richmond : ses lettres étaient censurées avant de quitter la prison, par mesure de prudence, afin de s'assurer qu'il ne réclamait pas l'envoi d'une lime dans un gâteau d'anniversaire, et la censure est propre à refroidir quelque peu les ardeurs d'un homme. Il en résultait que Richmond ne pouvait parler que de manière indirecte du besoin dévorant qu'il avait de Nora, de son désir de la retrouver après avoir purgé sa peine, qu'il espérait bien voir réduite après son passage devant la commission des remises de peine.

Une lettre comportait néanmoins un court paragraphe qui ressemblait bien

à une menace non déguisée :

J'espère que tu m'es restée fidèle. Pete me dit qu'il en est persuadé. Si tu as besoin de quoi que ce soit, il est là, alors n'hésite pas à l'appeler. De toute façon, il veille sur toi.

Kling relut cette phrase encore une fois, et il tendit la main vers le téléphone, qui se mit à sonner. Il décrocha.

— 87^e District, Kling.

— Bert, c'est Cindy.

— Salut, dit-il.

— Est-ce que tu es occupé ? demanda-t-elle.

— J'allais appeler l'Identité judiciaire.

— Ah !

— Mais vas-y. Ça peut attendre.

Cindy hésita. Puis, d'une voix très basse, elle dit :

— Bert, est-ce que je peux te voir demain ?

— Demain ? dit-il.

— Oui. (Elle hésita de nouveau.) C'est le soir de Noël, demain.

— Je sais.

— Je t'ai acheté quelque chose.

— Pourquoi as-tu fait ça, Cindy ?

— L'habitude, dit-elle, et il soupçonna qu'elle était en train de sourire.

— Ça me ferait très plaisir de te voir, Cindy, dit-il.

— Je travaille jusqu'à cinq heures.

— On ne fête pas Noël chez vous ?

— Dans un hôpital ? Bert, mon cher, nous sommes confrontés tous les jours à la mort, ici.

— Nous en sommes tous là, dit Kling en souriant. Est-ce que je te retrouve à l'hôpital ?

— D'accord. L'entrée de service. C'est près des urgences...

— Oui, je sais où c'est. À cinq heures ?

— Eh bien, mettons cinq heures et quart.

— D'accord, cinq heures et quart.

— Ce que je t'ai trouvé va te plaire, dit-elle avant de raccrocher.

En composant le numéro de l'Identité judiciaire, il avait toujours le sourire. Un certain Reilly écouta sa requête et lui promit de le rappeler dans

les dix minutes pour lui donner le renseignement. Il rappela au bout de huit minutes.

— Kling ? dit-il.

— Oui ?

— Reilly, de l'Identité judiciaire. J'ai le casier de Frank Richmond. Vous voulez que je vous fasse une copie ?

— Vous pouvez me lire simplement sa feuille jaune ?

— Eh bien, dit Reilly, c'est qu'il y en a une tartine. Ce type-là a des ennuis avec la police depuis l'âge de seize ans.

— Quel genre d'ennuis ?

— Surtout des petites conneries. Sauf la dernière.

— Quand ?

— Il y a deux mois.

— Quel était le chef d'inculpation ?

— Attaque à main armée.

Kling émit un sifflement, puis demanda :

— Vous avez les détails sous la main, Reilly ?

— Pas sur sa feuille jaune. Attendez, je vais voir s'il y a une copie du procès-verbal de son arrestation.

Kling attendit. À l'autre bout du fil, il entendait un bruit de papiers qu'on déplaçait. Reilly dit enfin :

— Voilà, j'ai trouvé. Lui et un autre type sont entrés dans un supermarché peu avant l'heure de fermeture et ont embarqué la recette de la journée. Ils se sont fait pincer à la sortie par un inspecteur de repos qui habitait dans le quartier.

— Qui était l'autre type ?

— Un certain Jack Yancy. Il est en taule, lui aussi. Vous voulez que je vous sorte son dossier ?

— Non, ce n'est pas la peine.

— Le troisième type s'en est tiré sans bobo.

— Je croyais que vous aviez dit qu'ils n'étaient que deux.

— Non, on présume qu'il y avait aussi un chauffeur dans le coup, qui attendait dans le parking près de l'entrée des livraisons. On l'a surpris dans sa voiture avec le moteur en route, mais il a prétendu ignorer tout ce qui se passait à l'intérieur. Richmond et Yancy l'ont soutenu en déclarant qu'ils ne l'avaient jamais vu de leur vie.

— Un code d'honneur chez les voleurs ? dit Kling. Je n'y crois pas.

— On a vu plus extraordinaire, dit Reilly.

— Comment s'appelle-t-il ?

— Le chauffeur ? Peter Brice.

— Vous avez une adresse ?

— Pas sur le rapport. Vous voulez que je retourne la chercher au fichier ?

— Ça ne vous ennuie pas ?

— Je vous rappelle, dit Reilly avant de raccrocher.

Lorsque le téléphone sonna, dix minutes plus tard, Kling pensa que c'était de nouveau Reilly. En fait, c'était Arthur Brown.

— Bert, dit-il. Miss Orton vient d'appeler Fletcher. Est-ce que tu peux joindre Steve ?

— Je vais essayer. Qu'est-ce qui se passe ?

— Ils ont pris rendez-vous pour demain soir. Ils vont dans une boîte de l'autre côté du fleuve qui s'appelle *Les Chandeliers*. Fletcher passe la prendre à sept heures et demie.

— Bien, dit Kling.

— Bert ?

— Ouais ?

— Est-ce que Carella veut que je reste à l'écoute ici pendant qu'ils vont dîner dehors ? Demain soir, c'est Noël, tu sais.

— Je lui demanderai.

— Et puis, Hal veut savoir s'il doit rester dans la camionnette tout le temps qu'ils seront sortis.

— Steve va vous contacter.

— Parce qu'après tout, Bert, s'ils vont bouffer dans l'Etat d'à côté, qu'est-ce qu'il y a à écouter dans l'appartement ?

— T'as raison, je suis sûr que Steve sera d'accord.

— Bon. Comment ça se passe ici ?

— Calme.

— Sans blague ? dit Brown avant de raccrocher.

L'inspecteur qui engagea une conversation bidon avec le garagiste à propos d'un accident de la route était Steve Carella. Le technicien du labo qui se fit passer pour un mécanicien envoyé par l'Automobile Club pour recharger une batterie à plat était celui-là même qui avait truffé de micros l'appartement d'Arlene Orton.

La voiture de Fletcher stationnait dans un garage situé à quatre blocs de son cabinet ; fait qu'on établit tout simplement en le suivant jusqu'à son travail en cette matinée du 24 décembre pour obtenir le renseignement. (Carella avait déjà deviné que Fletcher garerait sa voiture à cet endroit-là parce que la filature précédente avait établi ce fait ; or un homme qui prend sa voiture tous les jours pour se rendre à son travail la gare en général au même endroit.)

Sur le trottoir, devant le garage, Carella posa des questions inventées à propos de l'aile gauche et du phare endommagés d'une Dodge 1968 imaginaire, tandis qu'au premier niveau le technicien du labo posait un micro dans l'Oldsmobile 1972 de Fletcher. Il aurait été plus simple et plus rapide de mettre un émetteur à modulation de fréquence marchant sur piles semblable à celui posé chez Arlene Orton, mais comme il fallait changer sans cesse les piles et qu'il était beaucoup plus difficile de s'introduire dans une automobile que dans un appartement, il décida de brancher plutôt son micro sur le circuit électrique de la voiture. Le capot ouvert, des câbles d'alimentation reliant la batterie de Fletcher à la batterie de sa propre dépanneuse, il travaillait avec frénésie. Il ne voulait pas placer le micro sous le tableau de bord (l'endroit le plus accessible) parce qu'on était en hiver, que le chauffage de la voiture serait sans aucun doute allumé, et que le micro sensible enregistrerait les bourdonnements et les grésillements du chauffage plutôt que la conversation dans la voiture. Il coinça donc le micro entre le siège proprement dit de la banquette avant et le dossier, puis il fit passer ses fils sous le tapis de sol, les fit remonter derrière le tableau de bord pour les brancher finalement sur le circuit électrique. À l'intérieur du périmètre de la ville, le micro transmettrait tous les sons émis dans la voiture jusqu'à une distance d'un peu plus de deux cents mètres, ce qui voulait dire qu'il faudrait que la voiture enregistreuse banalisée de la police suive de près l'Oldsmobile de Fletcher. Si Fletcher quittait la ville, comme il comptait le faire ce soir-là pour emmener Arlene

aux *Chandeliers*, la portée effective de l'émetteur sur route serait d'environ quatre cents mètres. Dans les deux cas, celui qui suivait pour écouter avait sa voie toute tracée.

Sur le trottoir, quand Carella vit le technicien sortir du garage au volant de sa vieille dépanneuse, il remercia brusquement le garagiste de lui avoir consacré son temps et regagna le bureau.

Les vacances commençaient pour de bon, si bien qu'à quatre heures de l'après-midi, conformément aux traditions de cette période de réjouissance, les petits gars du 87^e District donnèrent comme chaque année leur fête de Noël. L'heure du début de la fête était parfaitement arbitraire, puisqu'elle dépendait de l'heure d'arrivée des invités de la brigade. Les invités, au contraire de la plupart de ceux qu'on trouvait à la plupart des fêtes de Noël de la ville, étaient des professionnels du crime, principalement parce que leurs hôtes étaient dans la même branche. La plupart des invités étaient des voleurs à l'étalage, certains étaient des pickpockets. Quelques-uns étaient des ivrognes. L'un d'entre eux était un meurtrier.

Les voleurs à l'étalage s'étaient fait arrêter dans des grands magasins répartis dans tout le district, puisque la saison des courses de Noël est une bonne période pour distraire de la marchandise, et que le soir de Noël est le dernier jour pour pratiquer cet art dans des magasins déjà bourrés jusqu'au plafond. Les voleurs à l'étalage exerçaient leur commerce de plusieurs manières. À son arrivée dans la salle des inspecteurs, une voleuse à l'étalage maigrichonne du nom de Hester Brady avait par exemple l'air d'une femme enceinte. Cette grossesse était due aux deux cents dollars de marchandise qu'elle avait fourrée dans la culotte bouffante qu'elle portait sous sa robe, méthode risquée si l'on n'est pas entraînée à soulever la robe, prendre, enfourner, rabattre la robe, passer au rayon suivant, se muer en quelques minutes de gracieuse vierge irlandaise en femme dans son huitième mois ; tels sont les caprices du contrôle des naissances.

Un certain Félix Hopkins avait revêtu, pour son grand ravitaillement annuel, un manteau garni de douzaines de poches destinées aux pièces de joaillerie petites et plutôt coûteuses qu'il dérobaît çà et là sur les éventaires. Cet homme de haute taille à l'allure distinguée, à la petite moustache et aux lunettes cerclées d'or, s'approchait en général du comptoir pour demander à voir un briquet, désignant celui qu'il voulait et, pendant que l'employé était occupé à prendre le briquet dans la vitrine, barbotait cinq ou six stylos. Ses mains opéraient aussi prestement que celles d'un magicien ; il était dans le métier depuis si longtemps qu'il n'avait même plus besoin de déboutonner son manteau. Et bien que les poches intérieures de son manteau contiennent en cet instant un stylo en or, une montre en platine, une pince à billets en or, un collier en faux diamants, un assortiment de boucles d'oreilles plaquées or, un réveil de voyage à étui de cuir et une chevalière ornée d'un onyx noir, il

persistait à affirmer à l'officier qui l'avait arrêté qu'il avait acheté tous ces articles ailleurs, qu'il avait jeté les tickets de caisse et qu'il rentrait les emballer chez lui parce qu'il trouvait que les magasins faisaient un travail de cochon.

La plupart des autres voleurs à l'étalage étaient des drogués, tenaillés par le manque, insouciant des vigiles des magasins et des policiers de la ville, uniquement attirés par les marchandises scintillantes exposées dans ce qui était sans doute le plus grand marché du monde, uniquement conscients que les risques pouvaient leur procurer un ou deux sachets d'héroïne avant le coucher du soleil, leur garantissant un Noël sans les angoisses du manque et les souffrances du sevrage. C'étaient eux les plus misérables, marchant de long en large dans la cellule, au fond de la salle des inspecteurs, prêts à hurler ou à vomir, sachant que leur capture leur promettait un sevrage à froid pour Noël, avec pour seul espoir le succédané de la méthadone... peut-être. Les professionnels comme Hester Brady et sa culotte de femme enceinte, Félix Hopkins au manteau plein de poches et Junius Cooper et ses paquets bourrés de papier les toisaient avec dédain.

Le truc de Junius Cooper était sorti entièrement de son imagination. C'était un homme de quarante-cinq ans environ, bien habillé, qui avait un peu l'air d'un cadre exténué à la recherche de cadeaux de dernière minute que sa secrétaire avait négligé d'acheter. Il entrait dans chaque grand magasin chargé de plusieurs sacs remplis de paquets-cadeaux. Il procédait de deux façons aussi efficaces l'une que l'autre. Dans les deux cas, il se postait à côté de quelqu'un qui faisait innocemment ses propres courses et qui avait momentanément posé son sac par terre ou sur un comptoir. Junius se hâtait alors : a) de transférer l'un des paquets-cadeaux du client innocent dans son propre sac, ou b) de s'emparer du sac du client innocent en abandonnant son propre sac à la place. Les paquets superbement emballés du sac de Junius ne contenaient rien d'autre que les journaux du dimanche précédent. Sa méthode dépendait un peu de la fortune du pot, mais elle offrait l'avantage de lui permettre de passer devant les vigiles du magasin l'air de rien, chargé de paquets que des clients de bonne foi avaient bel et bien payés, et emballés par des employés du magasin. Il était presque impossible de pincer Junius à moins de le prendre la main dans le sac. C'est ainsi qu'il s'était fait pincer ce jour-là.

Cet échantillon de voleurs à l'étalage se mêlaient dans la salle des inspecteurs à leurs cousins germains, les pickpockets, qui considéraient eux aussi les derniers jours de courses fiévreuses avant Noël comme leur période la plus active de l'année. Il n'y a rien qu'un pickpocket aime autant que la foule, et l'approche des vacances faisait surgir la foule comme les cafards de dessous un lavabo : des foules dans les magasins, des foules dans les rues, des foules dans les autobus et le métro. Ils travaillaient deux par deux ou en solo, ces artistes aux doigts de fée, un coup de coude ou une bousculade et « Oh ! pardon », et ils ôtaient délicatement un porte-monnaie d'un sac à main, ils fendaient une poche arrière avec une lame de rasoir pour dégager le

portefeuille qui la gonflait. Tous les flics de la ville sans exception portaient leur portefeuille dans la poche gauche, près des parties, plutôt que dans cette foutue poche arrière ; les flics ne sont pas immunisés contre les pickpockets. Cet après-midi-là, ils en étaient entourés, tous innocents, bien entendu, et affirmant tous qu'ils connaissaient leurs droits.

Les ivrognes ne connaissaient pas leurs droits, et ne s'en souciaient pas particulièrement. Ils avaient tous commencé les réjouissances un peu tôt et, dans leur enthousiasme, ils avaient fait quelque chose qui est considéré comme illégal dans cette bonne ville – comme de jeter un conducteur d'autobus sur le trottoir parce qu'il a refusé de faire la monnaie de dix dollars, ou de briser la vitre d'un taxi après que le chauffeur eut dit qu'il lui était impossible de faire une course à Calm's Point le jour le plus chargé de l'année, ou de donner des coups de pied à une dame de l'Armée du Salut qui avait refusé de laisser un inconnu jouer de son trombone, ou de verser un litre de whisky dans une boîte aux lettres, ou d'uriner sur le parvis de la plus grande cathédrale de la ville. Des choses comme ça. De petites choses comme ça.

L'un des ivrognes avait tué quelqu'un.

C'était sans conteste lui la vedette de la petite fête de Noël du 87^e District, ce petit homme aux vifs yeux bleus et aux mains de violoniste, aux sourcils noirs broussailleux, à la tignasse noire, empestant l'alcool et le vomit, et qui ne cessait de demander et de redemander ce qu'il pouvait bien fiche dans un poste de police, bien que le plastron de sa chemise blanche soit couvert de sang, qui tachetait son visage blême et maculait ses longs doigts délicats.

Celle qu'il avait tuée était sa fille de seize ans.

Il n'avait pas l'air de savoir qu'elle était morte. Il ne semblait pas se rappeler du tout qu'il était rentré chez lui à trois heures de l'après-midi, il y avait un petit peu plus d'une heure, ayant commencé à fêter Noël au bureau peu après le déjeuner, et avait trouvé sa fille en train de faire l'amour avec un garçon sur le canapé du salon, tandis que la télévision diffusait dans la pénombre des images que nul ne regardait, et des voix qui chuchotaient, chuchotaient, et sa fille étroitement enlacée avec un garçon inconnu, la jupe relevée au-dessus des cuisses et de la taille, la croupe ondulante, avec des gémissements d'extase qui se mêlaient aux murmures des ombres de la télévision, sans entendre son père qui entrait dans la pièce, sans l'entendre qui passait dans la cuisine et cherchait dans le tiroir de la table une arme assez formidable, à la hauteur de ce châtiment, ne trouvait qu'un couteau à éplucher qu'il écartait comme indigne de la situation, découvrait un marteau sous l'évier dans la boîte à chaussures, le soupesait dans la paume de sa main et, les lèvres serrées, entrait dans le salon où sa fille gémissait toujours sous le poids de son jeune amant, empoignait le garçon par l'épaule pour l'arracher à elle et la frappait de coups répétés avec le marteau jusqu'au moment où le visage et la tête de la jeune fille furent réduits en bouillie et le garçon cria et

finit par s'évanouir d'émotion et d'horreur et la voisine de palier accourut et trouva son voisin qui brandissait toujours son marteau, instrument d'une noire vengeance pour le péché impardonnable que sa fille avait commis le soir de Noël. « George », avait-elle murmuré, et il avait tourné vers elle des yeux vides, et elle avait dit : « Oh ! George, qu'avez-vous fait ? » et il avait laissé tomber le marteau, et à partir de ce moment il ne se souvenait plus de ce qu'il avait fait.

C'était une jolie petite fête de Noël, celle des petits gars du 87^e District.

Il avait oublié, ou presque, à quoi elle ressemblait. Quand elle passa par la porte à tambour de verre et d'acier de l'hôpital, il ne vit d'abord qu'une grande jeune femme blonde à la poitrine généreuse et aux hanches larges, des cheveux blonds comme les blés tirés sur le crâne, des yeux couleur de bleuet, elle apparut à travers la porte puis sur la mince dalle du perron, et il réagit en la voyant comme il l'aurait fait à la vue de n'importe quelle ravissante inconnue sortant dans le crépuscule glacé de décembre, et quand il se rendit compte que c'était Cindy, son cœur se mit à faire des bonds.

— Salut, dit-il.

— Salut.

Elle lui prit le bras. Ils marchèrent quelque temps en silence.

— Tu as l'air en pleine forme, dit-il.

— Merci. Toi aussi.

En fait, il se rendait parfaitement compte de quoi ils avaient l'air ensemble, et, sombrant aussitôt dans le syndrome du « jeune amoureux », il fut certain que tous ceux qui passaient dans la rue battue par le vent savaient à l'instant qu'ils étaient fous amoureux l'un de l'autre. Chaque passant (du moins le pensait-il) les repérait tout de suite, pensait sans rien dire à sa propre solitude, enviait leur jeunesse, leur force et leur éclatante santé et rêvait d'être à leur place en ce soir de Noël, Cindy et Bert, les amoureux américains, qui s'étaient rencontrés jeunes, qui s'étaient aimés fort, qui avaient bossé dur, qui s'étaient séparés tristement, et qui se retrouvaient à présent dans la grande tradition de la saison, rayonnants d'amour comme les ampoules clignotantes sur un sapin de Noël de vingt mètres de haut.

Ils trouvèrent un bar proche de l'hôpital, un dans lequel ils n'étaient jamais allés, ni ensemble ni séparément, car Kling sentit qu'une « première » était nécessaire à leurs retrouvailles. Ils s'assirent à une petite table ronde dans un coin de la salle. Le brouhaha de la foule était rassurant. Il se dit que les pubs anglais devaient être comme cela le soir de Noël, avec des voix douces et apaisantes, la salle elle-même chaleureuse et protectrice, l'endroit idéal où droloter un amour quasiment mort et sur le point de renaître.

— Où est mon cadeau ? dit-il avec un sourire moqueur et avide.

Elle se retourna vers la patère à laquelle elle avait accroché son manteau, fouilla dans la poche et posa un petit paquet juste au milieu de la table. Le paquet était enveloppé de papier bleu vif et noué d'un ruban et d'une faveur verts. Il se sentait un peu gêné ; c'était toujours le cas quand il recevait un cadeau. Il mit la main dans la poche de son manteau et posa son cadeau sur la table à côté du sien, paquet légèrement plus gros enveloppé d'un papier imprimé, rouge et or, sans faveur.

— Bon, dit-elle.

— Bon, dit-il.

— Joyeux Noël.

— Joyeux Noël.

Ils hésitèrent. Ils échangèrent un regard. Ils sourirent tous deux.

— Toi d'abord, dit-il.

— Très bien.

Elle glissa un ongle sous le ruban adhésif et ouvrit l'emballage sans déchirer le papier, puis elle sortit la boîte et repoussa de côté l'emballage intact, mit la boîte juste devant elle et en souleva le couvercle. Il lui avait acheté un cœur plein en or, qui semblait battre d'une vie propre, et sa chaîne en or à l'ancienne semblait faite pour l'empêcher de s'élancer avec extase dans les airs. Elle regarda le cœur, puis jeta un coup d'œil à son visage expectatif, hocha brièvement la tête et dit :

— Merci, c'est magnifique.

— Ce n'est pas la Saint-Valentin...

— Non.

Elle hochait toujours la tête. Elle regardait de nouveau le cœur en hochant la tête.

— Mais je me suis dit...

Il haussa les épaules.

— Oui, c'est magnifique, répéta-t-elle. Merci, Bert.

— Eh bien... dit-il en haussant de nouveau les épaules, se sentant vaguement mal à l'aise et supposant que c'était parce qu'il détestait le rite de l'ouverture des cadeaux.

Il arracha la faveur de son cadeau, déchira le papier et souleva le couvercle de la petite boîte. Elle lui avait acheté une épingle de cravate en or en forme de petites menottes, et il attribua aussitôt un sens à ce cadeau, un sens qui allait au-delà du fait qu'il était un flic dont les vraies menottes qui pendaient à sa ceinture faisaient partie des instruments de travail. Son cadeau à lui avait dit à Cindy quelque chose sur ses sentiments, et il était certain que son cadeau à elle lui disait exactement la même chose : ils étaient de nouveau ensemble, elle lui revenait.

— Merci, dit-il.

— Ça te plaît ?

— J'adore.

— Je me suis dit...

— Oui, j'adore.

— Bon.

Ils n'avaient pas encore commandé. Kling fit signe au garçon et ils gardèrent un silence gêné jusqu'au moment où il s'approcha de leur table. Après le départ du garçon, le silence persista, et c'est alors que Kling commença à se douter que quelque chose n'allait pas, que quelque chose n'allait pas du tout. Elle avait refermé le couvercle sur son cadeau et elle fixait la boîte.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Kling.

— Bert...

— Dis-moi, Cindy.

— Je ne suis pas venue ici pour...

Il savait déjà, elle n'avait pas besoin de tourner autour du pot. Il savait, et les bruits de la salle furent soudain trop forts, la salle elle-même trop chaude.

— Je vais l'épouser, Bert, dit-elle.

— Je vois.

— Je suis désolée.

— Non, non, dit-il. Non, Cindy, s'il te plaît.

— Bert, ce que nous avons vécu tous les deux était formidable...

— Je le sais, mon cœur.

— Et je ne pouvais tout simplement pas rompre de la manière... de la manière dont nous étions en train de rompre. Il fallait que je te revoie, et que je te dise ce que tu représentes pour moi. Je voulais être sûre que tu le saches.

— D'accord, dit-il.

— Bert ?

— Oui, Cindy. D'accord, dit-il. (Il sourit en lui touchant la main d'un geste rassurant.) D'accord, répéta-t-il.

Ils passèrent une demi-heure ensemble, une seule tournée, puis ils s'en allèrent dans le froid, ils se serrèrent brièvement la main et elle dit :

— Au revoir, Bert, et il dit :

— Au revoir, Cindy, et ils partirent dans des directions opposées.

Peter Brice habitait au troisième étage d'un immeuble en pierre du South Side. Kling arriva devant le bâtiment un peu après six heures et demie, monta,

écouta un bon moment derrière la porte, sortit son revolver de service et frappa. Il n'y eut pas de réponse. Il frappa de nouveau, attendit, remit son revolver dans son étui et s'apprêtait à repartir quand une porte s'ouvrit à l'autre bout du couloir. Un petit garçon blond d'une huitaine d'années regarda sur le palier et dit :

— Oh !

— Bonsoir, dit Kling en s'engageant dans l'escalier.

— Je croyais que c'était le père Noël, dit l'enfant.

— Un peu tôt, dit Kling par-dessus son épaule.

— À quelle heure est-ce qu'il vient ? demanda l'enfant.

— Après minuit.

— C'est quand ? cria l'enfant à Kling qui s'éloignait.

— Plus tard ! lui répondit Kling avant de regagner le rez-de-chaussée.

Il trouva la porte du concierge, qui donnait dans la cage d'escalier, là où les poubelles étaient entassées pour la nuit. Il frappa à la porte et attendit. Un Noir en robe de chambre de flanelle rouge ouvrit la porte et jeta un coup d'œil dans le couloir mal éclairé.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il en dévisageant Kling.

— Police, dit Kling. Je cherche un certain Peter Brice. Vous savez où je peux le trouver ?

— Deuxième face, répondit le concierge. Mais pas de coups de feu dans l'immeuble !

— Il n'est pas chez lui, dit Kling. Vous ne voyez pas où je pourrais le trouver ?

— Il traîne dans le coin quelquefois.

— Quel coin ?

— La pâtisserie, au coin. Le frère de Brice y travaille.

— Là, au bout de la rue ?

— Ouais, dit le concierge. Qu'est-ce qu'il a fait ?

— Enquête de routine, répondit Kling. Merci beaucoup.

Les rues étaient sombres. Des gens qui faisaient des courses à la dernière minute, des gens qui se rendaient déjà à des réceptions, des vendeurs et des vendeuses, des employés et des mères de famille, qui tous couraient du matin au soir depuis le lendemain de Thanksgiving rentraient désormais à la maison pour jouir du foyer, mettre la touche finale au sapin, boire un verre, passer les dernières heures dans une paix contemplative avant l'irruption des cousins et des amis le lendemain matin et par conséquent la tâche enthousiasmante et épuisante d'offrir des cadeaux et d'en recevoir. Il y avait dans l'air un sentiment de sérénité. Et voilà Noël, songeait Kling, cette période paisible où l'on s'arrêtait de courir, et il se demanda tout à coup pourquoi le soir de Noël

avait dans une certaine mesure plus de sens à ses yeux que le jour de Noël lui-même.

Lorsque Kling ouvrit la porte pour entrer, des poulets dorés tournaient lentement sur des broches, embaumant la gargote de leur odeur savoureuse. Derrière le comptoir, un homme corpulent en tablier et toque de cuisinier s'apprêtait à embrocher quatre autres volailles blanches et dodues. Il leva les yeux à l'entrée de Kling. Un autre type se tenait devant le distributeur de cigarettes, le dos tourné à la porte. Il était encore plus costaud que celui du comptoir, avec de larges épaules et un cou épais de taureau. Quand Kling ferma la porte, il se détourna de la machine, et ils se reconnurent sur-le-champ. Kling fut tout de suite sûr que c'était lui qui l'avait assailli le lundi soir précédent, et l'homme reconnut en Kling sa victime. Un sourire lui barra le visage.

— Tiens, tiens, dit-il. Regarde qui est là, Al.

— Etes-vous Peter Brice ? demanda Kling.

— Oui, oui, c'est moi, dit Brice en faisant un pas vers Kling, les poings déjà serrés.

Kling n'avait pas l'intention de se colleter avec un colosse comme Brice. Son épaule le faisait toujours souffrir (le bracelet en cuivre de Meyer ne valait pas un clou) et il avait une côte cassée et le cœur brisé par-dessus le marché (ce qui peut aussi faire mal). Le troisième bouton de son manteau était resté défait. Il enfonça la main droite sous son manteau, saisit la crosse de son revolver, dégaina d'un geste vif et sans effort et braqua l'arme droit sur le ventre de Brice.

— Police, dit-il. J'ai quelques questions à vous poser à propos de...

La broche luisante de graisse s'abattit sur la main qui tenait l'arme, comme une épée, lui fouettant douloureusement les phalanges. Il se retourna vers le comptoir mais la broche s'abattit de nouveau, lui cinglant violemment le poignet, faisant tomber le revolver par terre. Au même instant, Brice lui donna de toute la force de son épaule et de son bras un coup de poing qui frappa Kling tout près de la pomme d'Adam. Dans les trois secondes qui suivirent, trois idées lui traversèrent l'esprit. Il se rendit tout d'abord compte que si le coup de Brice avait atterri deux centimètres plus à droite, il serait déjà mort. Autrement dit, Brice n'éprouverait pas le moindre scrupule à le renvoyer chez lui dans une caisse en sapin. Il se rappela ensuite, mais trop tard, que Brice avait invité le type du comptoir à « regarder qui est là, Al ». Et enfin il se rappela, trop tard également, que le concierge lui avait dit que « le frère de Brice y travaillait ». Le poignet droit endolori, tandis que ces trois brillantes réflexions repartaient comme elles étaient venues à l'instant où la quatrième seconde s'écoulait inexorablement, il recula vers la porte en s'apprêtant à se défendre avec sa seule main valide, la gauche en l'occurrence, laquelle n'était pas bonne à grand-chose. Cinq secondes s'étaient écoulées depuis que Al l'avait frappé (lui cassant sans doute quelque chose, ce

salopard) et que Pete l'avait frappé à la gorge. Al soulevait à présent l'abattant du comptoir pour venir en aide à son frère, l'idée leur étant sans doute venue que si tabasser un mec qui courait derrière la petite amie de Frank Richmond était une agréable distraction, c'était plutôt une mauvaise surprise de découvrir que ce mec était un flic et une plus mauvaise encore s'il ressortait de là vivant.

Les chances de sortir de là vivant paraissaient extrêmement minces à l'inspecteur Bert Kling. Au moment où ils le prirent en tenaille, sept secondes s'étaient déjà écoulées avec une rapidité stupéfiante. C'était un quartier où les gens se faisaient piétiner sur le trottoir tous les jours de la semaine sans que personne ait l'idée de s'arrêter pour soulever son chapeau ou demander : « Comment ça va ? » à la victime sanguinolente. Dans les sept secondes suivantes, Pete et Al pouvaient en toute impunité découper Kling en morceaux, l'enfiler sur l'une de leurs longues broches à poulets, le suspendre au-dessus de la rôtière, le faire tourner et le faire cuire dans son propre jus et le vendre ensuite au prix de soixante-neuf cents la livre. À moins qu'il n'ait une idée de génie.

Apparemment, il ne parvenait pas à avoir la moindre idée de génie.

Sauf peut-être qu'il ne faudrait jamais laisser sans défense à portée d'un frère armé d'une broche enduite de graisse une main qui tient un revolver.

Son revolver était à présent par terre dans un coin, hors d'atteinte.

(Huit secondes.)

Les broches étaient derrière le comptoir, hors d'atteinte.

(Neuf secondes.)

Pete était juste devant lui, préparant un coup qui allait expédier la tête de Kling dans le caniveau. Al se rapprochait par la droite, les poings serrés.

(D'un bond puissant, l'inspecteur Kling sauta hors de l'arène.)

Du moins aurait-il voulu pouvoir bondir hors de cette foutue arène. Il banda les muscles, fit une feinte en direction de Pete puis fit volte-face vers la droite, d'où Al arrivait rapidement, pour lui envoyer son gauche dans le ventre, nettement en dessous de la ceinture. Pete lui lança un coup de poing que Kling esqua avant de passer prestement derrière Al plié en deux en lui abattant son poing fermé sur la nuque, coup du lapin qui envoya Al s'étaler sur son propre sol couvert de sciure.

Un de moins, songea Kling, qui se retourna au moment où Pete lui décochait un véritable coup de boutoir qui le toucha du côté opposé à sa côte cassée, Dieu soit loué pour ses bienfaits, aussi minimes soient-ils. Projeté contre le comptoir, sous le coup de la douleur, il releva vivement un genou dans l'espoir de frapper Pete dans le bas-ventre, mais celui-ci, qui connaissait les trucs des bagarres de rue, fit un habile pas de côté tout en réussissant à atteindre Kling à la joue d'un coup de poing à toute volée, comme s'il était armé d'un maillet.

Je vais y passer, pensa Kling.

— Ton frère est mort, dit-il.

Il prononça ces mots de manière inopinée et machinale, c'était la première bonne idée qu'il avait eue de toute la semaine. Cela figea Pete sur place, le poing levé pour le coup qui aurait tout terminé dans les trente secondes en écrasant ou bien l'os du nez de Kling, ou bien sa trachée-artère. Pete se retourna vivement pour regarder son frère, étendu sans connaissance dans la sciure. Kling savait saisir une occasion quand elle se présentait. Il n'essaya plus de donner un coup de poing à Pete, ni même un coup de pied ; il savait que toute nouvelle tentative d'avoir le dessus à mains nues ne pouvait avoir qu'une seule issue, et il n'avait pas envie de finir avec une étiquette attachée au gros orteil. Il plongea la tête la première vers le coin de la salle où se trouvait son revolver, l'attrapa de la main gauche, en un geste malhabile, fit un roulé-boulé, se mit sur son séant et replia l'index sur la détente au moment où Pete se retournait vers lui.

— Ne bouge plus, espèce de salopard ! ordonna Kling.

Pete fonça à travers la salle.

Kling appuya sur la détente une fois, puis une seconde, en visant le buste de Pete, exactement comme il l'avait fait tant de fois sur le pas de tir de la police, la grande cible tout au bout là-bas, les parties du corps marquées de numéros indiquant les résultats les plus meurtriers, cinq points pour la tête et la gorge, le thorax et l'abdomen, quatre pour les épaules, trois pour les bras, deux pour les jambes. Avec Peter Brice, il marqua dix points car les deux projectiles l'atteignirent à la poitrine, l'un pénétrant droit dans le cœur et l'autre lui perforant le poumon gauche.

Kling abaissa son arme.

Assis par terre dans un coin, il regardait le sang de Pete s'écouler dans la sciure, il essuya la sueur de sa lèvre supérieure, cligna des yeux, et se mit à pleurer parce que c'était vraiment un soir de Noël de merde, ça oui !

Carella était garé en face des *Chandeliers* depuis près de deux heures, à attendre que Fletcher et Arlene aient fini de dîner. Il était à présent dix heures moins dix, il était à moitié endormi et découragé et commençait à se dire qu'après tout ce n'avait pas été une idée si terrible que ça de planquer un micro dans la voiture. À l'aller, Fletcher et Arlene n'avaient pas parlé une seule fois de Sarah ni de leurs projets de mariage. Le seul détail plus ou moins intime dont ils avaient discuté était la livraison des dessous adressés par Fletcher, que Arlene avait trouvés absolument merveilleux et dans lesquels elle comptait bien se faire admirer plus tard dans la nuit.

Plus tard dans la nuit, c'était maintenant, et Carella avait hâte de les mettre au lit tous les deux et de rentrer chez lui retrouver sa famille. Quand ils sortirent enfin du restaurant et se dirigèrent vers l'Oldsmobile de Fletcher,

Carella laissa même échapper un « Ah ! quand même ! » et fit démarrer sa voiture. Fletcher fit démarrer son Oldsmobile sans rien dire et, avant de quitter son stationnement, laissa tourner un moment le moteur de l'Oldsmobile, toujours sans rien dire, apparemment pour le faire chauffer. Carella les suivit de près, écoutant avec attention. Ni Arlene ni Fletcher n'avaient prononcé un seul mot depuis qu'ils étaient montés dans la voiture. Ils roulaient à présent vers l'est sur la Route 701, en direction du pont, et ne disaient toujours rien. Carella commença par croire que quelque chose clochait dans le système d'écoute, puis il se dit que Fletcher, ayant aussi repéré ce micro-là, faisait exprès de se taire, mais quand Arlene se décida enfin à prendre la parole, Carella comprit alors ce qui s'était passé. Ils s'étaient disputés au restaurant et Arlene avait rongé son frein jusqu'à ce moment-là avant de laisser éclater sa colère. Les mots explosèrent dans le silence de la voiture de Carella, qui les suivait de près, lorsque Arlene vociféra :

Tu n'as peut-être pas envie de m'épouser du tout !

C'est ridicule, dit Fletcher.

Alors pourquoi est-ce que tu ne fixes pas de date ? dit Arlene.

J'ai fixé une date, protesta Fletcher.

Tu n'as pas fixé de date. Tout ce que tu as fait, c'est de répéter : après le procès, après le procès. Quand ça, après le procès ?

Je ne sais pas encore.

Et quand est-ce que tu le sauras, bon sang, Gerry ?

Ne hurle pas.

Peut-être que tu essaies simplement de me faire lanterner. Peut-être que tu n'as jamais eu l'intention de m'épouser !

Tu sais que ce n'est pas vrai, Arlene.

Comment est-ce que je peux savoir si tu avais vraiment entrepris des démarches pour divorcer ?

Je l'ai fait. Je t'ai dit que je l'avais fait.

Alors pourquoi refusait-elle de signer ?

Parce qu'elle m'aimait.

Foutaise.

Elle disait qu'elle m'aimait.

Si elle t'aimait...

Elle m'aimait.

Alors pourquoi faisait-elle toutes ces choses horribles ?

Je ne sais pas.

Parce que c'était une putain, voilà pourquoi.

Pour me faire payer, je crois.

C'était pour ça qu'elle te montrait son petit carnet noir ?

Oui, pour me faire payer.

Non. Parce que c'était une putain.

Peut-être. C'est peut-être ce qu'elle était devenue.

Cette idée de mettre un petit P.G. dans son carnet chaque fois qu'elle t'en annonçait un nouveau !

Oui.

Un nouveau type qui l'avait sautée.

Oui.

« Prévenu Gerry », et elle mettait un petit P.G. dans son carnet. Oui, pour me faire payer.

Une putain. Tu aurais dû la faire suivre par des détectives. Faire prendre des photos, la menacer, la forcer à signer ces foutus...

Non, je n'aurais pas pu faire ça. Ça m'aurait démoli, Arl.

Ta précieuse carrière.

Oui, ma précieuse carrière.

Ils se turent de nouveau tous les deux. Ils approchaient à présent du pont. Le silence persista. Fletcher acquitta le péage, puis s'engagea sur la River Highway, suivi de Carella. Ils ne reprirent pas la parole avant d'être en pleine ville. Carella s'efforçait de les suivre de près, mais de temps à autre la distance entre les deux voitures augmentait et quelques mots de la conversation lui échappaient.

Tu sais très bien qu'elle me tenait à la gorge, dit Fletcher. Tu le sais, Arlene.

C'est ce que je pensais. Mais maintenant je n'en suis plus si sûre.

Elle ne voulait pas signer les papiers et je () adultère parce que () se serait su.

Bon, d'accord.

Je pensais () parfaitement clair, Arl.

Et je pensais ().

J'ai fait tout mon possible.

Oui, Gerry, mais maintenant, elle est morte. Alors quelle excuse as-tu maintenant ?

J'ai des raisons de vouloir attendre.

Quelles raisons ?

Je te l'ai dit.

Je ne me souviens pas que tu m'aies dit...

Mais on me soupçonne de l'avoir tuée, bon sang de bois !

Silence. Carella attendit. Devant lui, Fletcher tournait à gauche pour quitter l'autoroute. Carella appuya sur l'accélérateur : il ne voulait pas perdre le contact maintenant.

Qu'est-ce que ça change ? demanda Arlene.

Rien du tout, j'en suis sûr, dit Fletcher. Je suis sûr que tu ne verrais pas le moindre inconvénient à être marié à un homme condamné pour meurtre.

De quoi parles-tu ?

Je parle de la possibilité... laisse tomber.

Dis-le-moi.

J'ai dit laisse tomber.

Je veux que tu me le dises.

Très bien, Arlene. Je parle de la possibilité que quelqu'un m'accuse du meurtre. Et d'avoir à passer en jugement pour ce meurtre.

C'est de la paranoïa ou...

Ce n'est pas de la paranoïa.

Alors qu'est-ce que c'est ? Ils ont pris le meurtrier, ils...

Je te dis que ce n'est qu'une supposition. Comment pourrions-nous nous marier si je l'ai tuée, si quelqu'un dit que c'est moi qui l'ai tuée ?

Personne ne l'a dit, Gerry.

Eh bien, si quelqu'un le faisait.

Silence. Carella était à présent dangereusement proche de la voiture de Fletcher et il risquait de se faire repérer. Mais à ce stade il ne pouvait pas se permettre de perdre le moindre mot, même s'il lui fallait le suivre pare-chocs contre pare-chocs. Sur le plancher de sa propre voiture, la bande d'un magnétophone se déroulait pour enregistrer chaque mot du dialogue entre Fletcher et Arlene, preuves recevables devant le tribunal si jamais Fletcher se faisait inculper et passait en jugement. Carella retint son souffle et se colla à la voiture de devant. Lorsque Arlene reprit la parole, ce fut d'une voix très basse.

À t'entendre, on dirait que c'est vraiment toi qui l'as tuée.

Tu sais bien que c'est Corwin.

Oui, je le sais. C'est ce que... Gerry, je ne comprends rien à rien.

Il n'y a rien à comprendre.

Alors pourquoi... si ce n'est pas toi qui l'as tuée, pourquoi est-ce que tu t'inquiètes tant à l'idée qu'on pourrait t'accuser, te faire passer en jugement et...

Quelqu'un pourrait établir un très bon dossier.

Comment ?

Quelqu'un pourrait dire que c'est moi qui l'ai tuée.

Pourquoi est-ce que quelqu'un ferait ça ? Ils savent que Corwin...

Ils pourraient dire que je suis entré dans l'appartement et... ils pourraient dire qu'elle était encore en vie quand je suis rentré.

C'est le cas ?

Ils pourraient le dire.

Mais qu'importe ce qu'ils... ?

Ils pourraient dire qu'elle avait encore le couteau planté dans le ventre et que je... que je l'ai trouvée comme ça en rentrant et... achevée.

Pourquoi aurais-tu fait ça ?

Pour en finir.

Tu ne pourrais tuer personne, Gerry.

Non.

Alors pourquoi une suggestion aussi horrible ?

Si c'était elle qui l'avait voulu... si quelqu'un m'accusait... si quelqu'un disait que c'était moi... que j'ai fini le boulot, que je lui ai ouvert le ventre avec le couteau... ils pourraient prétendre que c'est elle qui m'a demandé de le faire.

Qu'est-ce que tu racontes, Gerry ?

Tu ne vois pas ?

Non, pas du tout.

J'essaie de t'expliquer que Sarah aurait pu...

Gerry, je crois que je préfère ne pas savoir.

J'essaie de te dire...

Non, je ne veux pas savoir. Je t'en prie, Gerry, tu me fais peur, je ne veux vraiment pas...

Mais écoute-moi, bon sang ! J'essaie d'expliquer ce qui aurait pu se passer, ce n'est pas si difficile à admettre, merde ? Qu'elle aurait pu me demander de la tuer ?

Gerry, s'il te plaît, je...

Mais je voulais appeler l'hôpital, j'étais sur le point d'appeler l'hôpital, tu crois que je ne voyais pas qu'elle était mortellement atteinte ?

Gerry, Gerry, s'il te plaît...

Elle m'a supplié de la tuer, Arlene, elle m'a supplié d'en finir, elle... sacré bon sang, aucun de vous deux ne peut comprendre ça ? J'ai essayé de lui montrer, à lui, je l'ai emmené partout, je pensais que c'était le genre d'homme à comprendre. Pour l'amour du ciel, c'est donc si difficile ?

Oh ! mon Dieu, mon Dieu, c'est toi qui l'as tuée ?

Comment ?

Est-ce que c'est toi qui as tué Sarah ?

Non. Pas Sarah. Seulement la femme qu'elle était devenue, la traînée que je l'avais poussé à devenir. Elle était Sadie, tu comprends. Quand je l'ai tuée. Quand elle est morte.

Oh ! mon Dieu, dit Arlene, et Carella acquiesçait d'un signe de tête plein de lassitude.

Il ne se sentait ni satisfait ni triomphant. Lorsqu'il gara sa voiture le long du trottoir derrière celle de Fletcher devant chez Arlene, il n'éprouvait qu'un sentiment familier et obsédant de déjà-vu et de découragement. Fletcher sortait à présent de sa voiture, faisait le tour pour ouvrir la portière à Arlene, qui prit sa main et descendit sur le trottoir, en larmes. Carella les intercepta avant qu'ils aient atteint l'entrée de l'immeuble. Avec calme, il inculpa Fletcher du meurtre de sa femme et procéda à l'arrestation sans se voir opposer de résistance.

Fletcher ne paraissait pas surpris du tout.

Ainsi, c'était terminé, ou du moins Carella le croyait.

Chez lui, dans le silence du salon, les enfants déjà endormis, Teddy vêtue d'une longue robe d'intérieur blanche sur laquelle les lumières colorées de l'arbre de Noël se reflétaient, il lui passa le bras autour des épaules et se détendit pour la première fois de la journée. À une heure moins le quart, le téléphone sonna. Il alla dans la cuisine et décrocha à la troisième sonnerie, espérant que les enfants ne s'étaient pas réveillés.

— Allô ! dit-il.

— Steve ?

Il reconnut tout de suite la voix du lieutenant.

— Oui, Pete, dit-il.

— Je viens d'avoir un coup de fil de Calcutta, dit Byrnes.

— Hmm ?

— Ralph Corwin s'est pendu dans sa cellule un peu après minuit. Ça a dû se passer pendant qu'on était encore en train de recueillir les aveux de Fletcher au poste.

Carella garda le silence.

— Steve ?

— Ouais, Pete.

— Rien, dit Byrnes, qui raccrocha.

Carella resta plusieurs secondes le téléphone muet à la main avant de raccrocher. Il regarda vers le salon, où les lumières du sapin chatoyaient, chaleureuses, et il songea à un camé désespéré dans sa cellule, qui avait mis fin à ses jours sans même savoir qu'il n'avait pas mis fin à ceux de quelqu'un

d'autre.

C'était Noël.

Quelquefois, plus rien de tout ça n'a le moindre sens.

[1] Spiro Agnew : vice-président sous Nixon, il fut convaincu de fraude fiscale, dut démissionner et fut remplacé par Gerald Ford.

[2] Les chaises violettes.